

DE L'USAGE
DES
EAUX MINÉRALES

NATURELLES ET ARTIFICIELLES

DE CARLSBAD, EMBS, MARIENBAD, EGER,
PYRMONT ET SPA,

PAR LE

DR. FRÉDÉRIC LOUIS KREYSIG,

Médecin du Roi de Saxe, Conseiller Aulique et Médical,
Chevalier de l'Ordre Civil du Royaume de Saxe pour le mé-
rite et la fidélité, Professeur à l'Académie Médico-Chirurgi-
cale de Dresde, et Directeur de la Clinique Médicale, Mem-
bre de l'Académie Royale des Sciences en Suède, Membre
Honoraire de la Société Médico-Chirurgicale de Londres,
Membre adjoint de la Société Impériale Léopoldine des Na-
turalistes, Membre des Sociétés Economique et d'Histoire
Naturelle de Dresde et de Moscou, de la Société Physico-
Médicale d'Erlangen, de la Société Médico-Chirurgicale de
Berlin, de la Société Physicale de Wurzburg, de celles des
amis des Sciences de Warsawie et de Cracovie, Membre
Correspondant de l'Accademia Pontaniana de Naples, etc.

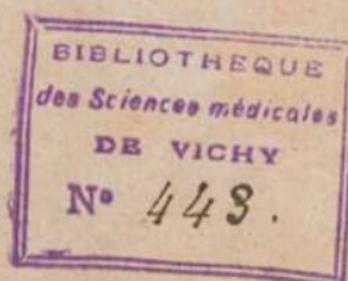
OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND, SUR LA
SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

417

À LEIPZIG, CHEZ F. A. BROCKHAUS.
À PARIS, CHEZ SCHUBART & HEIDELOFF,
QUAI MALAQUAIS, No. 1.

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES MÉDICALES
DE VICHY

1829





nom communes. Bau m. riali ~~360~~ 4c

TH 615.853 KAE

vert

DE L'USAGE
DES
EAUX MINÉRALES.

New

T. 828890
358507.

DE L'USAGE
DES
EAUX MINÉRALES

NATURELLES ET ARTIFICIELLES

DE CARLSBAD, EMBS, MARIENBAD, EGER,
PYRMONT ET SPA,

PAR LE

DR. FRÉDÉRIC LOUIS KREYSIG,

Médecin du Roi de Saxe, Conseiller Aulique et Médical,
Chevalier de l'Ordre Civil du Royaume de Saxe pour le mé-
rite et la fidélité, Professeur à l'Académie Médico-Chirurgi-
cale de Dresde, et Directeur de la Clinique Médicale, Mem-
bre de l'Académie Royale des Sciences en Suède, Membre
Honoraire de la Société Médico-Chirurgicale de Londres,
Membre adjoint de la Société Impériale Léopoldine des Na-
turalistes, Membre des Sociétés Economique et d'Histoire
Naturelle de Dresde et de Moscou, de la Société Physico-
Médicale d'Erlangen, de la Société Médico-Chirurgicale de
Berlin, de la Société Physicale de Wurzburg, de celles des
amis des Sciences de Warsawie et de Cracovie, Membre
Correspondant de l'Accademia Pontaniana de Naples, etc.

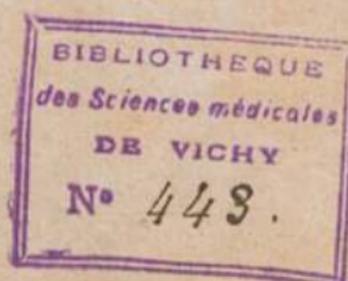
OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND, SUR LA
SECONDE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

417

À LEIPZIG, CHEZ F. A. BROCKHAUS.
À PARIS, CHEZ SCHUBART & HEIDELOFF,
QUAI MALAQUAIS, No. 1.

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES MÉDICALES
DE VICHY

1829



SOCIÉTÉ

DES

SCIENCES MÉDICALES

DE VICHY

BIBLIOTHÈQUE
DES SCIENCES MÉDICALES
DE VICHY

No 112

PRÉFACE.

L'EXPLORATION approfondie de la nature, et la recherche d'une méthode thérapeutique assurée contre les maladies chroniques a été, et n'a point cessé d'être, dès le début de ma longue carrière dans la pratique médicale et dans l'enseignement clinique, le but principal de mes efforts. Avec ces efforts co-incidaient les occasions si fréquentes à Dresde (l'un des principaux rendez-vous des malades allant aux eaux minérales de la Bohême) pour observer les maladies chroniques avant et après l'usage des eaux minérales; ainsi que pour les traiter durant les intervalles et jusqu'à la saison prochaine; c'est pour cela

que l'auteur de cet ouvrage n'a pas cru faire une chose tout-à-fait inutile, en se décidant à publier sa manière de voir sur ces sortes de cures.

La méthode nouvelle et nullement comparable à l'ancienne de M. le Dr. Struve, de cette ville, pour imiter artificiellement les eaux minérales, fournit une nouvelle occasion pour observer aussi le mode d'action de ces eaux médicinales artificielles, tant en lui-même que comparativement avec celui des eaux minérales naturelles. Ensuite comme les eaux minérales ne sont à regarder que comme des modifications graduelles d'agens thérapeutiques d'un même genre, il me se présentait maintenant l'occasion, d'essayer chez le même malade, simultanément ou successivement, pendant la même saison des eaux, des eaux différentes sous le rapport du lieu des sources, mais homogènes ou du moins analogues par leur nature, comme les eaux d'Embs et de Carlsbad; et d'observer aussi

les effets consécutifs de ces eaux sur un très-grand nombre d'individus dont la constitution m'était déjà auparavant bien connue, et en général d'observer simultanément sur une foule de malades le mode d'action de toute une série d'eaux minérales.

Je ne puis, à cette occasion, qu'assurer de nouveau, que je me trouve porté à reconnaître dans les eaux minérales préparées par M. le Dr. Struve des médicamens extrêmement actifs, des imitations très-heureuses de la nature, et ses découvertes dans cette importante branche de la matière médicale, comme de grands bienfaits pour l'humanité souffrante. À cet égard je renvoie le lecteur à la préface que j'ai mise à la tête de la première livraison de l'ouvrage du Dr. Struve (*Ueber die Nachbildung der natürlichen Heilquellen.* — Sur l'imitation artificielle des eaux minérales naturelles, Dresde, 1824). Je ne répéterai ici qu'un seul fait, connu de tous les médecins de cette ville: c'est que l'inven-

teur de cette nouvelle méthode d'imiter fidèlement la nature dans la préparation des eaux minérales, ne doit les heureux résultats de ses recherches, uniquement qu'au zèle ardent avec lequel il a poursuivi cet objet durant nombre d'années, zèle qui s'était éveillé en lui par la guérison non moins prompte et heureuse, que remarquable de sa propre et opiniâtre maladie (voyez l'ouvrage du Dr. Heidler sur *les eaux de Marienbad*, dans les observations). Que ce noble sentiment de reconnaissance et non pas un misérable amour du gain était le mobile de ses efforts, c'est ce que prouve le fait suivant, généralement connu à Dresde. M. le Dr. Struve n'avait d'abord donné ses eaux que par bouteilles isolées à quelques malades qui les employaient, et plus tard il avait permis à un petit nombre de personnes de sa connaissance, de suivre ensemble, dans son jardin, une cure par les eaux, afin de pouvoir vider à chaque fois une bouteille entière, et de prévenir ainsi la décomposition de l'eau, qui

est inévitable si l'eau d'une bouteille n'est bue que successivement. Mais l'affluence augmenta peu-à-peu et s'accrut tellement vers la fin de l'été, que par l'approbation du public M. Struve se vit obligé de former un établissement propre à l'emploi de ces eaux et d'y sacrifier, contre son voeu, son jardin qui devait être consacré à sa santé et à celle de sa famille. La grande utilité de ces eaux minérales artificielles est maintenant assez généralement reconnue, et après un intervalle de quatre années qui se sont écoulées depuis la première édition de cet ouvrage, je puis renouveler l'assurance, que jusque-là cette institution n'a pas cessé de maintenir son crédit auprès des médecins et du public, que sa réputation s'est même accrue, et que tous les ans j'ai observé d'éminens effets à la suite des cures par ces eaux.

J'ai encore à communiquer à mes lecteurs quelques remarques sur l'esprit de cet ouvrage et sur ce qui est essentiel en lui.

Je trouvais que je ne pourrais donner aucune consistance à mes vues sur l'emploi convenable des eaux minérales, si je ne les rattachais à des principes fixes de l'art médical, qui ont trouvé confirmation dans l'expérience de tous les temps. Or, plus les idées ordinairement en vogue sur les maladies chroniques, sont tantôt imparfaites et seulement vraies sous un seul point de vue, et tantôt en contradiction avec elles-mêmes, plus je me vis obligé d'incorporer à la première partie de mon ouvrage, mes propres vues sur les maladies chroniques. Je devais en agir ainsi d'autant plus que mes recherches sur la nature des corps animaux m'avaient depuis long-temps donné la conviction, que nos principes actuels sur les vrais agens de la circulation, et sur l'irritabilité musculaire sont absolument erronés et que la nature ne les confirme pas. C'est surtout l'observation de la démarche et des symptômes des maladies du coeur qui me fit découvrir ces erreurs; et des recherches ultérieures dans la

nature, me conduisirent peu-à-peu à des vues plus certaines sur ces importantes doctrines de la physiologie, à des vues qui, pour moi, expriment des règles souveraines et des lois de la nature. Elles commencent par la reconnaissance de la vitalité du sang, et finissent par reconnaître dans ce liquide le second pôle ou le pôle inférieur de la force vitale qui est une seule et qui se prononce dans l'oeuf couvé dès le commencement du procès d'incubation, conformément à la loi de la polarité, par la production du sang et de la substance nerveuse. Or, l'observation confirme pleinement, que le sang et la substance nerveuse sont à considérer comme les deux pôles de la force vitale, et comme les deux leviers d'une seule et même force, qui agissent nécessairement toujours de concert et qui contiennent la cause immédiate de toutes les fonctions vitales; tandis que les organes solides, par conséquent aussi le coeur, les vaisseaux, les muscles et tous les viscères sont à regarder et à traiter comme

des conditions de fonctions déjà subordonnées aux premières qui leur donnent naissance et les entretiennent; et la vitalité de ces parties solides occupe déjà un degré secondaire. Ces nouvelles doctrines ne pouvaient naturellement pas être approfondies dans cet écrit, mais je me suis réservé ce sujet pour une autre occasion. Mais comme elles sont le résultat d'une appréciation, exempte de préjugés, de la nature animale, et de l'observation la plus scrupuleuse de la marche et du développement des maladies, elles embrassent du moins une quantité de faits reconnus par la voie de l'expérience, sur la marche normale de la nature dans la production et la guérison des maladies, et déjà par cette raison elles pourraient ne pas paraître tout-à-fait indignes de l'attention de mes lecteurs; mais il est une raison pour laquelle peut-être elles mériteront d'être un peu mieux accueillies, c'est l'avantage qu'elles procureront de réunir sous une règle plus élevée les préceptes pratiques et les princi-

pes des médecins de tout âge, sur le traitement des maladies chroniques, de mettre de l'accord entre ces règles, qui d'après l'aveu général ne contiennent que des vérités partiellement et sous condition admissibles; mais qui se contredisent souvent; enfin de mettre de l'accord entr'elles-mêmes, comme aussi entre elles et la nature, telle que l'expérience nous l'a fait connaître. Si donc les principes physiologiques que j'énonce, mais que je n'ai pu que peu approfondir dans cet ouvrage, n'offraient pas tout aussitôt de l'intérêt à tous les lecteurs, je les prierais du moins de ne pas considérer avec une sorte de défiance les propositions expérimentales, sur lesquelles je fonde mes règles thérapeutiques, et d'accueillir cet essai incomplet, qui ne doit offrir que des coups-d'oeil sur les maladies chroniques, avec la bienveillance, que l'amour de la vérité, qui a conduit ma plume, pourra bien un peu se flatter d'obtenir. Je dois seulement ajouter le grand voeu très-nécessaire, que ceux qui voudront tirer quel-

que utilité de cet écrit, s'en imposent l'étude exacte dans toutes ses parties, car les préceptes spéciaux pour l'usage des différentes eaux minérales sont dans une connexion trop intime avec les prémisses généraux de la première partie pour que les premiers puissent convaincre indépendamment de ces derniers, ou même donner des notions approfondies.

A Dresde, en Février,
1828.

L'AUTEUR.

TABLE DES MATIERES.

	Page
PRÉFACE	v
P R E M I È R E P A R T I E , <i>Considérations générales.</i>	
I. Sur l'importance des eaux minérales comme médicamens	1
II. Aperçus et principes généraux sur la manière d'apprécier les effets thérapeutiques des eaux minérales	5
III. Principes généraux sur l'emploi des eaux minérales	18
IV. Aperçus et principes généraux sur la nature des maladies chroniques	38
V. Principes et préceptes généraux concernant l'emploi des eaux minérales dans le traitement des maladies chroniques	100
VI. Instruction pratique sur la manière d'employer les eaux minérales dans le traitement des maladies	107
VII. De l'emploi des médicamens et des bains durant les cures par les eaux minérales	121

DEUXIÈME PARTIE.

De l'emploi des eaux naturelles et artificielles de		
	Carlsbad, Embs, Marienbad, Eger,	
	Pymont et Spa	135
I.	De l'emploi des eaux de Carlsbad	138
II.	De l'emploi des eaux d'Embs	251
III.	De l'emploi des eaux de Marienbad	269
IV.	De l'emploi des eaux de <i>Franzensbrunnen</i> près d'Eger	286
V.	De l'emploi des eaux de Pymont et de Spa.	324

PREMIÈRE PARTIE

Considérations générales.

I. *Sur l'importance des eaux minérales comme médicamens.*

S'IL est vrai que la grande réputation dont jouissent les eaux minérales d'une efficacité reconnue, tient pour une grande partie à ce que les malades, enlevés à leurs affaires et à leurs rapports habituels, trouvent à ces sources de nombreux moyens de distraction, qu'ils peuvent, pour s'exprimer ainsi, s'y abandonner complètement à l'effet des eaux, et n'y vivre que pour leur santé: il est constaté aussi, d'un autre côté, et l'expérience nous l'apprend, que ces eaux transportées même à de grandes distances, produisent encore des changemens salutaires et guérissent de graves maladies, lorsqu'elles sont employées dans des circonstances favorables, et pour des cures d'été.

Il faut donc sans aucun doute les regarder comme des médicamens très-importans, et s'il est vrai, comme un léger examen le fait déjà reconnaître, que les eaux minérales transportées au loin laissent échapper et déposer une partie plus ou moins grande de leurs principes constituans, principalement du fer, qu'elles se modifient et se décomposent encore autrement : il est certain, que la matière médicale tirera de ces agens médicamenteux un avantage important, si leur imitation artificielle parvient à un haut degré de perfection ; car dans les eaux artificielles on peut prévenir toute décomposition ; pour cela il suffit par exemple de chasser d'abord des bouteilles qu'on veut remplir d'eau, l'air atmosphérique qui agirait sur elle comme décomposant. On commence donc par charger les bouteilles de gaz d'acide carbonique et en suite seulement on les remplit d'eau minérale.

La préparation d'eaux artificielles aussi parfaites que possible, prend un nouveau degré d'importance par la considération que parmi les eaux naturelles, celles précisément qui jouissent de la plus grande efficacité, comme, par exemple, celles de Carlsbad, ne sont nullement susceptibles d'être transportées au loin.

Dans les lieux qui possèdent des sources

minérales dont les eaux sont de préférence employées à l'intérieur, on trouve le plus communément aussi des établissemens consacrés à administrer ces eaux à l'extérieur sous forme de bains, et l'on ne saurait nier que ce mode d'emploi ne se montre souvent fort salutaire. Cependant l'usage intérieur doit toujours marcher en première ligne, et les eaux minérales artificielles qu'on n'emploie qu'à l'intérieur, n'en sont pas moins d'une utilité essentielle, quoiqu'on ne les administre pas également sous forme de bains.

Rien n'empêche d'ailleurs d'imiter les eaux minérales naturelles d'une manière également parfaite pour l'usage extérieur (mais il ne faudrait pas se borner à ne les imiter que nominale-ment, ainsi que cela se pratiquait jusqu'à présent habituellement à Paris et ailleurs); la seule difficulté qu'on trouverait serait leur prix un peu trop élevé. Mais à côté des eaux artificielles employées à l'intérieur, on peut, si on le trouve utile, prescrire des bains naturels ou artificiels chargés de substances médicamenteuses. L'époque où l'on pourra préparer des bains d'eaux minérales artificielles, par des procédés simples et avec des frais très-modérés, n'est certainement pas très-éloignée. Mais le

fait est que les bains administrés concurremment avec les eaux minérales à l'intérieur ne sont pas également bien supportés par tous les malades, et dans la plupart des cas où l'usage intérieur des eaux est l'objet principal, on peut se passer des bains minéraux. Les cas où les bains constituent le moyen curatif principal, ne se rencontrent pas fréquemment aux sources dont les eaux ne sont en général employées qu'à l'intérieur.

Dans cet ouvrage il sera traité principalement de *l'usage interne de plusieurs eaux minérales*, qui jouissent sous ce rapport d'une grande renommée. Il ne sera question de l'emploi des bains que d'une manière secondaire. Cet objet est d'une haute importance, mais il a besoin d'un nouvel et scrupuleux examen. L'efficacité des bains d'eau en général, et surtout la théorie du mode d'actions des bains minéraux sur le corps vivant, ne me semblent pas encore avoir été mises dans tout leur jour. Le Dr. Diel, dans son ouvrage récent sur les eaux d'Embs, a exposé beaucoup de vues neuves et utiles principalement sur l'importance qu'il y a de déterminer exactement les degrés de chaleur thermométrique, et sur la manière de les régler pour chaque bain. Le Dr. Paganini, qui a fondé, il y a dix-huit ans, à Oleggio, près Tu-

rin une grande maison de santé, dans laquelle les eaux artificielles forment le principal moyen curatif, a prouvé par l'expérience, et prouve encore par le grand nombre de personnes affectées de maladies chroniques, qui affluent chez lui tous les étés: que le séjour prolongé dans un bain souvent jusqu'à quatre heures consécutives, et la répétition des bains dans la même journée (surtout de ceux préparés avec des extraits de plantes narcotiques) sont d'une très-grande efficacité. Le même fait est prouvé depuis long-temps par la manière dont on prend les bains dans plusieurs sources thermales de la Suisse, peu riches en principes pondérables. Je pense que les idées qu'on a de l'action médicameuteuse des bains en général, ont besoin d'une réforme totale, mais une pareille entreprise nous entraînerait ici trop loin, et nous nous bornerons à quelques indications sur l'emploi extérieur des eaux minérales dont il sera question dans la suite de l'ouvrage.

II. *Aperçus et Principes généraux sur la manière d'apprécier les effets médicamenteux des eaux minérales.*

Commençons par donner quelques vues générales sur l'efficacité des eaux minérales, en

prenant pour base les principes auxquels nous a conduits l'expérience.

Les médecins ont l'habitude d'estimer l'efficacité des eaux minérales d'après une échelle dont on a également trouvé bon de se servir pour classer les médicamens; on les divise par exemple en purgatifs, altérans, toniques, stimulans, calmans, sudorifiques, diurétiques, etc. Il y a long-temps qu'on a reconnu que cette classification est vicieuse, mais il n'était pas facile d'en trouver une meilleure; tant que le mode d'action des médicamens n'était désigné que sous le nom d'un de leurs effets principaux, de celui qui frappait le plus les sens. Des effets de nature très-différente étaient ainsi confondus dans le même rang de division, comme par exemple les effets tonique, stimulant, laxatif, etc. On oubliait que tout médicament est une production complexe de la nature, production qui doit nécessairement avoir des rapports différens avec les différentes manières d'être du corps vivant; ce qui veut dire que tout médicament doit avoir plus d'une efficacité réellement différente dont chacune doit être étudiée en particulier. C'est ainsi que nous distinguons avec raison les purgatifs rafraichissans des échauffans, c'est de même que nous connaissons les

modifications très-variées de la manière d'agir des médicamens narcotiques, par exemple du jusquiame, du stramoine, de l'acide hydro-cyanique, de l'opium. Pour arriver à un principe qu'on puisse généralement appliquer dans l'appréciation de tous les médicamens, il faut donc prendre pour base leur propriété la plus essentielle, celle que tous ont en commun entr'eux. Les autres modes d'action, qui tombent sous nos sens, seront à considérer comme d'un rang subordonné; à chacun d'eux il faudra assigner sa véritable valeur.

Dans l'action de tous les médicamens nous distinguons deux périodes, pendant lesquelles cette action se prononce d'une manière différente. Dans la première nous observons des modifications plus ou moins évidentes de l'état vital, elles sont le résultat du conflit élevé entre l'agent médicamenteux et l'organisme vivant; la période suivante, ou période secondaire, se caractérise par l'état dans lequel l'organisme a été laissé par le médicament, après en avoir été pénétré.

Selon nous, tous les médicamens doivent affecter l'action fondamentale de l'organisme, c'est-à-dire la force assimilatrice ou plastique; ils doivent l'exciter à réagir, de manière qu'en dé-

finitive il en résulte un changement spécifique du corps vivant. Le médicament et le corps vivant se trouvent modifiés réciproquement par le résultat de ce conflit. C'est la qualité spécifique des médicamens qui modifie la manière d'être de l'activité plastique, et nous reconnaissons en eux de vrais moyens curatifs contre une maladie donnée, lorsqu'en définitive leur action a pour résultat d'anéantir, de faire cesser l'altération de la vie, qui constituait la maladie, soit que celle-ci ait été constituée par une altération spécifique des solides et des liquides (qui ne forment d'ailleurs qu'un seul tout), soit qu'elle ait consisté en un état anormal qui s'est introduit peu-à-peu dans leur composition, ou en l'absence de certains principes nécessaires à l'intégrité de la matière animale et à l'exercice plein et entier des fonctions vitales, que cette absence ait lieu dans le système nerveux, ou dans la masse des humeurs (comme dans le scorbut, la chlorose), ou dans la débilité nerveuse proprement dite, ou qu'enfin cet état tienne à une inégale distribution des forces vitales sur différens organes. Ce dernier point qui veut être bien compris, s'il doit devenir d'une utilité pratique, sera plus bas l'objet de quelques autres remarques.

Quant aux moyens évacuans, il y en a qui ne sont que de simples actes mécaniques que nous exécutons; telles sont les émissions sanguines; d'autres sont des substances médicamenteuses, mais qui répugnent proprement à l'organisme vivant, au moins sous un rapport; ces substances employées à l'intérieur, à certaines doses, comme des agens étrangers à la vie, résistent aux forces assimilatrices, qui ne peuvent les maîtriser. Elles déterminent donc, comme tout ce qui menace la vie, un plus haut degré d'intensité dans les actions vitales conservatrices de la vie, une réaction plus vive, suivant le langage de l'école. Cette réaction leur donne le caractère d'agens irritans, provoquant une sécrétion plus abondante de liquides sur les points primitivement affectés, et des mouvemens plus énergiques du canal intestinal ou de l'estomac, d'où résulte en définitive l'expulsion du médicament ingéré.

Les évacuations abondantes par le vomissement ou la défécation deviennent salutaires, soit en enlevant des produits morbides accumulés, soit en provoquant des sécrétions critiques sur la surface intestinale, si l'état des humeurs les réclamait. Cela n'empêche pas que les émétiques et les cathartiques ne jouissent encore

d'autres modes d'action souvent même beaucoup plus importants, et qui fournissent fréquemment un motif pour mettre ces médicamens en usage. Il s'agissait seulement de montrer ici sur quoi repose leur propriété évacuante. Mais c'est précisément parce que l'action des médicamens, surtout des plus énergiques, n'est point simple, mais complexe; que nous croyons bon de désigner par le nom *d'altérante*, celle qui est la plus essentielle et qui produit un changement intérieur dans la manière d'être de l'organisme. Ce mode d'action est évident pour le mercure, l'antimoine, l'acide hydro-cyanique, dont une goutte semble imprégner toute la masse du sang, ou plutôt s'assimiler toute cette masse. Mais cette même propriété, commune à tous les médicamens, ne saurait non plus être méconnue dans l'action des substances salines et des extraits des végétaux, lorsqu'on les emploie pendant long-temps à titre de résolutifs ou même de laxatifs; il résulte delà que ce mode d'action devient également sensible dans les effets des eaux minérales.

En prenant ce point de vue pour base, on pourra considérer et analyser les médicamens sous différens points de vue, sans cependant vouloir en faire la base d'une classification des médicamens.

On pourra donc les envisager

- a) Sous le rapport de leur mode d'action primitif et immédiat, ou sous le rapport du résultat de leur action, c'est-à-dire de l'état dans lequel le corps est laissé par eux.
- b) Sous le point de vue des parties du corps qu'ils affectent de préférence.

Sous le premier rapport les médicamens peuvent être, d'une part, plus ou moins stimulans, toniques, relâchans, rafraîchissans ou échauffans; ils favoriseront les évacuations ou s'y opposeront; d'autre part ils peuvent laisser le corps dans un état d'énergie augmentée ou diminuée.

Quant au second point de vue, il est vrai qu'ils affectent constamment la vie prise en général, dans la fonction organisatrice, et par conséquent toutes les parties simultanément, c'est-à-dire le système nerveux, le sang et les parties qui en sont formées. Toutefois leur action se porte de préférence sur l'activité vitale du sang, ou sur celle du système nerveux, ou enfin sur celle de certains organes dont l'indépendance relative dans l'économie vivante se manifeste en pareille occasion.

Ce n'est qu'en considérant dans leurs rapports avec le corps vivant, l'ensemble des différentes propriétés des médicamens, que nous pouvons arriver à une connaissance approfondie de

leurs divers modes d'efficacité, et nous assurer leur application convenable dans la pratique.

Les eaux minérales qui sont des substances extrêmement disposées à se décomposer, sont sans aucun doute à considérer comme des médicamens *altérans* par excellence. Elles se mêlent à la masse des humeurs, y provoquent des actions intérieures spécifiques et laissent le corps dans une condition modifiée. Souvent elles déterminent ces effets indépendamment d'aucune augmentation des sécrétions; telles sont les eaux ferrugineuses. Mais en général une augmentation dans les sécrétions intestinales, urinaire ou cutanée, accompagne leurs effets. On serait cependant dans une grande erreur, si dans tous les cas, on regardait ces sécrétions comme critiques, et comme les effets uniques et principaux des eaux; car souvent elles sont d'une importance très-subordonnée, elles ne forment que l'effet le plus superficiel, quoique le plus prompt et le plus apparent. Les eaux ferrugineuses par exemple exercent en général une action purgative, mais sans guérir le mal, qui n'en devient que plus opiniâtre après la cure, si ces eaux ont été employées mal-à-propos. Les eaux de Carlsbad au contraire guérissent assez fréquemment les

engorgemens les plus opiniâtres des glandes et des viscères sans occasionner de notables évacuations. Les guérisons de ces engorgemens profonds des viscères ne dépendent certainement pas des purgations fortes et répétées auxquelles les eaux donnent lieu, car ces guérisons ne s'obtiendraient point par un usage long-temps continué de purgatifs proprement dits.

Les eaux minérales amènent fréquemment la guérison surtout si les évacuations ne se déclarent que peu-à-peu pendant la cure; la guérison est souvent précédée d'un état de malaise et d'un retard dans les évacuations; c'est un signe auquel on reconnaît la saturation des humeurs par l'eau minérale. En examinant avec soin les modifications que le corps subit pendant les cures par les eaux minérales altérantes, on peut se convaincre que toute la masse des humeurs se charge des principes de l'eau et que c'est par cet état qu'est provoquée la tendance à des évacuations vraiment critiques. Voici de quelle manière ces évacuations sont préparées.

Le sang offre les signes les plus manifestes d'une expansion active et d'une tension vitale augmentée; la face devient rouge et bouffie, le pouls est tendu, le sommeil agité et interrompu; souvent il y a paresse et pesan-

teur des membres, le ventre est gonflé si les selles sont rares, il y a de l'oppression de poitrine, un léger degré d'affection de la tête, avec pesanteur et céphalalgie; les évacuations alvines sont fréquemment supprimées même chez des personnes affectées de maladies des organes digestifs, sans disposition à la constipation. Souvent le malaise atteint un tel point que les malades n'osent presque plus continuer l'usage des eaux; après quinze jours ou trois semaines, quelquefois aussi plus tard, une crise s'opère tout-à-coup par les selles; elle est suivie d'un soulagement prompt et général; l'eau minérale continue dès-lors à provoquer des évacuations modérées et à exercer une influence salulaire, tant sur la maladie locale que sur l'état général du malade.

En pareil cas la maladie disparaît le plus souvent ou du moins elle diminue notablement, et le malade, sorti de la lutte, bénit la cure et les eaux.

D'autres ne parviennent pas jusqu'à ce point durant la cure; ils se trouvent au contraire plus mal, et quinze jours ou un mois après cela il vient une révolution qui se termine par d'abondantes évacuations alvines et auxquelles succède la guérison ou un grand soulagement.

Chez d'autres encore la nature provoque

une fièvre vraiment critique, et le malade guérit encore après ce conflit tardif, si le médecin a su reconnaître le besoin de la nature et s'il a provoqué prudemment les crises qui n'avaient pas eu lieu.

Enfin d'autres malades n'éprouvent aucun changement dans leurs souffrances, ni avant ni après la cure. Les eaux semblent avoir été sans aucune action sur eux. Il faut les soumettre pendant l'hiver à un traitement par des médicamens analogues aux eaux. Souvent on obtient ainsi la guérison, ou du moins on la prépare pour la saison prochaine; en reprenant alors l'usage des mêmes eaux, on les voit produire un prompt effet et guérir comme par enchantement.

Celui qui observe avec soin les changemens que le corps subit durant le traitement des maladies abdominales opiniâtres, par des moyens résolutifs, ne peut méconnaître l'analogie qui existe entre le mode d'action et les effets de ces moyens d'une part, et le mode d'action et les effets des eaux minérales de l'autre. Nous avons seulement pris l'habitude vicieuse d'attribuer aux moyens laxatifs une action essentiellement différente de celle des altérans, et de regarder celle des purgatifs comme superficielle

et comme s'épuisant promptement dans son produit. Il est vrai que, donnés à forte dose et dans la vue de produire une purgation, ces médicamens sont bientôt rejetés du corps, sans avoir produit en lui aucun changement profond; mais il est plus que probable qu'ils peuvent aussi pénétrer assez loin pour être soumis à l'acte de l'assimilation, lorsqu'on les emploie pendant long-temps et à doses modérées. Alors, sans purger, ils ne font que maintenir la régularité des évacuations alvines, suivant les besoins de la nature, tant que celle-ci n'est pas en état d'entretenir par elle-même cette fonction nécessaire. L'échauffement du sang que l'usage prolongé de l'Aloës produit si facilement en est une preuve. Il en est de même des effets du calomel donné à petites doses non purgatives. L'emploi long-temps continué de moyens altérans combinés avec des laxatifs proprement dits, mais dont les doses seront très-modérées, nous a fait guérir un trop grand nombre d'affections abdominales chroniques, et obtenir en même temps une amélioration de l'état général des forces et de celui des organes malades, pour que nous puissions douter que les purgatifs n'entrent dans l'acte de l'assimilation, et qu'ils n'exercent alors une ac-

tion fondante, ou dissolvante, comme on s'exprime, ce qui veut dire qu'ils préparent les humeurs à la dépuration qu'elles vont bientôt subir, soit par les organes sécréteurs ordinaires, tels que le foie, la membrane muqueuse intestinale ou pulmonaire, la peau, ou par des organes sécrétoirs extraordinaires, que la nature établit souvent par exemple sous la forme des abcès, des plaies, des éruptions; soit enfin par des métastases vers l'intérieur, lorsque les mouvemens critiques ne sont pas dirigés avec soin.

En résumé les moyens fondans ou altérans ne diffèrent des purgatifs que par le degré d'intensité de leur action; ils sont de nature hétérogènes au corps vivant, mais ils peuvent y être admis, et alors ils déterminent une espèce de fermentation vitale dans les humeurs vivantes, fermentation qui a pour résultat une dépuration des humeurs. Or s'il est conforme à l'expérience de ranger les eaux minérales parmi les médicamens les plus actifs; s'il est certain qu'à leur aide on guérit souvent des maladies qui ont résisté aux médications ordinaires, il faut nécessairement reconnaître, non-seulement que les eaux pénètrent dans la masse des humeurs, mais qu'elles forment des agens très-importans pour provoquer un grand changement

dans l'acte vital de l'assimilation. Cela est d'autant plus vrai que nous devons reconnaître ces eaux comme des substances d'une nature toute particulière, dans lesquelles les principes chimiques les plus hétérogènes sont combinés ensemble au moyen d'une grande quantité d'eau et de gaz; la facilité avec laquelle elles se décomposent par cette même raison, les rapproche en quelque sorte des corps organiques. Mais l'expérience nous apprend aussi que les eaux minérales sont des moyens énergiques et héroïques, dont l'emploi intempestif peut avoir des suites au moins aussi dangereuses que celui des médicamens énergiques ordinaires. Avant de les prescrire, le médecin doit donc scrupuleusement examiner la maladie qu'il veut traiter, et de la part du malade il faut une obéissance non moins scrupuleuse aux règles prescrites pour leur emploi, et pour le régime qui doit être observé. Ces deux conditions sont très-essentiellés si on veut que les eaux produisent des effets salutaires.

III. *Principes généraux sur l'emploi des eaux minérales.*

La meilleure manière pour préciser davantage le mode d'action des eaux minérales sera

peut-être de les envisager sous un double point de vue, selon le but de leur emploi, et de les distinguer en fortifiantes ou toniques et en altérantes ou correctives. Les eaux de Spa et de Pyrmont se distinguent principalement sous le premier rapport. Celles de Carlsbad, de Marienbad et d'Embs sont quant au principal de la seconde espèce. Celles d'Eger tiennent le milieu entre les unes et les autres.

De cette considération découle déjà l'indication la plus générale de leur emploi. Les eaux de la seconde espèce sont indiquées dans les maladies fondées sur un vice de la masse des humeurs, et dont la guérison exige que cette masse soit renouvelée et améliorée par l'excrétion critique des matières viciées et par le rétablissement de la libre circulation des humeurs qui sont le plus souvent mal élaborées, vicieuses dans leur propre composition, et par cette raison stagnantes dans certaines parties ou épanchées dans le parenchyme, pour préparer une nutrition plus parfaite qui ne peut avoir lieu qu'à la suite de l'amélioration de l'état vital du sang et du système nerveux (pôles et véhicules communs d'une vie unique) et par suite de celui des organes solides, qui tirent des premiers l'existence et la vie.

Les eaux de la première espèce seront indiquées dans les maladies consistant principalement en un véritable affaiblissement de la vitalité, sans disposition vicieuse ou altération morbide dans les humeurs ou dans les organes; on observe ces états lorsque des peines morales, et des chagrins ont affecté la vitalité du système nerveux, ou lorsque la masse du sang est fortement diminuée par des pertes excessives ou de graves maladies; lorsque sa composition normale se trouve altérée parce que la réparation des pertes est insuffisante ou parce que le sang est appauvri par une perte trop grande de ses principes les plus essentiels.

Un fait que l'expérience générale a confirmé, est que les médicamens directement toniques et avec eux les eaux minérales de cette nature, ne sont pas supportés sans inconvénient, dans les cas où la réparation des forces serait le plus à désirer parce qu'elle est devenue le besoin le plus urgent. Souvent les nerfs sont d'une telle susceptibilité pour toute impression quelconque, que l'estomac spasmodiquement affecté ne peut digérer les eaux. Mais souvent aussi, et ceci a lieu plus ou moins dans la plupart des cas de vraie débilité nerveuse, cette débilité se complique avec des altérations dans

la composition des humeurs ou des organes, et ces altérations s'opposent à l'action bienfaisante des eaux, ou bien elles ne permettent pas de les employer autrement, qu'en petite dose, ou elles obligent de faire choix des eaux les moins actives, ou tout au plus de celles d'une activité moyenne, telles que les eaux d'Eger; ou enfin on ne peut prendre ces eaux qu'en les combinant avec d'autres moyens dirigés contre les obstacles grossiers et matériels. C'est en partie la propriété excitante des eaux minérales toniques qui empêche de les employer, du moins isolément, dans un grand nombre de cas où l'on voudrait en faire usage. Comme le procès de la vie se fait dans la matière organique, et que les résultats de la vie altérée se manifestent par des productions vicieuses de cette matière, il arrive très-fréquemment que les fonctions des organes, et particulièrement celles du système sanguine, sont gênées et entravées par des altérations dans le sang et par des dépôts morbides sur les organes; la circulation en devient irrégulière, la repartition du sang se fait inégalement, et tout ce qui agit comme excitant ne fait qu'augmenter la tension des leviers matériels de la vie, et peut la porter facilement à l'excès, si la matière à

mobiliser est inerte par elle-même et si une altération de sa composition l'a rendue encore plus impropre à être mise en circulation. Les toniques ont pour effets dans ces cas : l'expansion du sang, des congestions, la céphalalgie, des spasmes, la distension de l'abdomen, l'oppression de poitrine, l'indigestion, la constipation, l'anxiété, l'agitation, un sentiment de plénitude, de pesanteur, et même des ruptures des vaisseaux sanguins dans l'intérieur, d'autant plus facilement que la susceptibilité nerveuse est plus vive comme à l'ordinaire dans ces circonstances, et à mesure que les obstacles sont très-grands.

Je devrais passer sur les cas où la débilité nerveuse fait seulement en apparence le fond de la maladie, sans le constituer en réalité; le système nerveux y est seulement le théâtre où le mal se prononce le plus fortement, en prenant la forme d'une affection nerveuse, sans cependant porter une atteinte profonde à ce système. Celui-ci ne fait alors que gémir sous le fardeau d'une maladie dont une altération humorale ou organique fait proprement la base. Je ne puis cependant passer sur ce point sans ajouter quelques remarques; car la partie la plus essentielle et la plus difficile de l'art est celle

qui consiste à déterminer dans chaque cas individuel quels sont le véritable siège et la nature du mal, et à savoir si le système nerveux est en réalité profondément affecté, ou s'il n'est intéressé que d'une manière secondaire et superficielle ?

Or je trouve que dans tous les temps et de nos jours plus que jamais on a été porté à déterminer le siège des maladies plutôt d'après leur forme extérieure la plus saillante que d'après leur nature intérieure ; et c'est par cette raison qu'on a vu des maladies nerveuses dans beaucoup de cas où elles n'existent point. La pathologie nerveuse de F. Hoffmann, de Cullen et de Whytt et ensuite la doctrine de Brown ont laissé dans l'esprit des médecins, ces traces de leur existence et d'autres encore. L'état des humeurs, auquel nos ancêtres donnaient une attention si sérieuse, quoiqu'à la vérité trop exclusive, fut de plus en plus négligé ; mais la vérité se trouve entre les deux extrêmes.

Considérons sans préjugé la nature animale dans son activité organique et prenons pour guide les expériences physiologiques aussi bien qu'une observation fidèle de la marche et du développement des maladies, et nous ne tarde-

rons pas à reconnaître que les maladies, aussi bien celles qui jouent leur rôle sur le théâtre du système nerveux, que celles qui se prononcent dans les fonctions de la vie végétative peuvent être dépendantes essentiellement ou des modifications primaires dans les actes assimilatifs ou végétatifs et dans leurs produits, ou bien d'une lésion primitive et profonde du système nerveux. Mais comme les deux formes de la vie s'unissent dans un principe commun, toutes les maladies sont à considérer comme des lésions de la vie en général; dans toutes il existe plus ou moins une lésion simultanée et commune de la vitalité des agens organiques de la vie végétative aussi bien que de la vie animale; il suit de là qu'il n'existe point d'affections purement nerveuses, ni de maladies uniquement humorales.

Cependant nous voyons que d'une part le système nerveux est le régulateur suprême de toutes les fonctions, qu'il exerce une influence marquée sur la digestion, les sécrétions, etc. en même temps qu'il est aussi l'instrument des fonctions intellectuelles; que d'un autre côté, le cerveau lui-même, pour remplir ses fonctions, ne peut se passer du sang, que c'est du sang que dépendent principalement les actes de la

vie végétative et que ce liquide est à regarder comme jouissant de la vie (c'est-à-dire comme doué d'une force organisatrice inhérente à lui-même) aussi bien que la lymphe et les parties solides. Nous devons donc concevoir que la santé, c'est-à-dire l'harmonie de toutes les fonctions, ne peut dépendre que de l'équilibre de ces deux véhicules principaux de la vie commune, qui se trouve au milieu, entre l'un et l'autre, de la même manière que dans une balance la puissance se trouve aussi au milieu, également éloignée de l'extrémité des deux leviers, et que l'équilibre peut-être soulevé par la prépondérance *de l'extrémité de la force* aussi bien, que de celle du poids.

La vérité de ce principe a été en partie pressentie dans ces derniers temps, et l'importance de la relation réciproque du système vasculaire et du système nerveux a été reconnue par plusieurs praticiens philosophes surtout en Angleterre (Abernethy, Armstrong, J. Johnson, Farre). Il ne faut qu'aller un pas plus loin, en disant que le sang même et la substance nerveuse, en eux-mêmes et indépendamment de leurs enveloppes, sont les deux poles matériels de la force vitale, ayant pour point d'union la vie. Dès-lors on conçoit que les deux leviers

sont affectés l'un et l'autre dans toutes les maladies, quoiqu'à des degrés très-différens; en d'autres termes, que des lésions de la vie de l'un et de l'autre levier peuvent se combiner dans des proportions très-différentes pour faire naître la forme de telle ou d'autre maladie, il suit de là ce que l'expérience générale confirme, que dans des maladies qui se manifestent sous la forme nerveuse, la force nerveuse peut n'être que superficiellement lésée, et le mal peut dépendre, au fond, d'une cause de nature inférieure, et même mécanique; ainsi des convulsions et des spasmes tiennent assez souvent à des déplacemens d'organes intérieurs, de la matrice par exemple, ou à des tumeurs dans la région épigastrique. En revanche, le trouble des fonctions végétatives peut avoir pour cause première la débilité nerveuse, comme on le voit à la suite de chagrins; la débilité de l'estomac peut dépendre d'une torsion considérable de la colonne vertébrale, et de ses nerfs atrophiés. Les nerfs, comme organes destinés à propager, avec rapidité, les impressions les plus délicates, et étant dans une liaison si étroite avec le sentiment, ne tardent pas long-temps à être sensiblement et fortement affectés, dès que les fonctions organiques sont gênées par une anomalie quelconque qui

se développe dans le corps. Aussi les anciens voyaient-ils dans les nerfs les gardiens de la santé; tout changement qui a lieu dans le corps est annoncé par eux au moyen de sensations désagréables; et nous voyons que la distension mécanique d'un nerf par une cause interne suffit déjà pour produire de très-fortes affections nerveuses; il en résulte que, plus le système nerveux d'un individu est irritable, plus cet individu est sujet aux affections nerveuses, et qu'en général le système nerveux peut bien dans la plupart des cas contenir *la condition PRINCIPALE de la forme propre* qui revêt une maladie, mais *qu'il est loin* d'en contenir toujours *l'élément essentiel*.

Il n'est pas douteux que les maladies n'aient leur point de départ plus souvent dans la vie inférieure ou organique de l'homme, que dans son moral; la plupart des agens nuisibles attaquent d'abord la source vitale des humeurs, tantôt d'une manière directe et tantôt par le moyen du dérangement des forces digestives (qui sont comme la racine végétative du corps animal); et nous n'ignorons pas comment les dérangemens de la vie de ces organes peuvent porter le désordre dans les fonctions même les plus nobles de l'homme intellectuel. Il est

donc certain que dans un grand nombre de cas où la maladie a pris la forme d'une affection nerveuse, l'essence du mal n'en réside pas moins dans la sphère végétative; c'est là que la lésion de la force nerveuse a son point de départ, et cette lésion est peu profonde en pareil cas. L'ancienne doctrine de la débilité fausse, n'est fondée que sur ces données, qui l'éclaircissent complètement et font également la différence essentielle qu'il y a entre maladie et débilité.

Toute maladie consiste essentiellement en une lésion, une imperfection de la vie, lésion qui peut-être de nature très-différente. Communément elle réside de préférence ou dans les humeurs ou dans les nerfs; mais elle n'a pas toujours pour base une diminution de la force vitale; le plus souvent cette force est offusquée par des altérations des humeurs, ou par des produits morbides des sécrétions et de la nutrition. Il est rare que l'élément primitif et le plus important de la maladie, (ou le premier anneau de la chaîne des symptômes qui constituent une maladie) soit une diminution de la force vitale d'un nerf quelconque ou de tout le système nerveux, ou seulement d'un de ses foyers. Dans les cas les plus communs les

maladies nerveuses sont plutôt essentiellement déterminées d'une manière indirecte par des vices primitifs des actes végétatifs et de leurs produits, tels que des suppurations, des inflammations chroniques dans le voisinage des foyers nerveux, des procès anormaux de la nutrition, des vices organiques dans des parties internes; assez souvent une altération des humeurs, par exemple la cachexie syphilitique, est la cause première des états morbides qui viennent d'être nommés. Les accidens morbides sont alors la suite de la rupture de l'équilibre entre les forces des différens organes, ou entre celles du sang et de la substance nerveuse.

La débilité vraie se caractérise par l'infirmité générale de la vie, bornée à un organe seulement ou bien commune à tout le corps. Elle est une suite nécessaire des progrès de l'âge, mais aucune maladie ne trouve en elle sa cause primitive et essentielle.

Guérir n'est autre chose que de rétablir l'accord de la vie du corps entier avec elle-même, ou avec celle de quelques organes en particulier. Cet accord s'obtient par les efforts spontanés de la nature seule, ou avec le secours de l'art. Un état de débilité peut en être la suite, mais en général il se répare fa-

cilement, si les conditions internes pour le rétablissement des forces existent encore.

L'art de guérir les maladies consiste à diriger l'activité de la nature vers le point primitif de départ de la maladie. C'est ainsi par exemple qu'on soutient avec un bandage des parties expulsées de leur situation naturelle, lorsqu'elles occasionnent des spasmes.

Le plan thérapeutique du médecin est donc le résultat d'un calcul de combinaison, dans lequel la part de chacune des causes internes qui ont produit pour résultat définitif une forme morbide, est appréciée avec soin et justesse selon sa véritable valeur et son importance.

Ces considérations tendent déjà à réduire l'emploi trop étendu qu'on fait des eaux minérales purement toniques à des limites plus restreintes, que celui des eaux altérantes. Mais elles se trouveront de nouveau confirmées après l'examen que nous allons faire des eaux minérales sous le rapport de leur activité excitante. Nous nommons excitans les médicamens qui provoquent une activité sensiblement exaltée dans le sang ou le système nerveux; et nous rapportons l'action des objets extérieurs sur le corps à la propriété fondamentale de l'incitabilité.

Brown n'avait fondé son système que sur cette seule propriété; la maladie était pour lui une exaltation ou une diminution de l'incitabilité et toute la thérapeutique devait se borner à augmenter ou à diminuer les moyens incitans. Toutes les maladies (à l'exception des vices de conformation et des vices locaux) étaient générales pour lui, parce que l'incitabilité était une propriété générale et répandue dans tout le corps.

Il y a long-temps qu'on a reconnu ce qu'il y a de faible et d'erroné dans ces principes. L'on a appris à se convaincre que la thérapeutique ne consiste pas à affaiblir et à fortifier, mais à mettre le corps en harmonie avec lui-même. On a seulement attaché une trop grande importance à la doctrine de l'incitabilité des corps organiques, et selon ma conviction, ou s'en est servi mal-à-propos pour en faire la base d'une autre théorie pathologique, suivant laquelle l'essence de la plupart des maladies, surtout des fièvres, consiste dans un excitemment ou une activité inégale des différens systèmes et organes du corps. En disant que cette activité est exaltée dans les uns et diminuée dans les autres, on est arrivé à cette règle pratique, que dans ces cas il faut cher-

cher à diminuer l'activité dans les organes où elle se montre exaltée, afin de ramener l'équilibre dans le système entier.

Le prétendu système de M. Broussais repose entièrement sur ce principe, et Parry avec sa doctrine de l'*over-excitement* (surexcitation) y conduit directement. L'utilité de la règle pratique, dont il s'agit, c'est bien vrai, se confirme dans des cas nombreux, mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit toujours applicable et qu'elle ne puisse facilement devenir nuisible. M. J. Johnson *) a déjà fait remarquer avec grande raison contre M. Broussais que l'affaiblissement de l'influx nerveux peut aussi entraîner des congestions sanguines dans certains organes, et qu'il serait dangereux dans ces cas de vouloir obtenir par des émissions sanguines le rétablissement de l'équilibre dans le corps, lorsque des moyens apéritifs et rafraîchissans seraient de beaucoup préférables. Mais si la maxime pratique dont nous parlons est souvent convenable, elle est néanmoins très-mal assurée; et il faut que le médecin recon-

*) *On derangement of the liver, the internal organs, and the nervous system.* Londres, 1822. pag. 122.

naisse la source cachée de cette doctrine équivoque, s'il ne veut pas commettre des fautes et des erreurs dans son application pratique.

La doctrine de l'incitation morbide est fondée sur une force hypothétique, l'incitabilité, de laquelle nous ne savons rien; c'est une force idéale, c'est-à-dire dont nous avons formé l'idée par l'abstraction de la manière dont le corps organisé sous l'influence des objets extérieurs, est porté à réagir, à agir selon sa manière spécifique. Les théories médicales fondées sur ce seul aperçu, sont donc insuffisantes pour vous faire apprécier les maladies et les effets des médicamens; car un médicament excitant possède outre cette propriété, d'autres encore, pour la plupart très-différentes, et qui néanmoins constituent ses propriétés les plus essentielles, et c'est de leur ensemble que résulte son effet principal. Des poisons et des médicamens distingués par leur action fortifiante et salutaire sur les forces, peuvent être également doués de la propriété excitante, tandis que d'autres poisons des plus violens, et certains médicamens des plus énergiques, sont les uns et les autres dépourvus de propriétés excitantes, comme par exemple le mercure. En jugeant de l'efficacité des médicamens on ne peut donc regarder leur propriété excitante que comme une propriété

d'un rang subordonné. Voilà pourquoi je ne puis regarder l'ensemble de la doctrine de l'incitation morbide que comme un expédient imparfait pour l'art. Elle ne suffira jamais pour servir de base à des règles pratiques généralement applicables, tant qu'elle ne sera pas corrigée d'un côté par la connaissance des lois de l'activité réciproque du sang et du système nerveux, et tant que d'un autre côté, l'incitabilité, ou si l'on veut la force vitale sera envisagée incomplètement, comme *une force isolée* dans le corps, et non comme *une force exerçant son action dans la matière animale*, par conséquent, tant que la part de la substance animale, (qui constitue le véritable matériel vivant pour les actes organiques) ne sera pas en même temps reconnue comme une des conditions essentielles de la maladie. Car le *caractère fondamental de l'organisme* est la tendance à s'assimiler et à s'approprier ce qui vient en contact avec lui. Il en résulte nécessairement que l'incitation morbide se fonde sur des vices de l'activité assimilatrice, force primitive de tout ce qui est organisé. On ne saurait refuser cette activité à la substance nerveuse, qui n'offre qu'un degré plus élevé d'organisation. Les signes de l'altération des forces dans les maladies s'accompagnent donc toujours d'autres signes qui

trahissent un changement dans la matière organisée.

Dans les cas des maladies donc, qui consistent dans des congestions des humeurs vers un organe et dans une irritation de cet organe, il n'arrive que trop souvent qu'elles dépendent d'un principe spécifique dominant toute la maladie, ou d'un besoin de la nature de produire des excrétions critiques pour réintégrer la composition normale des humeurs; pour ramener l'équilibre dans l'état vital des différens organes nos efforts doivent fréquemment se borner à favoriser la nature dans l'élimination des matières morbides. Souvent pour mettre la vie en harmonie avec elle-même nous devons *commencer par agir sur les produits de l'état préalable à la maladie* ou sur la disposition morbide primitive.

Ainsi quoique la connaissance de la propriété plus ou moins excitante des médicamens nous soit utile sous quelque rapport, indispensable même, puisque nous ne pouvons nous appercevoir ni de la maladie ni de l'effet des médicamens que moyennant les changemens qui se font dans les actions des organes il n'en est pas moins vrai, que cette connaissance est à ranger beaucoup au-dessous de celle qui a pour objet leur effet définitif; c'est-à-dire un changement du matériel du corps.

Par la même raison, si dans une maladie nous voyons les effets d'une incitation exaltée, il faut éviter les moyens qui tendent à augmenter cette incitation, ou ne les employer qu'avec mesure et lorsqu'on pourra prévoir que le résultat définitif sera l'expulsion des principes d'irritation. C'est ce qu'on fait par exemple en donnant un vomitif à l'occasion des amas de la bile dans l'estomac; ou on peut s'en servir lorsqu'on peut prévoir qu'ils corrigeront l'action vitale en corrigeant le principe qui fut le point de départ de la maladie. Nous donnons par exemple, l'opium contre les vomissemens ou les diarrhées, lorsque nous sommes certains qu'une affection nerveuse constitue la base du mal. Nous devons en agir de même avec les moyens calmans dont, par malheur, on n'abuse que trop aisément, pour calmer quelque symptôme, lorsque l'incitation morbide, (augmentée au point de devenir pénible au malade) n'est que le signe d'une tendance vers une crise salutaire. Ce n'est point par le narcotisme, mais par une modération des mouvemens excessifs qu'on parvient à amener la crise et à guérir radicalement le mal, ou du moins à le faire diminuer préalablement.

Avant d'aller plus loin je vais encore ajouter quelques remarques générales sur les eaux minérales.

Quoique l'on puisse envisager toutes les eaux minérales sous le double point de vue de leur effet principal ou définitif, consistant ou en un échange et une amélioration des parties solides et liquides, ou dans le rétablissement des forces du corps, on voit cependant que dans la plupart des eaux, les deux extrêmes se confondent ensemble dans des proportions très-diverses. Les propriétés désignées elles-mêmes ne se fondent pas sur des différences essentielles des eaux; mais ne sont à considérer que comme les deux extrêmes de leurs effets si variés. Toutes exercent leur action sur la vie dont elles excitent les fonctions; toutes sont assimilées au corps et s'assimilent les matériaux de celui-ci; elles vivifient d'un côté, et de l'autre elles favorisent les excrétions, mais dans des proportions très-variées. C'est pourquoi leur usage doit être convenablement approprié aux différens besoins de la nature, sous le rapport des excrétions qu'on doit favoriser et sous celui des forces qu'il faut rétablir. Ces vues expliqueront aussi pourquoi les médecins préposés aux eaux minérales les plus différentes par la nature, n'en préconisent pas moins, chacun la sienne, dans les mêmes maladies, sans qu'on ait le droit de leur imputer des buts ignobles ou intéressés.

IV. *Aperçus et principes généraux sur la nature des maladies chroniques.*

Les maladies chroniques sont celles où les eaux minérales sont principalement mises en usage ; il est donc nécessaire de connaître exactement les formes principales si variées et la nature de ces maladies.

Avant tout il faut avoir bien reconnu en quoi elles se distinguent des maladies fébriles.

Les médecins, en effet, se sont encore trop peu occupés à approfondir ces importants objets et l'on se plaint généralement de l'obscurité complète dans laquelle sont encore plongées une partie des maladies chroniques. Aux remarques déjà faites j'ajouterai donc quelques autres considérations, et en exposant mes idées générales sur ces maladies, je m'efforcerai du moins de contribuer quelque peu à les faire apprécier d'une manière plus juste, surtout sous le rapport de l'emploi des eaux minérales.

On n'a jamais su s'accorder sur ce qu'on devait entendre par maladies chroniques. En les opposant aux fièvres on tombe sur les fièvres lentes, et en les rangeant vis-à-vis des affections, dont la marche est aigue on trouve de nouvelles difficultés parce qu'une seule et même maladie

peut suivre une marche tantôt aigue et tantôt chronique, comme l'urticaire, l'apoplexie, les maladies spasmodiques; les affections périodiques ne cadrent pas mieux avec cet arrangement. Mais la difficulté disparaît lorsqu'on se rappelle que la marche des maladies ne forme qu'une seule de leurs propriétés les plus importantes et communes à toutes, propriété qu'il faut toujours prendre en considération et dont il faut connaître les conditions intérieures. On peut donc considérer les maladies en général sous le point de vue de leur marche, mais sans faire de celle-ci la base d'une division. La marche des maladies fait partie de leur forme extérieure et sous ce rapport il importe de savoir sous quelles conditions la marche que suit une maladie est aigue ou chronique.

Les maladies qui suivent une marche rapide sont celles, en général, qui arrêtent facilement les fonctions et les organes les plus importants, soit par des causes externes ou internes, telles que des dépôts sur le cerveau ou des lésions mécaniques de cet organe, soit par des agens qui empoisonnent les sources de la vie, surtout le sang et la substance nerveuse, où l'un et l'autre à la fois, ce qui arrive le plus souvent; les principes contagieux et les miasmes sont au nombre

de ces agens ; enfin le même effet peut avoir lieu lorsque l'énergie de l'un des deux leviers de la vie est mise dans une disproportion excessive relativement à celle de l'autre ; ce qui arrive après les grandes pertes de sang ou une violente commotion du système nerveux. Toutes les maladies ont une marche plus ou moins périodique ; la vie organique, ne formant qu'une partie de la vie générale, est liée à des alternatives d'activité plus ou moins forte. Toutefois l'on peut dire que les maladies les plus graves et les plus aiguës d'une part, et les plus lentes de l'autre, forment les deux points extrêmes entre lesquels la périodicité de la marche se montre avec des gradations sensibles, dans les fièvres aussi bien que dans les maladies apyrétiques. Il paraît que les maladies qui se manifestent de préférence sous la forme d'accès périodiques sont toutes celles qui n'ont qu'une source locale ou partielle, comme par exemple celles qui ne dépendent que du dérangement vital d'un organe important ou de l'un des systèmes principaux du corps. Les fièvres intermittentes elles-mêmes sont de ce nombre, car c'est la vitalité des organes abdominaux qui est principalement affectée dans ces maladies, tandis que le système général ne l'est que superficiellement, en règle au moins ; telles sont

encore les fièvres lentes, ensuite celles qui ont leur source primitive et principale dans le système nerveux, soit quant à leur essence, soit seulement quant à leur forme. La principale condition de la périodicité existe donc souvent dans l'individu même, et dans son irritabilité nerveuse. Des spasmes par exemple, sont excités par des causes légères chez les personnes délicates, mais ils peuvent aussi avoir leur origine dans un dérangement intérieur de l'organisation de la substance nerveuse, ou de certaines parties de cette substance, ou enfin dans une grande débilité intérieure du système nerveux.

Mais la vérité est qu'il n'existe point de maladie chronique qui ne suive un certain type, c'est-à-dire une marche réglée dans ses modifications, son développement et ses progrès. Toutes sont sujettes à la loi de l'augmentation et de la diminution périodique des accidens. C'est ce que Sydenham savait déjà parfaitement. Il était tellement pénétré de l'importance qu'il y a à connaître la marche du développement des maladies, que cette connaissance lui paraissait suffisante pour apprendre à guérir toute maladie quelconque. Dans beaucoup de maladies chroniques, surtout dans celles qui ont une source interne plus générale, les révolutions périodiques ne se

dessinent pas moins nettement que dans les fièvres. Les intermittences y sont seulement beaucoup plus longues.

La nature n'est jamais en repos, mais elle est assujettie à la loi d'agir alternativement avec un plus ou avec un moins d'énergie; ses actions flottent entre ces deux extrêmes à la manière des battemens du coeur. Elle ne peut suivre qu'une seule et même loi générale dans le développement des maladies.

C'est ce que l'expérience confirme pleinement; pour s'en convaincre on n'a qu'à observer les maladies chroniques dans tout leur cours. Elles ont des périodes d'évolution, dans lesquelles les efforts de la nature sont plus saillans; et des périodes de rémission, dans lesquelles la vie malade semble comme abandonnée à une puissance étrangère; on distingue des époques d'activité et d'état passif.

Il serait de la plus grande importance pour l'art médical de suivre cette marche normale des maladies et d'approfondir ainsi les conditions internes de leurs révolutions périodiques. Jusqu'ici on s'est trop peu appliqué à reconnaître les lois selon lesquelles les maladies adoptent telle ou telle forme. On a donné une trop haute valeur à la forme de la maladie et l'on est pres-

que allé jusqu'à croire que la reconnaissance de la forme suffisait à elle seule, pour nous faire connaître la nature du mal. Les systèmes nosologiques connus le prouvent; mais il est certain que cette doctrine si importante ne pourra faire des progrès que peu-à-peu et par les efforts réunis d'un grand nombre d'observateurs exacts et infatigables, dont chacun ne pourra fournir des matériaux utiles qu'après de longues années de travail. Notre époque ne paraît pas faite pour entreprendre cette tâche. Elle est plutôt féconde en débutans qui s'imaginent de pouvoir réformer l'ensemble de la médecine.

Une expérience longue et sûre, exempte de préjugés théorétiques et jointe à une juste défiance de soi-même peut seule porter quelque lumière dans cette obscurité, qui jette une si grande ombre sur notre art.

Notre connaissance de la nature des maladies est donc très-imparfaite; cependant en nous laissant guider parce que nous savons de leur marche et de leur développement, et par de saines notions de physiologie nous pouvons arriver à des principes généraux fort utiles et sûrs, pour nous guider dans le traitement.

Je me permettrai de développer ici, sur la nature et le mode de production des maladies chro-

niques, quelques aperçus qui ne seront pas sans importance sous le rapport de l'emploi des eaux minérales dans ces maladies.

Quant aux fièvres je ferai seulement remarquer que les véritables fièvres actives ou cardinales des anciens, dont la marche très-décidée tend vers la guérison, la mort, ou des maladies consécutives, annoncent un grand désaccord entre la vie organique et la vie animale, et par conséquent entre les organes de l'une et de l'autre vie, ou en d'autres termes, entre les deux systèmes nerveux de la vie organique et de la vie animale. La vie organique a pris une activité prépondérante, elle soutient une lutte et les fonctions de l'ordre supérieur restent comme négligées. Voilà sous quel rapport la fièvre est une lutte de la nature organisatrice avec une puissance étrangère, avec la maladie ou l'état anormal intérieur, quelle que soit sa condition. Tout état morbide intérieur ne se manifeste sous la forme d'une fièvre que lorsque la vie organique s'est trouvée affectée à un haut degré et que l'activité organisatrice et réparatoire est provoquée par le besoin des réparations, de manière que l'activité nerveuse se concentre dans le système vasculaire.

Pour se rendre raison de la forme chronique

des maladies il faut d'abord remonter à ses élémens internes les plus essentiels ou aux affections primitives, et ensuite aux conditions intérieures de chaque forme spéciale; car toute maladie est le produit de plusieurs élémens intérieurs souvent d'une nature très-différente, qui correspondent aux natures ou principes différens qui sont réunies dans l'homme, (esprit, matière, organisme), et au nombre des organes ou des organismes spéciaux et relativement indépendans, dont les rapports réciproques sont très-multipliés.

Je vais entrer dans quelques explications sur ce point. Les maladies chroniques tiennent aussi bien que les fièvres à une source tantôt générale et tantôt partielle ou locale. Leur première origine se trouve de préférence ou relativement tantôt dans les humeurs et tantôt dans le système nerveux; mais comme le corps organisé est une unité et les différentes natures qui le constituent, s'embrassent mutuellement, outre cela chaque état anormal est aussi constamment accompagné d'une modification de la matière animale, et dans toute maladie il se forme des produits anormaux qui deviennent le germe de nouveaux accidens ou de nouvelles formes morbides: (tels sont les concrétions calculeuses, les dégénérescences;)

il faut donc bien distinguer les élémens primitifs des maladies de leurs élémens secondaires.

Le coup-d'oeil du médecin doit pénétrer *la série des changemens intérieurs*, à laquelle se rattache la maladie, pour ainsi dire, comme à une chaîne, composée de nombreux chaînons, dont l'importance et la valeur ne sont pas les mêmes; car il faut qu'il se saisisse du premier anneau de la chaîne pour la détacher ou ôter dans sa totalité.

Les élémens primitifs ou les chaînons supérieurs sont constitués par les états morbides du sang et de la lymphe (la lymphe n'est qu'une gradation inférieure de la matière animale) ou par ceux du système nerveux; il y a cependant cette différence que les humeurs ne donneront lieu en général, qu'à des maladies générales, tandis que des états morbides locaux peuvent souvent dépendre de vices partiels du système nerveux, chaque nerf étant indépendant jusqu'à un certain point, et isolé à demi de l'ensemble du système. Les humeurs aussi bien que le système nerveux peut être influencé *primitivement* par des causes occasionnelles, et ainsi éprouver une modification de leur vie; mais les unes et l'autre peuvent aussi être affectés secondairement ou consécutivement à un changement préalable de la vitalité dans

quelques parties, et surtout à la suite de maladies locales.

On ne saurait se former une idée complète des affections consécutives si l'on n'a pas appris en même temps à bien apprécier les maladies locales, dont les premières peuvent être les suites.

Cet objet auquel on n'a pas encore donné toute l'attention nécessaire, me paraît, sera peut-être le mieux envisagé de la manière suivante. Nous savons que la maladie ne consiste qu'en une lésion de la vie, par conséquent en une déviation de l'état normal. Chaque partie du corps, et même chaque particule du sang et de la lymphe jouit de la vie, et forme en quelque sorte un organe vivant, possédant le pouvoir de s'assimiler ce qui lui est hétérogène et d'exercer sa force assimilatrice sur les objets du dehors. On peut donc se figurer chaque point du corps comme susceptible de devenir malade en lui-même, quoique, en général, la lésion dont il est le siège ne tardera pas à se propager plus loin. Or, il est hors de doute qu'il existe des *maladies essentiellement locales*, telles que les plaies; il reste à savoir *sous quelles conditions* un organe doit être considéré comme contenant une maladie essentielle et appartenant à lui seul, indépendamment de toute affection générale?

Voici la réponse que nous pouvons faire.

Les maladies primitivement locales sont :

- a) Toutes les lésions des parties solides, produites par des causes mécaniques, comme les plaies, les contusions, les brûlures, et tous les vices de conformation congénitaux.
- b) Toutes les infections par des principes contagieux, lorsqu'elles ne sont qu'à leur début; c'est ce que prouvent les inoculations et par conséquent toutes les maladies engendrées localement par des causes appelées dynamiques ou vitales; de cette espèce est la mort d'une partie occasionnée par l'action du froid.

On regardera comme secondaires :

- a) Toutes les transformations organiques quelle que soit leur nature ou leur degré.
- b) Tous les dépôts de produits morbides des humeurs sous forme solide ou liquide.

Dans la plupart des cas les maladies qui se présentent comme des affections locales ne seront que les effets et les symptômes concomitans d'un état morbide général, primitif ou secondaire qui en forme la base. Ceci sera toujours le cas si le principe du mal a son siège dans les humeurs qui forment l'un des deux leviers sans cesse ac-

tifs des fonctions organiques. Il en est autrement du système nerveux. Ses actions se propagent à la vérité très-rapidement, mais ses lésions intérieures deviennent d'autant plus superficielles qu'elles se sont propagées plus loin. Voilà pourquoi nous donnons à ces affections le nom de sympathiques. Les épilepsies sympathiques, la folie consécutive à une maladie du foie, les céphalalgies sympathiques d'une affection abdominale peuvent servir d'exemples.

Les engelures ont leur cause immédiate dans une grande lésion de la vitalité nerveuse d'une partie; et cette lésion est produite par la soustraction de la chaleur extérieure. Aussi exigent-elles principalement un traitement fortifiant. Il paraît donc que les organes sont surtout isolés des autres parties moyennant la réunion de leurs nerfs et leurs propres tissus.

L'organisation solide a certainement aussi une part dans l'isolément des organes par rapport à l'ensemble du système, et par conséquent dans l'isolément relatif de leurs maladies. Les médecins ont même pris l'habitude de regarder les parties solides comme les premiers agens de la vie auxquels les humeurs seraient subordonnées; ce sera peut-être pour beaucoup d'entr'eux un paradoxe si je viens soutenir précisément l'opinion

contraire, et dire que le sang et la substance nerveuse sont les instrumens primitifs et essentiels de toutes les fonctions organiques, tandis que *l'organisation solide n'occupe qu'un rang inférieur, et n'a qu'une importance secondaire dans les maladies.* Mais d'après l'histoire du développement du foetus dans l'oeuf, il est d'abord très-probable que le sang et la substance nerveuse sont les deux premiers élémens dans lesquels l'humeur du germe fécondé, se sépare et que le coeur et les autres organes se forment plus tard par une sorte de cristallisation ; ensuite il est certain que les fonctions organiques dépendent immédiatement et principalement du sang et de la substance nerveuse. Les conditions des fonctions existent déjà, sans nul doute, dans le germe encore fluide de l'animal, et c'est par une nécessité intérieure qu'elles en jaillissent dans son développement. Elles existent *virtuellement* dans l'oeuf, mais elles se manifestent *actuellement* dès que la substance de l'ovule a commencé à se séparer en sang et en substance nerveuse. Le sang circule d'abord autour de lui-même sur les points périphériques de l'humeur de l'ovule où il s'est engendré ; bientôt après il se dirige vers le centre, c'est-à-dire vers le premier rudiment de la moëlle vertébrale ; delà il revient vers la cir-

conférence; ce n'est que plus tard que paraît le *punctum saliens*.

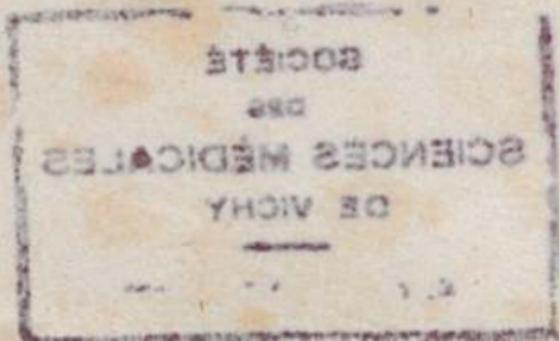
Les fonctions existent donc avant les organes. Ceux ci ne paraissent que lorsque les fonctions ont déjà commencé. Les organes eux-mêmes sont aussi des produits nécessaires de la vie, destinés à faire les intermédiaires entre les fonctions et la force vitale; mais c'est par cette raison même qu'ils ne prennent une signification que dans l'organisme déjà formé. La part que les organes prennent aux fonctions, par exemple aux sécrétions et à la circulation, me paraît donc être d'un rang subordonné et secondaire (et un agent mécanique ne saurait guère occuper d'autre rang). En raisonnant ainsi on voit disparaître toutes les objections que l'expérience avait à opposer à toutes les théories connues en médecine, et surtout à celles qui ont leur base dans l'irritabilité Hallérienne considérée comme force fondamentale des muscles. Au contraire, les vues que nous venons de développer s'appuient sur une appréciation impartiale et physiologique de l'organisme animal.

Le grand Hunter a déjà très-bien enseigné que le sang est doué de la vie; mais il comparait l'activité vitale du sang à celle des muscles, à la contraction déterminée par des stimulus; il



voulait démontrer la vitalité du sang par les phénomènes vitaux des muscles. Mais il se pourrait fort bien que la question dût être renversée, car les muscles et le coeur lui-même ne sont que le produit de l'action vitale combinée du sang et de la substance nerveuse, dont ils reçoivent aussi toute leur force, et qui sont et restent pour toujours les mobiles de l'action des muscles ainsi que de leur continuelle régénération. L'action vitale du sang vient se briser en quelque sorte, dans les muscles, contre celle du système nerveux, et la contraction en est le résultat. Le muscle en lui-même est un instrument, mais un instrument vivant, car autrement il ne saurait exercer une action vitale.

Après Hunter la doctrine de la vitalité du sang en est restée au point où ce grand homme l'avait portée; il en fut comme de plusieurs autres de ses grandes découvertes, par exemple de l'inflammation des veines, à laquelle on osait à peine croire à son époque. Il m'est bien agréable de voir que M. Wilson Philip (*on the laws of vital functions*, pag. 130) a de nouveau repris la doctrine de Hunter sur la vitalité du sang. En partant du point de vue que la simple vie organique se caractérise par le pouvoir d'organiser, c'est-à-dire par une activité formatrice s'exer-



çant d'après des lois organiques, et en considérant que cette activité commence par l'assimilation de ce qui vient en contact avec elle, et finit par l'acte végétatif ou de la végétation, auquel correspond une décomposition continuelle des parties organisées, on voit qu'il devient impossible de donner le nom de matière morte à la substance qui fournit les matériaux de tous ces produits doués de la vie.

Si de grandes autorités viennent à l'appui de cette doctrine, je vois aussi, avec non moins de plaisir, que plusieurs praticiens distingués se rapprochent beaucoup du second principe physiologique que j'ai rattaché au premier, savoir : que la vie organique de l'animal est représentée à nos sens par le sang et la substance nerveuse dont l'action combinée, réfractée sur l'organisation solide, produit par une sorte d'explosion toutes les fonctions du corps de l'animal quelles que ce soient, par exemple les sécrétions, les mouvemens des muscles, etc.

Ce que M. Armstrong a dit avec tant de vérité et d'après les résultats de l'expérience des congestions veineuses, est parfaitement conforme à nos observations ; seulement je ne vois dans ces phénomènes que les signes d'une évolution intérieure et vitale du sang lui-même, évolutions qui se manifestent de préférence dans le sang, qui se trouve dans les veines, et qui sont accompagnées d'é-

volutions analogues dans l'action de la substance nerveuse. Il s'en suit delà que nos idées sont les mêmes quant à l'essentiel, je remonte seulement un pas plus en haut dans l'explication. Ce que d'autres ont dit comme moi sur l'action réciproque du système nerveux et du système vasculaire sanguin, s'accorde également avec ma manière de voir. Seulement ces principes ne deviendront véritablement utiles dans leur application pratique que lorsque, au lieu de dire les *vaisseaux* (qui ne sont que des enveloppes) et les nerfs, on traite le sang même et la substance nerveuse comme les deux leviers de la vie animale, en considérant les vaisseaux, comme vivans à la vérité, mais comme placés sur un rang inférieur de la vie. J'espère traiter ce sujet avec un plus grand détail dans un ouvrage plus étendu, afin de faire encore mieux voir la grande utilité de ces vues pour la pratique, et de confirmer leur vérité.

Je regarde donc les parties solides comme vivantes et comme confluentes avec le sang et la substance nerveuse; mais leur vie est d'un rang inférieur à celle du sang et de la substance nerveuse, et ces parties elles-mêmes ne sont qu'une production secondaire de la nature organisatrice, sortant de l'action combinée du sang et de la substance nerveuse; donc l'irritabilité muscu-

laire, l'activité sécrétoire, et la force du cœur, (avec la circulation artérielle qui en dépend) sont au rang des facultés secondaires, subordonnées à la faculté organisatrice du sang et de la substance nerveuse; elles doivent leur origine à cette faculté, qui est indispensable à leur existence, comme source de leur entretien et alimentation. Les vices organiques, les transformations de tissus et les tissus morbides de nouvelle formation (lorsqu'ils ne sont pas des vices de conformation congénitale, mais des altérations consécutives) sont presque toujours l'effet d'une altération humorale notamment d'inflammations, dont la source et le foyer est le sang. La part que la lésion du système nerveux prend dans ces affections est loin d'avoir été parfaitement approfondie. Cependant la débilitation du nerf qui se rend à une partie, devient une entrave à la nutrition; on peut donc en conclure que la lésion de la vitalité des nerfs peut aussi favoriser les transformations morbides; voilà pourquoi nous voyons si souvent des squirrhes se former à la suite de longs chagrins. Je donne maintenant le nom de *maladies locales secondaires* à toutes les espèces et à tous les degrés d'altération de tissu et de texture dans les organes solides, et j'en distingue *deux degrés principaux*. Le premier est celui du début, tant

que l'altération est encore susceptible d'être ramenée à l'état normal par les moyens de l'art ou les efforts de la nature; les engorgemens des glandes, des viscères parenchymateux en fournissent des exemples. *Au second degré l'altération est devenue permanente*; ce sont des métamorphoses amenées par des actes anormaux de la nutrition; tel est le cas des squirrhes.

Toutes les parties peuvent devenir le siège d'altérations locales, et par conséquent aussi *les enveloppes de la substance nerveuse*, et les canaux dans lesquels coule le sang et la lymphe. Les altérations de cette espèce et dans ces parties sont précisément celles dont le diagnostic offre le plus de difficultés; mais elles n'en occasionnent pas moins les maladies les plus graves; il suffira de citer pour exemple les Aneurysmes, les altérations dans les membranes du cerveau et de la moëlle épinière ou d'un nerf (ganglion). Ces altérations forment les élémens morbides qui opposent à l'art le plus de difficultés. Il est certain que des maladies locales peuvent s'engendrer par des causes uniquement locales, quelquefois simplement mécaniques; telles sont les contusions; ces maladies sont alors purement locales et indépendantes d'aucune affection générale; mais dans la plupart des cas elles ne

sont que l'effet et la manifestation d'altérations générales qui ont leur siège dans le sang et dans la lymphe. Dans les individus où ces altérations générales existent, elles viennent aussi se compliquer avec les affections locales qui n'étaient primitivement que le *résultat d'une lésion mécanique*; les scrofules, la syphilis sont au nombre de ces vices généraux dont il s'agit.

On nomme ordinairement *débilités locales*, les maladies locales où il n'y a point d'altération matérielle et visible de la texture organique. Mais ce terme est vague et peut occasionner les plus grandes erreurs dans la pratique. Une maladie locale peut-être la suite d'une lésion mécanique et alors la partie malade jouit naturellement d'une vitalité plus faible que le reste du système; cette débilité relative en forme le caractère principal, comme dans les engelures ou les lésions internes produites par des contusions; mais abstraction faite de l'inflammation, c'est-à-dire de l'exaltation de l'activité plastique, qui tend à réparer le mal et qui est la première conséquence de la contusion, une partie ainsi lésée conserve une certaine sensibilité morbide, si le mal n'est pas complètement enlevé; la nutrition y reste imparfaite, ou prend un caractère anormal; les agens stimulans ne sont point supportés, à moins que

leur influence ne soit faible. La première condition pour rendre à cette partie sa force naturelle est de ménager son activité, et de diminuer en même temps l'activité du procès organique du sang en elle, souvent même celui des autres fonctions organiques, de manière que l'équilibre puisse se rétablir; c'est alors seulement et après avoir reproduit l'harmonie qu'on peut arriver à rétablir d'une manière directe les forces de la partie lésée. Celle-ci est à considérer comme toute partie, dans laquelle l'inflammation ne s'est pas terminée par résolution, et sur laquelle pèsent encore les produits de la maladie, par exemple un épanchement lymphatique. Le besoin de réparation par le moyen de l'acte végétatif ne cesse d'y entretenir une activité exaltée de la nutrition, et souvent cette exaltation prédomine longtemps. C'est donc avec raison qu'on a donné à ces états morbides le nom d'inflammations chroniques.

Ces inflammations, après une durée de plusieurs mois, obligent encore de commencer le traitement par des émissions sanguines locales et de les répéter quelquefois en les combinant avec les moyens relâchans. Ces considérations nous conduisent donc aussi à la méthode antiphlogistique, tant préconisée de nos jours, et en effet très-fréquemment avantageuse dans les maladies

locales, qu'elles soient accompagnées d'une fièvre ou non. Mais quoique cette méthode soit souvent convenable dans de tels cas, néanmoins les principes, sur lesquels on a voulu la fonder, sont précaires et insuffisans.

L'état des forces vitales d'un individu malade, ne doit être perdu de vue dans aucune maladie; il faut donc bien calculer le rapport qui a lieu entre des vices humoraux ou un état morbide de l'ensemble du système nerveux, et une maladie locale. Ce n'est que trop souvent que des lésions locales sont déterminées par une dyscrasie générale; elles s'engendrent selon la loi des métastases, d'après laquelle les produits morbides des humeurs se séparent du sang par une sorte de despumation, se dirigent vers les organes sécrétoirs où dépuratoires naturels, tels que le foie et les membranes muqueuses, ou bien sur toute autre partie qui devient alors un organe sécrétoire extraordinaire. Or les parties qu'une lésion extérieure a mises dans un état d'inflammation sont celles qui deviennent de préférence le point où aboutissent les produits morbides, et alors la maladie se complique. Mais dans les dyscrasies où il n'existe pas de point d'irritation locale, et où le sang éprouve seulement un grand besoin de se débarrasser des humeurs morbides, ces hu-

meurs prennent en quelque sorte spontanément le chemin des émonctoires naturels, surtout du foie; cet organe se surcharge de sang; il ne suffit pas alors au travail qui lui est imposé, il se gonfle et devient douloureux; les symptômes d'un désordre dans la digestion se développent avec ceux de l'irritation du foie et de l'affection des nerfs. Ces symptômes prennent les formes les plus variées, et la guérison ne peut s'obtenir que si le médecin comprend la voix de la nature, et s'il satisfait à son besoin, en favorisant les crises par les voies biliaires, en rendant ce surplus de travail plus facile à l'organe souffrant.

Telle est la marche de la nature dans la grande majorité des cas où les maladies bilieuses ou muqueuses s'engendrent par des causes morbifiques intérieures, et indépendamment d'aucune cause locale. J'ai vu guérir parfaitement un bien grand nombre de malades ainsi affectés, en favorisant l'expulsion des principes morbides du sang par la voie du foie ou des membranes muqueuses, lorsque ces organes étaient sous le poids d'une grande surcharge d'humeurs, et dans des cas où des engorgemens opiniâtres et volumineux du foie et de la rate, incurables en apparence, ou des varicosités dans le système de la veine porte formaient le principal objet de la cure.

Si dans ces cas l'on s'en rapporte aux symptômes, le système nerveux paraît toujours souffrir considérablement, et souvent de préférence à tous les autres, d'autant plus que le malade est d'une constitution plus délicate; mais rarement ce système admet une réparation salutaire par la voie d'une influence immédiate sur lui. C'est en cherchant avec circonspection, mais aussi avec énergie et constance à rétablir l'intégrité du sang par des moyens altérans, qui favorisent la sécrétion biliaire, et en ménageant les nerfs et les organes malades par une diète sévère, qu'on obtient en général la guérison. Mais il est certain qu'une lésion profonde de la vitalité nerveuse peut également donner lieu à des maladies locales, ou les entretenir lorsqu'elles existent. L'inflammation du foie qui survient à la suite de lésions cérébrales en offre une preuve; souvent une disposition morbide du sang vient s'y joindre; mais si d'après le témoignage de l'expérience, il est rare que la débilité du système nerveux soit la cause principale et primitive d'une maladie locale, et qu'elle en forme le fond, il est vrai du moins, que les maladies locales sont souvent entretenues et qu'elles se traînent par la débilité du nerf de la partie malade, ou du système entier; voilà pourquoi certains catarrhes, certaines diarrhées,

et quelques autres flux morbides, par exemple les fleurs blanches, cèdent souvent promptement à des moyens calmans, après avoir long-temps résisté à d'autres médications. Cela tient peut-être à la lenteur avec laquelle se rétablit l'intégrité de la substance nerveuse d'une partie malade, en comparaison du sang et des tissus solides. C'est au médecin à reconnaître si cet état existe; pour cela il doit suivre attentivement la marche de la maladie et observer l'effet des médicamens. Les causes préalables de la maladie, la constitution du malade et de ses parens, la connaissance de ses maladies antérieures, et de leur marche, enfin l'absence de tout signe d'une altération humorale, sont autant de moyens propres à donner de l'éclaircissement dans ces cas.

Les maladies locales ne sont donc fort souvent et même dans la plupart des cas que des parties, ou des éclats partielles d'une maladie ou d'une disposition générale; mais d'un autre côté il ne faut pas oublier que *ces produits exercent à leur tour une réaction sur l'ensemble de l'organisme et produisent ainsi les élémens internes de nouvelles maladies secondaires et générales.* Je pourrais citer pour exemple la sanie cancéreuse; mais les obstacles à la sécrétion et à l'excrétion de la bile, de l'urine et du mucus déter-

minent également une altération du sang et une dyscrasie générale qui peut se terminer par la consommation. Les humeurs épanchées et concrétées produisent des effets semblables, et deviennent des causes morbides internes dont l'action locale et mécanique produit *des formes de maladies générales*. La même chose a lieu avec les transformations du tissu des organes; elles sont le produit d'une nutrition ou d'une végétation morbide et forment avec les produits sécrétoirs morbides deux genres de maladies secondaires, difficiles à guérir, et souvent non moins difficiles à reconnaître. Leur guérison exige, même quand on peut les extirper avec l'instrument tranchant, qu'on détruise en même temps leurs causes éloignées, c'est-à-dire les dispositions morbides internes, comme par exemple les acrimonies qui les ont engendrées, ou les engorgemens des organes.

Les élémens des maladies générales et internes, ou, si l'on veut, les prédispositions morbides qui forment l'objet le plus important du traitement, peuvent donc toutes être réduites à des dyscrasies du sang et de la lymphe ou à des *infirmités* du système nerveux. Notre connaissance peu avancée de la nature organique ne nous permet pas de reconnaître les dyscrasies autre-

ment que par des caractères que l'expérience a donnés comme exacts. Nous n'avons qu'à les considérer comme des faits importans, ou résultats de l'observation générale, et à conserver pour elles les noms des anciens, et comme ceux-ci, nous guérirons sans doute, beaucoup de maladies avec plus de bonheur qu'on ne l'a peut-être fait depuis trente ans, époque depuis laquelle des auteurs de nouvelles hypothèses ont trouvé bon de jeter du ridicule sur ces faits; mais au lieu de perfectionner la méthode de traitement, l'art de les guérir a manqué d'être perdu.

Nous pouvons envisager d'abord les dyscrasies dans le sang ou la lymphe comme des affections de la vitalité de ces humeurs et ensuite sous le rapport de leur origine qui tient, tantôt à *des influences extérieures* et tantôt à *des produits de maladies locales* dont elles sont un *effet secondaire*. Les dyscrasies produites par des influences extérieures sont de nature spécifique; elles consistent en une altération spécifique des humeurs. L'histoire des principes contagieux, des maladies endémiques et épidémiques, ayant pour cause des miasmes, nous fait connaître suffisamment ces dyscrasies, du moins empiriquement, pour les traiter avec succès, ou bien ces altérations humorales tiennent à une disproportion entre l'a-

limentation et les forces digestives et assimilatrices; tantôt le sang est trop riche en matériaux nutritifs (disposition inflammatoire), tantôt il reste dans un état d'imperfection (état pituiteux), tantôt il est surchargé de matières excrémentitielles (disposition atrabilaire) tantôt enfin il offre une disposition lymphatique ou serofuleuse.

Les dyscrasies secondaires sont à examiner dans leur mode d'origine. Le cycle de l'organisme se prononce d'une manière très-éclatante dans ces maladies, car leur germe primitif n'est que trop souvent une affection générale. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsqu'une rougeole ou une scarlatine, qui se sont incomplètement jugées, ont donné lieu à une inflammation et à la production de tubercules dans les glandes lymphatiques et dans le tissu du poumon.

Quant aux *infirmités du système nerveux*, considérées comme bases de maladies locales, j'ai choisi cette dénomination, sans vouloir exprimer par-là que la débilité soit par elle-même l'élément le plus essentiel des affections internes de la substance nerveuse; car on ne saurait nier que la vitalité de la substance nerveuse ne puisse être altérée en elle-même par des principes morbides spécifiques. Le système nerveux n'est alimenté que par le sang, source commune de la

nutrition; il n'est lui-même que la puissance supérieure qui s'isole dans le liquide de l'ovule (et les deux puissances ne diffèrent entr'elles que graduellement, comme les deux pôles d'une même force). L'expérience nous apprend aussi que certains poisons ont autant et en proportion plus de rapport avec la substance nerveuse qu'avec le sang. Les virus de la rage, de la peste et du typhus s'emparent principalement de la vitalité de la substance nerveuse dont ils pervertissent l'activité. Mais nous connaissons trop peu ces changements, pour pouvoir en faire la base de nos théories, comme cela est arrivé de nos jours. C'est agir arbitrairement et jeter de la confusion et de l'incertitude, que de ne vouloir considérer les effets de ces principes mortifiques que comme des inflammations de la substance nerveuse. Le sang et cette substance sont affectés simultanément, et c'est de l'un et de l'autre que nous devons écarter la mort. Ainsi sans nier qu'il n'y ait des influences morbides qui attaquent spécifiquement la vitalité du système nerveux, et qui empoisonnent l'organisation de la substance nerveuse comme celle du sang, et sans vouloir détourner notre attention de la nature spécifique des influences morbides: je donne le nom *d'infirmités* aux vices élémentaires du système nerveux, vices que rien n'em-

pêche de regarder également comme spécifique et généraux. Mais dans les maladies du système nerveux, il faut bien tenir compte de *l'isolément relatif où se trouve chaque nerf en particulier, si l'on veut apprécier à leur juste valeur les accidens, qui en sont le résultat.* A la vérité toutes les parties du système nerveux sont entr'elles dans un rapport réciproque et ne se communiquent que trop facilement leurs affections; mais c'est un fait d'expérience que les maux nerveux généraux ne sont pour la plupart que des irradiations, qui n'ont pour point de départ qu'un *foyer partiel*, et que l'affection essentielle et véritable de ce système est très souvent bornée dans un très petit coin de ce système où elle peut rester cachée pendant très long-temps sans se trahir par des symptômes d'une maladie. C'est ce que démontrent les exemples connus d'épilepsies dépendant d'une tumeur dans laquelle un nerf se trouvait compris; et ceux de convulsions provoquées par un épanchement sanguin ou purulent dans la substance cérébrale ou par une tumeur près de la colonne vertébrale, qui pénètre entre les vertèbres et la moëlle; il est de même des effets des tumeurs nerveuses (ganglions). Souvent ces maladies ne tardent pas à disparaître dès que l'altération organique locale a été enlevée ou dé-

truite. M. Swan s'est acquis un vrai mérite en appuyant cette importante proposition de nouvelles et intéressantes observations (*on local nervous disorders*). Pour bien calculer la part que le système nerveux prend dans la production d'une maladie (qu'elle que soit la forme extérieure de celle-ci) il faut se rendre compte de la nature de ces affections, en recherchant les influences extérieures qui les ont produites ; il faut de plus savoir jusqu'à quel point la vitalité du système nerveux est lésée ; enfin il est nécessaire de connaître avec précision le siège propre du mal, de savoir si c'est le système entier qui est lésé ou si ce n'en est qu'une partie, et si l'affection de la substance nerveuse est primitive, ou consécutive à des actes morbides de la nutrition, ou enfin à des vices dans la plasticité du sang. La difficulté d'un côté, et l'importance de l'autre, du diagnostic des maladies locales du système nerveux, doit appeler des efforts d'autant plus grands pour perfectionner cette partie de l'art médical. Si nous n'avions pas d'autre raison pour parler de notre art avec la plus grande modestie, notre faiblesse dans le diagnostic des affections du cerveau et de la moëlle vertébrale suffirait à elle seule pour nous rendre modestes.

En effet l'art de reconnaître le foyer d'une maladie ne peut devenir familier au jeune médecin

qu'avec le temps et par une étude scrupuleuse de la nature elle-même. Si l'on s'est peu occupé jusqu'à nos tems à établir sur ce point des règles générales et fixes, le médecin n'en doit être que plus attentif à la part que le système nerveux a pu prendre dans la production d'une maladie, surtout si elle est chronique. S'il est déjà exercé dans l'art de découvrir le foyer des maladies en général, les moyens heuristiques du diagnostic déjà indiqués, avec le concours d'une attention sévère et soutenue dirigée sur toutes les circonstances qui entourent la maladie, lui donneront tôt ou tard de la lumière.

Je ne puis suivre ici cet important objet dans tous ses détails, mais je ne puis m'empêcher de faire au moins quelques observations qui pourront concourir à donner plus de précision au diagnostic des affections nerveuses. Je rattacherai ces observations aux principes que m'a fournis l'expérience sur la nature et la signification de ces affections.

Le système nerveux, théâtre sur lequel se manifeste *la présence* de la plupart des maladies, ne trahit ses propres lésions, lorsqu'elles ont leur siège dans les parties centrales, (le cerveau et la moëlle épinière) que d'une manière obscure et confuse même pour l'observateur exact et exercé. Souvent leurs signes ne sont pas assez sensibles pour faire deviner avec quelque certitude l'existence

d'un état morbide. Et qui ne conviendrait pas volontiers que les notions que nous avons sur les affections de ce système ne soient encore très-obscurées et incomplètes. Or comment perfectionner nos connaissances sur la part que le système nerveux prend dans la production de toutes les maladies, si nous ne savons pas même distinguer toujours le cas où la maladie a son siège dans ce système. Il est très-aisé de mettre toutes les maladies sur son compte, comme les médecins l'ont fait à toutes les époques; mais un pareil procédé n'a pour base que l'ignorance et n'est d'aucune valeur; il trouve tout au plus une excuse dans l'idée fautive et bornée que le système nerveux, comme occupant le rang le plus éminent dans l'organisme, est aussi le seul doué de la vie. Mais cette idée est réfutée d'avance d'abord par l'aveu de tous les médecins, que dans beaucoup de maladies la vitalité nerveuse n'est affectée que par des actes morbides de la sphère inférieure ou végétative de la vie; et ensuite par les vues plus étendues sur la vie organique, d'après lesquelles on s'est presque généralement convaincu, qu'aucune partie de l'organisme n'est à regarder comme privée de la vie; qu'au contraire la vie, c'est-à-dire la faculté d'organiser, appartient aux humeurs animales aussi bien qu'à toutes les particules des organes solides.

A ces remarques j'ajouterai quelques considérations sur la manière dont le médecin praticien pourra le mieux envisager les affections du système nerveux, afin de parvenir à leur diagnostic.

Le système nerveux en lui-même doit être considéré comme un organisme ou un ensemble organique. Sa propriété essentielle consistera donc aussi dans une force formatrice organique; mais comme un organisme d'un rang supérieur, il faut aussi que son activité créatrice se manifeste dans un ordre de la nature plus relevé, et dans un degré supérieur. C'est ce que fait le système nerveux, par rapport aux fonctions de la force la plus indépendante en nous l'âme douée de la connaissance de sa propre existence; il est dans la relation la plus étroite avec cette force, qui exerce sur lui son influence déterminée par la volonté. Quant au reste, le système nerveux se développe absolument comme l'organisme inférieur et parallèlement à celui-ci. Sa vie consiste également dans une reproduction de sa substance. Ses fonctions sont dirigées d'un côté vers les fonctions de l'âme, mais de l'autre côté elles se réfléchissent sur la sphère végétative du corps animal, et impriment à celle-ci le caractère propre à l'animal; c'est là qu'est la source de la force musculaire. Le système nerveux ne cesse donc d'avoir la nature

d'un être organique; au contraire, il se confond dans l'animal avec un organisme d'un rang inférieur pour confluer avec lui et en former un seul corps uni.

N'ayant que des notions assez superficielles sur les procédés internes de la vie nerveuse, nous ne saurions aller bien loin dans la connaissance de la nature de ses affections; mais cela ne nous empêche pas de les pénétrer jusqu'à un degré de certitude, que nous avons atteint en égard de celles de la sphère végétative; et nous sommes suffisamment autorisés à nous servir des principes reconnus comme les plus sûrs par rapport à cette sphère, pour donner de l'éclaircissement aux maladies de l'autre.

Suivant cette analogie, le système nerveux pourrait, aussi bien que la masse des humeurs plastiques devenir le siège d'affections diverses quant à leur nature et à leur valeur interne. Tantôt ces affections consisteront en un état d'imperfection, d'affaiblissement de sa vie organique; et tantôt dans un vice de la nutrition, c'est-à-dire une altération de la vie par des principes morbides parasites. Ce second état pourrait aussi être nommé altération spécifique, ou empoisonnement du système nerveux. J'en distingue l'état d'obnubilation de la vie nerveuse, qui consiste non

pas dans une lésion intérieure de sa vie, mais en une oppression qui vient principalement de la part de la sphère végétative; comme par exemple d'un état morbide du sang, qui pèse en quelque sorte du dehors sur le système nerveux.

Toute affection morbide consiste en une altération, une lésion de la vie; la vie est liée à la matière animale et celle-ci doit se modifier sans cesse dans le cours des maladies et se métamorphoser progressivement par une suite de gradations régulières. Delà résulte que nous avons aussi à distinguer différens degrés d'affection morbide, ou *plusieurs séries de maladies élémentaires, plusieurs stades ou époques*, comme on les nomme de préférence aujourd'hui, pour chacune des parties et chacun des systèmes du corps; nous devons faire autant de distinctions en cet égard que l'expérience confirme, pour nous guider avec sûreté dans la pratique.

Selon moi, on peut distinguer trois degrés dans toutes les manières d'être malade, que le siège primitif soit dans les humeurs, dans les solides ou dans le système nerveux. La première embrasse l'affection dans son principe, où la vie saine, jusque-là, est saisie d'un état de désordre d'une manière directe ou indirecte prompte ou lente, tellement que les procès de la vie en sont troublés.

Elle consiste en une *altération* des actions vitales susceptible de s'effacer. Soit par les seuls efforts de la nature, soit avec le secours de l'art. La seconde époque comprends les maladies secondaires; elle se caractérise par des produits morbides permanens d'une végétation anormale; la troisième est celle des degrés intermédiaires, ce sont des affections de la matière animale, qui se trouvent entre les deux extrêmes et font le passage de la première à la troisième. Ces affections peuvent encore disparaître soit spontanément soit par les moyens de l'art.

Dans les humeurs le premier degré existe lorsqu'elles commencent à s'altérer par l'influence de miasmes ou de principes contagieux; le troisième a lieu dans leur concrétion, leur coagulation; entre ces deux extrêmes il y a un grand nombre de degrés de transition, connus sous les noms d'engorgemens, d'exsudations, de vices de composition ou de tendance à la décomposition, comme dans la chlorose, le scorbut, les hydropsies, etc. Dans les parties solides nous reconnaissons le premier degré aux changemens que subissent les fonctions; et souvent aussi le volume et la forme de l'organe, comme par exemple au gonflement de la peau, des artères, des veines, des glands lymphatiques, des organes glanduleux, ou bien à un état opposé. Le

troisième ou dernier degré se reconnaît aux signes d'une altération permanente de la forme et de la texture, comme par exemple dans les squirrhés, les tubercules, les exostoses, les productions solides de nouvelle formation. Entre ces deux extrêmes se trouvent également bien des degrés intermédiaires, que nous appelons pour la plupart du nom d'obstructions, afin de les distinguer des altérations permanentes, puisque nous savons par l'expérience qu'il est encore possible de les guérir.

Selon mon avis la cause principale des obstructions réside dans un affaiblissement de la vitalité nerveuse de certaines parties; c'est ce qui a lieu dans les maladies produites par l'excès du froid; plus souvent cependant cette cause est un vice dans la composition des humeurs, qui amène un état malade dans les vaisseaux qui les contiennent, en manière que nos sens sont souvent plus frappé par ces altérations des vaisseaux, par exemple des varices hémorrhoidales, que de ce qui se passe dans le sang renfermé dans ces vaisseaux.

Car on voit quelquefois disparaître subitement des varices, et les veines revenir à leur état normal, de la même manière que l'utérus revient sur lui-même après l'accouchement. Le sang contient en lui-même *une des conditions essentielles de la*

circulation ; c'est ce que prouvent par exemple les cas où la vie et la circulation persistent encore durant des années entières, malgré l'ossification presque complète du coeur. Dans les cas des indurations et des transformations complètes les parties solides d'un organe sont dégénérées en même temps que leur nerfs.

Appliquons tout cela au système nerveux et nous trouverons qu'il offre deux modalités *dans la première époque* de ses affections, savoir : la première, dans les affections nommées sympathiques, et que j'appelle *obnubilations de la vitalité nerveuse*, vù que cette vitalité n'y est lésée que superficiellement ; la seconde dans celles où le système nerveux est influencé par une lésion des parties voisines, dans ces cas l'affection est déjà plus profonde ; comme par exemple dans le début des maladies du nevrilème un degré même plus grave forment les affections primitives, et idiopathiques de la vitalité nerveuse, sans qu'ils se sont formé encore des produits morbides matériels, comme par exemple dans les spasmes déterminés par une cause morale et en général dans les cas où l'affection nerveuse est à considérer comme purement vitale ou dynamique ; on guérit ces cas directement en calmant et en fortifiant l'action vitale des nerfs. La troisième époque se caractérise par l'al-

tération organique de la substance nerveuse, son épauissement, son ramollissement, son atrophie, sa destruction par suppuration. L'époque intermédiaire est caractérisée par une disposition malade partielle ou générale qui est devenue *habituelle*, et très-opiniâtre. La vitalité nerveuse dans ces cas est profondément lésée. Sans que l'anatomie puisse y jeter aucune lumière. Ces maladies sont lentes et difficiles à guérir. La guérison nous réussit cependant quoique lentement et avec peine, par un traitement composé, en favorisant l'acte nutritif de la substance nerveuse, en procurant la calme à l'esprit, en ordonnant un exercice modéré des forces physiques et un grand ménagement des forces digestives, des bains tièdes, etc.; à ces moyens il faut assez souvent ajouter des médicaments propres à détruire un principe morbifique qui paraît s'être emparé de l'organisation de la substance nerveuse; c'est ce qui a lieu dans les maladies nerveuses venues à la suite de la rougeole, de la scarlatine, d'une goutte supprimée ou non développée, ou dans la maladie scrofuleuse parvenue à un très-haut degré, etc. On ne se passera pas en même temps des remèdes, reconnus comme salutaires pour rétablir l'intégrité des forces des nerfs; mais il arrivera rarement, que ces remèdes seuls suffiront pour exterminer une affection ner-

veuse qui est devenue habituelle; quelquefois nous obtenons aussi du succès en les traitant par des moyens que nous qualifions de *spécifiques nerveux*; mais ce nom même fait entrevoir que nous ne connaissons d'eux que leur propriété de produire de grandes altérations dans le système nerveux, sans en connaître la nature.

J'en viens aux principes qui doivent nous guider dans le diagnostic des états morbides du système nerveux. Les obstacles qui s'opposent à ces recherches sont nombreux. Ce n'est en général, que dans ces derniers temps que l'on s'est sérieusement occupé à démontrer par l'anatomie pathologique, non-seulement l'existence de nombreuses altérations morbides de la substance nerveuse, mais aussi à faire voir le rapport, qui existe entre les différentes dispositions ou maladies élémentaires de la substance nerveuse et certaines formes des maladies.

Cependant quelque importante que puisse être cette nouvelle voie ouverte aux recherches pratiques, il est clair que l'anatomie ne peut presque faire connaître de ces affections que celles qui sont d'une origine secondaire, et qui consistent dans une altération de texture; elle ne donne aucun renseignement sur le premier et le second degré des affections de la substance nerveuse, à l'exception de l'inflammation de leurs enveloppes; car

ces degrés n'y laissent guère ou à peine des traces visibles. Or les altérations visibles de la substance nerveuse sont le produit d'actes morbides qui se passent dans la *sphère végétative* de la vie; elles appartiennent donc plutôt aux maladies de cette sphère, et il faut y avoir recours pour le diagnostic et pour le traitement de ces altérations.

Le diagnostic des affections du système nerveux n'est donc éclairé que de loin par l'anatomie pathologique; encore faut-il absolument que celle-ci marche de pair avec l'observation très-exacte et bien entendue des phénomènes morbides dont on veut reconnaître la cause après la mort; or cette condition ne peut-être que bien rarement remplie.

Malgré les recherches estimables publiées récemment par des médecins allemands, français, italiens et anglais sur les maladies du cerveau et de la moëlle épinière, je suis obligé d'avouer que les signes indiqués par eux, pour prouver que certaines maladies ont leur siège dans le système nerveux, sont en partie incertains et en partie insuffisans, pour faire reconnaître avec quelque sûreté les premiers degrés surtout des affections essentielles de ce système.

Quant au premier point, j'avoue qu'une douleur par exemple que le tâtonnement du doigt examinant ou la friction d'une éponge trempée de l'eau

chaude, provoque dans un certain point de la tête ou de la colonne vertébrale, puisse indiquer qu'une affection de la substance nerveuse la-dessous située est la source de toutes les souffrances d'un malade. Mais ce symptôme seul ne peut donner de certitude; car la douleur peut-être sympathique et venir de différentes autres lésions dont le siège n'est pas dans la substance nerveuse, mais plutôt dans des parties fort éloignées, et dans des organes d'un ordre inférieur. C'est ainsi que j'ai fort souvent remarqué qu'un état inflammatoire chronique dans la cavité abdominale, au voisinage de la colonne vertébrale et des principaux ganglions peut donner lieu à tous les maux nerveux possibles, et entr'autres une douleur à côté de la colonne vertébrale ordinairement en est aussi un des résultats, quoique la moëlle vertébrale ne soit point affectée. Des convulsions peuvent alors se déclarer à la moindre pression qu'on exerce sur l'endroit douloureux; on observe aussi, dans ces cas, le tremblement des muscles abdominaux, que Cooper fait valoir comme un signe très-important des affections de la moëlle vertébrale. J'ai trop souvent guéri des maladies de cette espèce, en m'attachant à détruire leur cause, siégeant dans la sphère végétative, pour pouvoir attribuer une grande valeur aux signes mentionnés, considérés en eux seuls. Les

douleurs qui se manifestent dans quelque point circonscrit de la tête sont des signes encore bien plus incertains, pour reconnaître, par elles seules, l'existence d'une affection cérébrale. Ces douleurs ont ordinairement pour cause une tension morbide de l'enveloppe fibreuse du crâne, tension produite par une influence sympathique, ayant son foyer ou point de départ plus ou moins éloigné.

Quoiqu'il soit donc très-important d'examiner soigneusement l'état de ces parties dans toutes les affections chroniques, cet examen seul est cependant insuffisant pour nous dévoiler les premiers degrés des affections du système nerveux.

Ce système est d'une part très-peu disposé à trahir aux sens ses lésions intérieures; et d'autre part il est toujours prêt à annoncer les lésions de la sphère végétative, en excitant les plus violentes contractions morbides dans les muscles; nous devons donc procéder avec précaution pour juger si une maladie est essentiellement attachée à une altération de la vitalité nerveuse. Selon mon avis, appuyé sur l'expérience, l'examen des symptômes est même moins éclaircissant que celui de plusieurs autres objets dont nous ne tarderons pas de nous occuper pour juger sur les maux qui ont leur siège dans la moëlle nerveuse.

Les affections de la sphère végétative s'accom-

pagnent de symptômes ou d'indolence du système nerveux, ou des symptômes d'un excès de sensibilité de ce système, pour le moins aussi souvent que les lésions dont il est le siège primitif. L'activité morbide du système nerveux passe d'un de ses extrêmes à l'autre, plus ou moins brusquement, dans le cours d'une seule et même maladie, quoique celle-ci ait son principe dans la sphère inférieure, comme dans les fièvres et dans les maladies de l'abdomen, et ces passages subites ou lents ne changent rien dans la nature de la maladie.

Il existe des sources bien plus importantes pour le diagnostic des maladies de la substance nerveuse, mais pour en user avec fruit il faut déjà posséder des connaissances approfondies, et il faut aussi savoir les appliquer dans la pratique. Voici quelles sont ces sources.

Pour juger sur l'existence d'un dérangement de la vie nerveuse, comme cause première d'une maladie, il faut 1°. *avoir constaté l'absence de cette cause dans la sphère végétative.*

Si le médecin n'est pas familiarisé avec le diagnostic des maladies, ayant leur siège soit dans un système entier, soit dans un organe quelconque; s'il n'a pas appris par l'exercice à approfondir exactement le foyer de ces maladies, il est incapable d'éclaircir le diagnostic des affections

du système nerveux, et de contribuer à ses progrès. Il ne fera qu'embrouiller davantage ce diagnostic par ses fausses observations; il en sera comme de ces innombrables cas d'hydrothorax et de fièvres nerveuses exposés dans les archives de la médecine, qui n'étaient au fond que des affections organiques du coeur ou des inflammations de cet organe.

La première condition indispensable, quoique négative, pour juger si le foyer d'un mal est dans le système nerveux est donc une connaissance très-exacte du diagnostic de toutes les maladies ayant leur siège dans les humeurs, ou dans les parties solides, et surtout des altérations organiques de ces dernières.

2°. La constitution individuelle du malade est un second point dont la connaissance exacte est très-importante. Le système nerveux est souvent d'une constitution si délicate, que ce seul fait explique déjà pourquoi des accidens nerveux très-violens et graves en apparence accompagnent tout de suite les moindres affections de la vie végétative. Ces accidens troublent et obscurcissent considérablement le tableau de toute autre maladie, et le médecin en est facilement conduit à de fausses conclusions.

3°. L'examen scrupuleux du mode de génération et de développement de la maladie, sous l'in-

fluence de causes extérieures et intérieures, est d'une haute importance ; mais il exige non moins d'habileté dans la recherche de ces causes, que de jugement mûri par la réflexion et basé sur des connaissances réelles ; en même temps il faut soigneusement observer la marche que suit la maladie dans son développement.

4°. Dans les cas douteux l'administration bien entendue d'agens médicamenteux peut devenir un moyen pour reconnaître la nature des maladies.

Je suis bien loin de vouloir conseiller des expériences avec des médicamens, surtout lorsqu'ils sont énergiques, sans avoir d'abord bien tenu compte de toutes les circonstances ; mais je pense que par des moyens choisis avec précaution et après mûre réflexion, on peut et l'on doit s'adresser à la nature pour l'interroger s'ils répondent à ses besoins et c'est avec beaucoup de soin, que la réponse de la nature doit être étudiée. Dans toute maladie, la première fois qu'on administre des médicamens, on fait un essai thérapeutique, basé sur la connaissance de l'origine du mal, sur le calcul de l'influence de ses causes externes et internes ; et les essais de cette nature sont le plus fréquemment nécessaires lorsqu'il est douteux, si le véritable foyer, le siège immédiat de la maladie est dans le

système nerveux. Il est vrai qu'on n'y a recours que trop souvent dans la pratique ordinaire, on donne sans balancer des médicamens nervins dans les affections réputées nerveuses, mais ces essais trop grossièrement empiriques ne peuvent conduire à aucun résultat; car les médecins qui agissent d'une semblable manière sont incapables de faire de bonnes observations. Il ne s'agit ici que des essais comme ça, exécutés avec circonspection, et après avoir rempli préalablement toutes les conditions d'un bon diagnostic.

Il résulte de ces considérations que le système nerveux peut fort bien contenir le principe essentiel d'une maladie chronique; mais ce cas est plus rare que ceux où les humeurs ou bien un état morbide des organes solides, ou enfin les produits d'une sécrétion ou d'une nutrition morbides, en contiennent la cause. Il en résulte également, d'un autre côté, que le plus souvent le système nerveux fournit *l'élément principal de la forme spéciale*, sous laquelle se manifestent les maladies. Les organes communiquent entr'eux par le système nerveux d'une manière plus intime que par le liquide circulatoire ou par les appareils membraneux, et les impressions reçues sont propagées de préférence par le système nerveux; c'est lui qui occupe le premier rang dans l'organisme, et par lui

toute modification dans l'intérieur du corps est portée à la conscience du moi.

La forme spécifique des maladies se rattache donc à des règles de la nature fixes ; mais les maladies peuvent tenir et tiennent en effet, le plus souvent, à *plusieurs élémens intérieurs*. Ainsi des maladies ayant la même forme, peuvent chez différens individus, dépendre de dispositions intérieures différentes ; et réciproquement des maladies de forme différente peuvent dépendre d'un seul et même principe morbifique. Une appréciation exacte des conditions intérieures sous lesquelles peuvent naître des fièvres intermittentes, fera sentir à chaque médecin la vérité de cette proposition, et lui montrera en même temps, combien peut varier le fond interne d'une même forme morbide, selon les différens élémens intérieurs dont elle est le produit.

Ce n'est pas l'empreinte extérieure d'une monnaie, quelque nette qu'elle soit, qui en fixe la valeur intrinsèque, mais bien la connaissance des élémens dont la monnaie se compose.

Ne pouvant poursuivre davantage cet objet j'ajoute seulement la remarque que si nous ne pouvons rendre compte avec précision de la part que prennent à la production de chaque forme de maladie les différens systèmes, organes et hu-

meurs, nous devons cependant, guidés par l'expérience, savoir déterminer dans tous les cas, le principal siège du mal, la nature de son principe, la manière dont ce principe est entré dans le corps, et le degré d'affection de la vitalité du système nerveux. Ce calcul est difficile, sans doute, car il suppose une grande connaissance expérimentale de la séméiotique, et de plus le génie et le talent du médecin (ayant pour élémens une attention soutenue et une grande sagacité), mais sans lui il est impossible de reconnaître avec sûreté une maladie, et de suivre une méthode de traitement vraiment utile; lui seul caractérise le médecin rationnel.

L'art de guérir les maladies chroniques repose en général sur les mêmes principes que celui de traiter les fièvres; le point essentiel est que le médecin attaque le mal par sa base, et que celle-ci ne cesse d'être pour lui l'objet principal qu'il doit poursuivre. Pour en agir ainsi il aura en même temps égard. 1^o. à l'époque de la maladie et à ces cercles périodiques. 2^o. à la nature et à la fonction des organes principalement affectés. 3^o. à l'état du système nerveux en général, ou de quelque-une de ses divisions.

Attaquer et poursuivre le germe primitif du mal, voilà la partie essentielle de l'action du méde-

faire arriver à des résultats heureux ; comme par exemple, dans les affections calculeuses ou autres, lorsque nous cherchons avec constance à rendre plus parfait l'acte de l'assimilation de la nutrition, en raison des circonstances particulières de la maladie.

Ce n'est que lorsqu'il n'y a rien à gagner que nous devons nous borner à une médication indirecte, propre à reculer le terme de la vie, et à diminuer les souffrances. Les maladies organiques nous offrent de ces cas. Toutes les autres maximes thérapeutiques sont subordonnées au point de vue principal, et quelle que soit d'ailleurs l'importance des autres points de vue déjà mentionnés, elles ne peuvent ni ne doivent influencer le traitement, que pour le modifier à mesure de leur valeur. Sous le rapport *de la périodicité de la marche*, les maladies chroniques, du moins celles dont l'origine est relativement générale, ont leurs époques d'évolution aussi bien que les fièvres ; et ces époques alternent avec des époques d'inactivité relative, où le corps semble être plus passif, et comme livré à la maladie. C'est au médecin à conduire la lutte à l'avantage du malade. Il doit exciter et apaiser la lutte dans les maladies chroniques, car la tendance à se perfectionner et à s'améliorer est inhérente à la nature du corps vi-

vant ; et toute guérison est le résultat de la faculté qu'il possède de se renouveler sans cesse ; la nature seule guérit les maladies, et le médecin doit connaître les moyens et les voies par lesquels elle y parvient, et les influences par lesquelles son activité médicatrice est spécialement provoquée. Mais il doit aussi connaître les limites auxquelles il doit s'arrêter en excitant l'activité de la nature. Souvent il n'a qu'à la laisser faire seule, durant quelque temps, lorsque son degré d'intensité est arrivé à un terme moyen ; mais souvent aussi il doit la diminuer et calmer pendant les époques d'évolution, lorsqu'elle menace de devenir excessive.

Il est difficile de bien saisir ce point. Il est certain que sur les deux extrêmes on commet souvent des fautes. Vouloir étouffer l'activité de la nature, comme on le fait souvent, lorsqu'elle est incommode, c'est une erreur non moins grande que de vouloir apaiser d'abord le conflit par des évacuations sanguines ; de peur que l'excitation ne puisse devenir trop intense. Car derrière les douleurs se cache l'acte réparateur de la nature partout où des parties lésées sont à réparer, comme par exemple dans le procès, qui fait guérir les plaies simples ; c'est dans le même esprit que nous devons agir, lorsqu'il existe des douleurs dépendant des altérations intérieures.

L'action du médecin dans les maladies chroniques doit être alternativement plus ou moins énergique, tantôt repressive et tantôt négative.

La nature et la fonction des parties affectées deviennent la base d'une seconde considération accessoire.

Dans les maladies accompagnées de constipation opiniâtre il est sans doute très-important de tenir le ventre libre par les moyens de l'art, tant que la fonction de la défécation n'est point rétablie dans son état naturel. Je suis convaincu qu'à cet égard on commet des fautes nombreuses; comme lorsque le médecin veut guérir la maladie uniquement par des purgatifs, ou lorsqu'il en fait du moins ses moyens principaux; lorsqu'il part de l'idée grossière que la plupart des maladies chroniques proviennent de la constipation. Celle-ci n'est qu'un symptôme par elle-même, elle ne peut constituer une maladie, et on ne la guérit qu'en faisant cesser les conditions intérieures qui la font exister; or ces conditions peuvent être des affections de nature très-diverse, ayant leur siège dans différens organes de l'abdomen, ou même dans des parties plus éloignées, par exemple, le cerveau.

Abstraction faite des soins que le médecin doit constamment donner en première ligne à l'affection

principale; il doit aussi veiller à ce que, dans le cas de constipation, celle-ci ne se prolonge pas trop; mais pour favoriser les évacuations alvines il se servira des moyens les plus doux; il prescrira par exemple, un régime très-sobre et une diète légère, afin d'épargner aux organes digestifs tout effort pénible, ensuite des lavemens et parmi les moyens laxatifs ceux dont l'action est la moins énergique. Le plus ordinairement on peut fort bien les combiner avec les moyens principaux de la cure. Si l'essence de la maladie consiste en une exsudation et une accumulation d'humeurs altérées, dans le parenchyme du mésentère ou des viscères, ou en des obstructions de la veine porte, ces mêmes moyens sont très nécessaires pour augmenter la sécrétion intestinale; seule voie par laquelle la nature guérit les maladies de cette espèce; ils sont aussi d'une grande utilité lorsque la composition des humeurs a besoin d'être corrigée par le renouvellement de leurs parties constituantes.

Une pratique étendue m'a donné la conviction que beaucoup de maladies chroniques, qui ont leur siège dans l'abdomen, et qui se manifestent sous la forme d'obstructions et de stases sanguines, ont leur origine dans une altération générale des humeurs, que dans des lésions primitives des organes abdominaux, et dans ces cas la nature ne tend

qu'à faire usage des émonctoires naturels de ces organes pour satisfaire au besoin de se renouveler. Ces organes semblent être les plus malades parce qu'ils gémissent sous le fardeau excessif qui leur est alors imposé. Cette opinion est confirmée par l'exemple de tant d'affections chroniques où il ne se montre aucun dérangement dans les organes abdominaux, où les évacuations alvines sont naturelles, et cependant la guérison a lieu à la suite d'une augmentation des sécrétions intestinales provoquée soit par la nature, soit par l'art, comme par exemple, par l'usage des eaux de Carlsbad.

La guérison dans ces cas ne peut-être que le résultat d'un renouvellement général de la masse des humeurs, et les organes abdominaux ne sont que la voie et l'écluse par lesquels la nature arrive à ce résultat.

Cette manière de voir explique pourquoi la méthode appelée gastrique est parvenue de toute antiquité et à toutes les époques de l'histoire de l'art, à triompher de toutes les autres méthodes thérapeutiques et à conserver sur elles sa prépondérance; c'est qu'elle est applicable dans une infinité de maladies et indispensable jusqu'à un certain point, dans beaucoup de cas.

C'est ce que Hamilton, le premier après Stoll, a prouvé récemment pour beaucoup de

maladies où l'on était habitué à rejeter cette méthode.

Je suis persuadé néanmoins, qu'on en a aussi abusé dans tous les temps, en traitant la purgation en elle-même comme l'objet principal de la guérison; de l'autre côté on s'est trompé en s'imaginant, que l'action des purgatifs était épuisée totalement par les évacuations alvines; on oubliait qu'en prolongeant leur emploi, on les fait entrer plus profondément dans l'organisation et qu'ils y déterminent alors des altérations plus profondes. On a donc négligé les effets définitifs propres à chaque médicament laxatif *).

*) Les affections abdominales, et principalement celles de l'appareil digestif mériteraient en effet, à notre époque, un nouvel examen complet et approfondi. Les doctrines de nos prédécesseurs étaient tantôt trop exclusives et tantôt elles avaient pour base des idées physiologiques trop grossières. L'apparition du système de Brown, et sa domination presque générale firent oublier totalement combien l'appareil digestif contribue à produire et à entretenir un grand nombre de maladies; le précepte de ne point perdre de vue l'état du bas ventre dans aucune maladie, surtout si elle est générale, fut négligé tellement que malgré sa haute importance il était presque oublié lorsqu'on s'est abandonné aux rêveries browniennes. Mais il me sembla que le bon chemin du milieu (c'est-à-dire la méthode

De même qu'on n'est que trop souvent obligé de s'adresser aux fonctions de l'abdomen dans le traitement des maladies chroniques, lors même que ces fonctions ne sont pas les plus troublées, de

la plus convenable par agir avec des médicamens sur les organes abdominaux sécréteurs et excréteurs) n'a plus été généralement retrouvé depuis. On a trop appris à craindre ces moyens durant le règne du brownisme; et c'est ainsi qu'on est venu à oublier leur usage convenable. C'est le jugement que je crois pouvoir porter, après avoir consacré une longue vie pratique, exempte de préjugés scolastiques, à l'observation de la nature dans l'état de maladie, et à la recherche des lois qui président à l'action de la nature animale.

Je suis donc convaincu que la doctrine de la nature des maladies abdominales, ainsi que celle du but de l'étendue et des conditions de la méthode appelée gastrique ont besoin d'une réforme. Une tentative pour l'opérer nous conduirait ici trop loin, d'autant plus que je suis peut-être déjà entré dans trop de détail sur mes vues générales de pathologie et de thérapeutique. J'ajoute d'ailleurs que je viens de faire un essai de cette nature, qui sert d'introduction à un ouvrage qui vient de paraître et dont le titre est le suivant: Ueber die Krankheiten die von Verschleimung herrühren, (sur les maladies ayant pour cause dyscrasie pituitieuse) par le Dr. Himmer, Dresde, 1828, chez Hilscher.

même il faut aussi avoir égard à l'état de la tête, et à celui des organes du thorax, lorsque ces parties sont gravement affectées; car elles occupent un rang très-élevé dans le corps organique, et leurs fonctions doivent être entravées à un haut degré, sans danger pour la vie.

Dans leurs affections qui ont atteint un certain degré de hauteur, il faut donc recourir à des moyens énergiques, et surtout à une dérivation de l'activité organique qui s'y est concentrée; d'autant plus que les mouvemens critiques qui se dirigent vers ces parties sont contraires à la guérison, et deviennent facilement dangereux. Il faut seulement choisir des moyens appropriés à la nature du principe de la maladie, pour soulager les affections de ces organes.

Enfin l'état du système nerveux exige surtout une attention toute spéciale dans le traitement des maladies chroniques.

Je suis obligé de passer sur le fait important que dans les maladies chroniques les malades souffrent ordinairement beaucoup sous le rapport moral; la longue durée de leurs souffrances les rend pusillanimes et leur ôte l'espoir de guérir; il s'en suit que le médecin, s'il veut les rétablir, doit savoir ranimer le courage et l'espoir des malades. Le chemin le plus sûr, quoique difficile, pour y

parvenir, est de les traiter avec ménagement, et d'une manière affectueuse. Il faut leur prouver par tous les moyens qu'on a la volonté de les guérir, qu'on a embrassé d'un coup-d'oeil leur maladie et qu'on la connaît dans tout son ensemble.

En même temps le médecin devra aussi apprécier avec justesse le véritable état du système nerveux dans chaque maladie. Si ce système contient la principale racine du mal; le traitement aura pour objet de la détruire; si le contraire a lieu, il n'en faut pas moins tâcher de déterminer aussi exactement que possible le degré d'altération morbide qu'a subie le système nerveux. Abstraction faite des cas nombreux où l'affection de ce système ne dépend que d'une lésion très-superficielle de la vitalité, le médecin apprendra à reconnaître son véritable état dans les cas, qui sont restés douteux après un examen scrupuleux de tous les faits; quand il commence à donner avec circonspection les médicamens appropriés à la nature de la maladie principale.

Plus il se confirme par ces essais thérapeutiques la vérité, que la vitalité du système nerveux est profondément affectée, mais en même temps que les humeurs organiques le sont aussi, plus il faut devenir circonspect dans l'emploi des moyens propres à corriger l'état des hu-

meurs ; on les combinera donc avec des moyens propres à améliorer l'état du système nerveux, et l'on mettra en usage tout ce qui ménage les forces nerveuses. Si on trouve, au contraire que les moyens qui sont dirigés contre un état malade de la sphère végétative, sont bien supportés, quoiqu'ils ne soient pas propres à fortifier directement les nerfs, il faut y insister autant que le malade les supporte bien, et se borner à agir négativement sur les forces nerveuses en les ménageant.

En suivant la méthode indiquée, j'ai vu guérir heureusement un trop grand nombre de maladies nerveuses opiniâtres et en apparences très-graves, pour ne pas me déclarer en faveur du traitement le plus simple des maladies chroniques, celui qui a pour but de les combattre dans leur cause principale. Depuis trente ans je fus témoin des révolutions de la médecine ; mais j'ai toujours observé sans préjugé les voies que suit la nature pour guérir, et en comparant les résultats de tant de principes et de méthodes contraires, qui ont été en vogue durant cette période, et dont l'objet principal était d'agir sur les nerfs, je suis parvenu à la conviction la plus intime, que l'art de guérir les maladies chroniques a fait des pas rétrogrades plutôt que des progrès ; nos prédécesseurs savaient traiter ces maladies d'une manière plus naturelle,

plus douce et plus simple, quoique leurs principes eussent pour base des vues physiologiques plus grossières que les nôtres.

V. *Principes et préceptes généraux concernant l'emploi des eaux minérales dans le traitement des maladies chroniques.*

Ce n'est qu'après avoir établi sur la nature des maladies chroniques les principes qui précèdent, que je puis entrer les détails sur les cures qu'on peut opérer dans ces maladies à l'aide des eaux minérales.

La difficulté de déterminer exactement les élémens dont se compose une maladie chronique, quelle que soit sa forme, et l'importance des eaux minérales comme médicamens énergiques, deviennent pour le médecin des motifs de bien étudier son malade avant de lui prescrire une cure par ces eaux. Autrement cette médication restera souvent sans effet, et bien plus fréquemment elle deviendra nuisible et pourra même hâter la mort, que la maladie aurait plus tard entraînée naturellement, ou qui peut-être eût été écartée par le retour à la santé. Prescrire les cures avec légèreté, c'est de la part du médecin un véritable crime.

Si, par contre, la cure a été ordonnée bien à-propos, c'est au malade à ne point oublier qu'il fait

usage d'un médicament énergique, dont il ne recueillera d'avantage qu'en mettant sa diète et son régime en un strict rapport avec le grand but de la guérison, et en l'abandonnant tout-à-fait à l'influence du traitement.

Je vais indiquer ici les principes les plus généraux, d'après lesquels on doit se guider en employant ces eaux minérales.

Les eaux altérantes, qui favorisent les évacuations alvines et urinaires, comme celles de Carlsbad, de Marienbad, et jusqu'à un certain point celles d'Embs, sont indiquées lorsque les fonctions circulatoires, sécrétoires et digestives s'exécutent avec lenteur, parce que la masse des humeurs pèche par un défaut de perfection dans sa composition intime, défaut qui entraîne des stases, des épanchemens dans le parenchyme des viscères, des glandes, du mésentère, et le gonflement des veines de l'abdomen; le dérangement de la nutrition qui s'en suit, se signale par une teinte griseâtre et blême de la peau, par une bouffissure, des désordres dans la digestion, des symptômes nerveux de toute espèce, surtout un sentiment d'oppression, etc. Plus la fonction digestive et surtout l'évacuation des matières alvines sont irrégulières, plus il y a lieu d'employer les eaux évacuantes de Carlsbad ou de Marienbad. Les eaux d'Embs, à leur tour, sont d'autant mieux

indiquées, que la constitution est plus délicate. Si quelques organes, tels que le foie, la rate, les glandes mésentériques, sont tuméfiés et augmentés de volume, ces mêmes eaux conviennent fort bien; mais ces maladies exigent un traitement préparatoire par des médicamens convenables, et l'on ne doit jamais perdre de vue le degré d'évolution qu'elles ont atteint. Si l'état morbide offre le caractère des inflammations chroniques, il faut avant tout écarter la complication inflammatoire. Si cette complication se manifeste durant la cure, on diminuera la dose des eaux, ou même on en suspendra l'usage pour quelque temps, afin de recourir à des moyens adoucissans. S'il existe des produits de sécrétions morbides, tels que des calculs rénaux ou biliaires, les mêmes eaux sont encore indiquées; celles de Carlsbad se sont distinguées dans ces cas, comme un moyen des plus salutaires. Dans les états que j'ai nommés empoisonnemens morbides, parce que la vie en général, et surtout dans les organes abdominaux, y a reçu une atteinte profonde, les eaux de Carlsbad et d'Embs se montrent souvent très-salutaires; c'est ce qu'on voit dans les états morbides qui viennent à la suite de maladies spécifiques, surtout de la rougeole, de la scarlatine, de la syphilis dégénérée ou de la maladie mercurielle; dans les empoisonnemens

lents par le cuivre, l'arsenic, le plomb; mais dans ces cas il faut avoir bien soin de préparer les malades pour la cure, et de n'employer les eaux qu'avec circonspection.

Lorsqu'il s'est déjà formé des dégénérescences, par exemple, des squirrhés, des tubercules dans les poumons ou dans les glandes lymphatiques, ou des transformations dans les ovaires, dans l'utérus, l'estomac, les intestins, le cœur et les gros vaisseaux artériels, ou même dans les veines, l'utilité de ces eaux devient fort incertaine, et leur usage peut facilement entraîner des dangers. Il n'y a plus que les eaux calmantes d'Embs qui méritent encore d'être essayées dans ces cas douteux.

Mais la plus grande difficulté pour le médecin est précisément de bien déterminer, dans chaque cas, si le mal consiste en effet dans une dégénérescence permanente d'un organe, qu'il n'est plus possible de ramener à l'état normal. Pour décider ce point il faut non-seulement des connaissances approfondies, et du talent, mais aussi un examen scrupuleux de toutes les circonstances. La vie de la nature organique consiste en un renouvellement continu des humeurs et des organes, et nous ne connaissons pas exactement les bornes de sa puissance médicatrice, lorsqu'il s'agit de faire disparaître les produits viciés de son activité plastique.

Mais le fait est que les eaux altérantes tendent à exercer une influence destructive sur les organes dégénérés; nous devons donc nous en abstenir, s'il existe une dégénérescence; en exceptant toutefois quelques cas qui permettent de les employer avec certaines restrictions.

Cependant il ne faut pas se presser de juger sur l'apparence. Les viscères spongieux, comme la rate et le foie, sont souvent susceptibles de revenir à l'état normal, quoique leur volume soit énormément augmenté; des indurations apparentes des glandes externes et internes peuvent disparaître par résolution; et ces organes reprendront leurs fonctions. Assez souvent la nature en détruit de grandes portions par la suppuration, et sauve ainsi la vie et la santé. Pour juger de l'importance et du degré du mal local, il faut tenir compte du degré d'altération de la nutrition, et de la diminution des forces, des causes qui ont produit les indurations des dispositions du corps et de la marche de la maladie, enfin du caractère externe et sensible de ces maux locales.

Les eaux ferrugineuses et toniques, sont indiquées lorsque la vitalité des humeurs et du système nerveux est à regarder plutôt comme réellement affaiblie, que comme opprimée par la présence de principes étrangers, ou lorsque du moins

la diminution de la vitalité constitue la principale cause de la maladie; et que le second état (celui d'oppression) n'est que consécutif et moins prononcé.

Si les deux états coexistent à un égal degré ou à-peu-près, les eaux ferrugineuses ne conviennent plus ou du moins très-peu. Elles feront mal lorsqu'il existe des produits morbides de l'assimilation, des sécrétions ou de la végétation; on ne peut du moins les essayer dans ces cas, qu'avec précaution, en petite dose, et seulement pour remédier quelque peu à l'abattement des forces; mais en général elles sont directement nuisibles.

Elles ne produiront encore qu'un avantage partiel dans les cas où elles ne nuisent pas; elles rempliront l'indication vitale la plus urgente et prépareront la cure proprement dite. Les eaux d'Eger en petite dose, seules ou coupées avec du lait, conviennent dans ces cas encore le mieux pour l'usage extérieur aussi bien que pour l'intérieur.

Les eaux ferrugineuses sont parfaitement à leur place dans les cas où le sang est appauvri par la perte de ses principes constituans les plus essentiels, après des hémorrhagies ou d'autres évacuations excessives d'humeurs vitales, à la suite de diarrhées ou de longues maladies; lorsque l'activité du système nerveux est véritablement affaiblie

à la suite de ces maladies, ou par des chagrins, sans que les organes solides en aient souffert dans leur texture.

Ces eaux sont par conséquent souvent bien convenables, lorsqu'on les emploie après une cure par les eaux altérantes. Cependant dans ces cas il est très nécessaire de procéder avec circonspection, et il faut que le médecin soit bien persuadé que l'état du malade non-seulement a besoin d'être réparé par des moyens toniques en général, et spécialement par les eaux ferrugineuses, mais de plus que son état permet leur usage. Il faut que l'état morbide des organes de la vie végétative, et surtout les stases dans les viscères n'existent plus, du moins quant au principal; car un fait généralement constaté par l'expérience, c'est que non-seulement le bien produit par les eaux altérantes, est détruit par les ferrugineuses, mais encore que la maladie s'aggrave, si on emploie ces dernières à contre-temps, et sans tenir compte des conditions indiquées, surtout immédiatement ou peu de semaines après la cure par les eaux altérantes.

Dans la plupart de ces cas d'autres médicaments toniques sont préférables au fer; et souvent on peut s'en passer tout-à-fait. Qu'on se rappelle que les eaux altérantes se mêlent à la masse des humeurs, que leur action se prolonge, et qu'elles

déterminent souvent encore des crises après des mois, et l'on sentira tout de suite, combien il peut être dangereux d'employer promptement à la suite d'eaux minérales fondantes des eaux ferrugineuses ; car les crises, qui pouvaient se préparer, seront supprimés et prévenues par les dernières, qui suffoquent plutôt les sécrétions, en imprimant un tout autre mode d'activité à la nature organique. Dans la seconde section nous reviendrons avec plus de détail sur ce point important.

VI. *Instruction pratique sur la manière d'employer les eaux minérales dans le traitement des maladies.*

Les cures par les eaux minérales exigent souvent que le malade soit soumis à une médication préparatoire, surtout lorsque son mal est opiniâtre. La préparation est moins nécessaire, si les malades n'ont à suivre qu'une simple cure préservative et dépurative, ou lorsque les eaux ne sont employées que pour rétablir les forces perdues.

Cependant les eaux minérales étant regardées et par les malades et par les médecins comme des médicaments dont les effets souvent merveilleux font espérer encore du salut lorsque tout autre traitement a échoué, il est d'autant plus nécessaire d'insister

sur les soins préparatoires qu'exigent ces cures. Abstraction faite de la faute que les médecins commettent assez souvent dans les maladies chroniques, de laisser passer l'hiver sans prescrire aucun médicament, en ajournant le terme de la patience des malades jusqu'à la saison des eaux ; c'est-à-dire en laissant faire des progrès au mal pour attendre ensuite des merveilles de l'effet des eaux, abstraction faite de cette faute, il en est une autre que commettent souvent les malades, c'est de commencer l'usage des eaux immédiatement après un voyage fatigant, seulement afin de ne pas perdre du temps.

À la vérité le voyage est le plus souvent déjà salutaire par lui-même, mais il produit une révolution dans le système entier et une agitation qui contre indique l'usage immédiat des eaux douées de propriétés excitantes. Chez des personnes affectées de maladies abdominales j'ai vu souvenir assez souvent, durant le voyage, des diarrhées violentes, mais salutaires, avec évacuation d'épaisses masses de mucosités, et soulagement du vomissement chronique. Lorsque le corps est dans un pareil état de sur-excitation, les eaux ne sauraient être que nuisibles.

Mais la maxime est très simple qu'on cherche à préparer d'avance, par des médicamens appropriés,

l'effet qu'on attend des eaux, et de poursuivre avec constance le traitement des maladies chroniques, par la raison que ces maladies sont profondément enracinées, et que leur guérison exige le renouvellement complet de la masse du corps. Le printemps est la saison la plus convenable pour une cure préparatoire.

Dans les obstructions opiniâtres des organes abdominaux l'usage des sucres d'herbes jeunes et fraîches, telles que la grande Chélidoine, le cerfeuil, le dent-de-lion, est très-avantageux. Au lieu de ces sucres j'emploie souvent les extraits (*Mellagines*) des mêmes plantes, préparés avec soin; je les prescris à la dose de deux à trois cuillerées à bouche, à prendre le matin, en se donnant beaucoup de mouvement durant ce temps. On peut prescrire dans la même vue d'autres médicamens altérans, qui sont en même temps légèrement laxatifs: on les fait prendre régulièrement durant trois à six semaines.

Chez les personnes plus délicates le petit lait à la dose d'une livre à une livre et demie, pris à jeun et en se donnant de l'exercice, produit des effets avantageux. Il en est de même des bains. Chez les personnes dont les forces ont besoin d'être réparées, il convient d'y préparer doucement les voies digestives, en les débarrassant de tout ce qui

peut les surcharger, avant de commencer la cure par les eaux.

Les eaux altérantes sont douées en même temps, à un assez haut degré, d'une propriété excitante. Les personnes disposées à la pléthore, ou dont la maladie consiste au fond en une gêne de la circulation, sont par-là très-exposées aux congestions sanguines vers la tête où la poitrine. Une saignée de précaution est souvent indiquée dans ces cas, où on risque que les eaux ne soient supportées. Ce précepte est surtout applicable aux eaux de Carlsbad.

La durée d'une véritable cure par les eaux minérales est d'un mois pour le moins. En Allemagne ce temps est généralement regardé comme nécessaire pour une cure complète.

Il est vrai que la nature ne laisse pas prescrire un terme fixe pour la guérison d'une maladie. Cependant le temps que nous venons d'indiquer peut être regardé, d'une part, comme suffisant pour permettre aux eaux d'exercer une action profonde sur l'organisme animal, et d'autre part comme n'excédant pas la durée pendant laquelle l'estomac est capable de digérer les eaux. Mais ce point est sujet à de nombreuses exceptions. Le temps fixé peut suffire en général, pour les eaux toniques et ferrugineuses. Les eaux altérantes au contraire

sont souvent employées dans la vue d'obtenir un changement intégral dans la masse des humeurs, un ramollissement de glandes et de viscères qui sont dans un état d'induration, la résorption d'humours morbides épanchés, la résolution d'anciennes stases sanguines; or ces eaux, et surtout celles de Carlsbad, dont on attend le plus ordinairement ces effets, ont souvent besoin d'être employées pendant six semaines ou deux mois de suite; ou bien après une suspension de quinze jours il faut recommencer avec elles une seconde cure d'un mois. Il n'est pas rare de voir le soulagement ne se déclarer que vers la fin de la quatrième semaine, au moment où le malade est obligé de quitter les eaux. Rien ne convient donc moins que de se fixer un terme invariable de quatre semaines pour une cure.

La meilleure méthode pour prendre les eaux minérales est peut-être la suivante: on ne soupe d'abord que très-peu ou point du tout, et l'on se couche de bonne heure, pour se lever de grand matin; avant que les grandes chaleurs du jour ne commencent on prend ensuite, pendant une heure ou deux, dans des doses modérées, la quantité d'eau minérale prescrite par le médecin. Il faut prendre les eaux au grand air aux sources mêmes, pour la règle au moins et se livrer en même

temps à un exercice modéré, c'est-à-dire à la promenade. Cette règle ne souffre que de rares exceptions. Les doses que le malade prend chaque fois, et la quantité totale de la journée seront proportionnées au pouvoir de l'estomac pour digérer les eaux, et aux évacuations qu'on a l'intention de provoquer.

On commencera par de petites doses de deux à trois onces, qu'on pourra porter jusqu'à six onces, (mesure ordinaire des verres d'Eger, de Pymont et de Carlsbad). On les prendra sans précipitation et en se promenant au grand air durant les intervalles; l'on revient à la source pour prendre un nouveau verre lorsqu'on sent que l'estomac y est disposé; il est bon de laisser un intervalle de quinze minutes au moins entre deux verres.

Aux eaux ferrugineuses et toniques il suffit en général de quatre, six et huit verres et quelquefois d'un plus petit nombre par jour; il est de même des eaux altérantes, comme de celles d'Embs; quant à celles qui sont laxatives on en prend une quantité suffisante pour produire quelques selles, si toutefois l'estomac supporte bien ces eaux. Celles de Marienbad purgent ordinairement à la dose de six à huit verres; il en est de même de celles de Carlsbad, mais il existe, sous ce rapport, de grandes différences entre les individus, et selon le degré et

la nature de la maladie. En général les eaux de Carlsbad sont supportées par les malades, en quantités beaucoup plus fortes que les eaux minérales froides, sans que l'estomac en souffre. A Carlsbad la mode voulait même autrefois qu'on avalait jusqu'à vingt verres d'eau par jour; beaucoup de malades vont jusqu'à quinze, et souvent ils sont obligés de le faire; dix verres font la quantité moyenne pour les adultes. Si la constipation est très-opiniâtre, il vaut mieux administrer le soir une dose d'un léger laxatif, ou ajouter un ou deux gros de sel de Carlsbad au premier verre du matin, que de surcharger l'estomac et le corps entier d'une trop grande quantité d'eau.

Un exercice léger et continué à l'air libre est nécessaire pour faciliter la digestion complète des eaux; il faut s'y livrer non-seulement pendant l'intervalle qui s'écoule entre deux verres, mais aussi le continuer une heure après avoir pris le dernier verre. Ce n'est qu'alors qu'il y a de l'appétit pour le déjeûner et que celui-ci est bien supporté. Ce repas peut consister en café au lait avec du pain blanc, comme on fait le plus communément en Allemagne; ou bien ce sera une infusion de thé qui ne soit pas trop concentrée, et qu'on coupera avec du lait, ou enfin une tasse de chocolat ou de bouillon.

Si du reste la médication par les eaux minérales doit bien réussir, il faut que le malade ne se livre, pendant sa durée, qu'au soin de sa santé; que son régime et tout son genre de vie soit approprié au but important de ses désirs; que toutes les habitudes et tous les plaisirs qui deviendraient nuisibles soient sacrifiés. Un point des plus essentiels est, que le malade s'abstienne de tout travail d'importance et fatigant, qu'il éloigne toute inquiétude morale, qu'il ne reste pas assis durant plusieurs heures consécutives pour écrire, surtout le matin; qu'il cherche à se distraire agréablement, en recherchant de préférence les jouissances que lui offre la nature, en se donnant du mouvement au grand air, à pied, à cheval, ou en voiture, qu'enfin il se livre autant que possible à l'influence salutaire d'une atmosphère libre et saine.

Il y a des plaisirs de société que les malades peuvent se permettre; mais ils manquent totalement leur but, s'ils comprennent dans ce nombre ceux d'une table richement garnie, ou la danse, en été, surtout si elle a lieu de nuit, et les sociétés nocturnes en général. Tout échauffement considérable peut avoir des suites fâcheuses chez le malade qui emploie les eaux minérales, surtout aux eaux de Carlsbad. La danse dans des salles encombrées de monde, et remplies d'une atmosphère sur-

chargée de gaz non respirables, est sans nul doute, un des principaux obstacles à la réussite des cures ; elle devient souvent la cause de maladies consécutives incurables, telles que la phthisie, des affections organiques du cœur, etc. La police des lieux qui possèdent des eaux minérales devrait exercer une surveillance sévère sur les bals, et chercher à les restreindre, parce que sous divers rapport il en résulte beaucoup de malheur.

Le soin pour des vêtements convenables est un autre point important du régime des eaux minérales. Un refroidissement durant la cure devient plus nuisible qu'à toute autre époque, et le malade y est plus exposé, soit parce que la température chaude des eaux favorise la transpiration, soit parce que les eaux froides, qu'on est souvent obligé de prendre par une température fraîche de l'atmosphère, portent facilement le trouble dans les fonctions de la peau. Les vêtements ne seront donc pas trop légers pour protéger contre le froid ; cette condition est surtout de rigueur pendant la promenade du soir.

Un régime alimentaire d'un choix convenable est naturellement d'une grande importance dans les cures par les eaux minérales, aussi bien que dans toute maladie en général ; il forme une des conditions les plus essentielles de la réussite de

ces cures. Je suis obligé d'entrer à ce sujet dans quelques détails, car dans les temps modernes on ne lui a pas prêté toute l'attention dont il est digne, et que lui accordaient les anciens, qui en tiraient de si grands avantages.

La doctrine de Brown a fait grandement négliger les soins dont le régime alimentaire était autrefois l'objet ; et il est très-nécessaire que les médecins et les malades y reviennent avec toute leur attention ; car certainement ces soins ne sont pas d'une importance moindre que l'emploi des médicamens, puisqu'ils forment une condition essentielle de la réussite des cures.

Je commence par faire remarquer que le besoin absolu de nourriture est très-moderé pour le corps humain ; et que presque tous les hommes même les plus sobres, prennent en général beaucoup plus d'alimens qu'il n'en faut pour l'entretien des forces du corps.

L'histoire du médecin Cornaro, qui, ne prenant qu'une très-petite quantité de nourriture, atteignit l'âge le plus avancé, quoique dans sa jeunesse il eût ruiné sa santé par de nombreux excès, suffit à elle seule pour le prouver ; il en est de même de l'exemple de beaucoup de personnes qui prennent de l'embonpoint et de la force avec une fort petite quantité d'alimens. J'ai vu bien souvent dans mon

institut clinique des malades cachectiques et bouffis, commencer par maigrir, avec un bon régime de facile digestion et très-sobre; mais ils prenaient en même temps un air de santé et l'embonpoint ne tardait pas à revenir à mesure que la maladie diminuait. Quelquefois j'ai remarqué que des individus amaigris par suite de graves maladies, reprenaient de l'embonpoint sous l'usage même des eaux de Carlsbad. La croyance qu'une nourriture copieuse et substantielle est nécessaire pour rétablir les forces des malades, n'est donc selon moi qu'un préjugé, et c'est le principe contraire qu'il faut établir, savoir: que des alimens en petite quantité, mais de bonne qualité, substantiels, mais de facile digestion, conviennent le mieux dans les maladies chroniques et dans les cures par les eaux minérales. La nature doit principalement appliquer ses forces formatrices à détruire les altérations intérieures, en suivant la direction que lui impriment les moyens thérapeutiques. Il faut autant que possible favoriser cette tendance, en évitant toute dépense superflue de forces. On ménagera d'abord les forces digestives dans toutes les maladies, et ce précepte acquiert une nouvelle importance, lorsque le foyer du mal est dans le système digestif. En le suivant, on obtient que les eaux minérales passent bien, et le malade gagne

immédiatement beaucoup plus de forces parce que les substances alimentaires sont plus complètement élaborées.

Une grande sobriété dans les repas sera donc le mot d'ordre dans les cures par les eaux minérales ; mais la quantité des alimens n'est pas le seul point à régler dans ces cures ; il faut en outre faire un bon choix sous le rapport de la qualité. La nourriture la plus simple mérite la préférence ; ce sera par exemple du bouillon et la viande du veau, du bœuf, du mouton, de la volaille, du gibier tendre, bouillies ou rôties, mais sans graisses, sans sauces composées et épicées ; on peut y joindre les légumes frais, doux et tendres, tels que les carottes, les jeunes pois verts, les artichauts, les épinards et peut-être la carviolle, les choux-fleurs ; ensuite des compotes de fruits secs, de prunes, de pommes, ou de cerises fraîches ; enfin un pain blanc et léger. On s'interdira toutes les graisses, les tartines, les pâtisseries, tout ce qui est lourd et difficile à digérer, comme la plupart des mets farineux, même le pouding ; il ne faut du moins se permettre ces mets que très-sobrement, lorsqu'ils sont légers et bien cuits. Quant au poisson, il ne faut se permettre que celui qui est léger et sans graisse, comme la truite, le brochet. Le lait ne sera employé que par les malades dont

l'estomac le supporte bien, et qui en général le trouvent avantageux; mais il leur sera compté comme aliment et non comme une simple boisson.

Depuis long-temps il est constaté suffisamment que les eaux minérales s'accordent mal avec les alimens acides et fermentescibles, avec les fruits crus, les salades; il faut donc en général s'abstenir de ces choses.

Sous le rapport de la diète il convient encore de se rappeler que le soir il vaut mieux s'abstenir de tout aliment, ou de n'en prendre que de légers, en petite quantité et de bonne heure, afin que l'estomac soit tout-à-fait libre le lendemain. On se couchera de bonne heure, pour se lever de même et commencer l'usage des eaux dès le grand matin.

Les boissons spiritueuses ne peuvent convenir dans les maladies chroniques, que prises avec grande précaution, et les liqueurs doivent être absolument interdites.

Un préjugé qui règne très-généralement à l'égard du vin, c'est que cette boisson facilite la digestion; il est vrai qu'elle exalte l'activité nerveuse, et qu'elle est à considérer comme restaurant le plus souvent les forces; mais de-là il ne s'ensuit pas qu'elle soit toujours propre à faciliter la digestion; elle y devient au contraire facilement un obstacle, en favorisant la production des aci-

dités dans l'estomac, toutes les fois que les humeurs digestives manquent, ou sont altérées dans leur composition.

J'ai vu plusieurs fois des symptômes de gastricité et d'hypochondrie disparaître presque entièrement par la seule suppression du vin, si bien que plus tard les malades ne voulaient jamais revenir à l'usage de cette boisson. Le vin n'est en tout cas, qu'un accessoire du repas, dont tous les malades n'ont pas besoin, surtout s'ils n'y sont pas habitués; il faut le retrancher dès qu'on remarque qu'il échauffe, qu'il trouble la digestion. On peut l'accorder aux malades qui y sont habitués, si toutefois des circonstances particulières n'en défendent pas l'usage; mais on ne le permettra qu'en dose très-moderée et assez peu forte pour que le malade n'en soit point échauffé. Une activité exaltée dans le sang est déjà le résultat de l'action des eaux, et j'ai vu, à Carlsbad, que l'usage abondant du vin peut donner lieu à des suites fâcheuses. Les vins échauffans sont à craindre plus que les autres; toutefois un petit verre d'un vin doux et sec, par exemple, de Malaga, ou de Madère peut être accordé; autrement un vin de table ordinaire sans acidité est à préférer.

Une petite bière légère, bien houblonnée peut être accordée, mais il faut qu'elle ne soit pas trop

trop près du moment de la fermentation. Les bières fortes ou doubles bières ne sont point à conseiller.

VII. *De l'emploi des médicamens et des bains durant les cures par les eaux minérales.*

Lorsqu'on a reconnu qu'une eau minérale est propre à guérir une maladie, il faut s'abstenir autant que possible de tout autre médicament accessoire. Les eaux minérales guérissent assez fréquemment à elles seules des maladies graves, pour qu'on puisse voir, qu'un seul médicament, pourvu qu'il soit bien choisi, suffit pour faire disparaître une maladie avec tout le cortège de ses symptômes qui ne sont que des irradiations d'un centre commun. Cet exemple devrait déjà nous apprendre à chercher la simplicité dans le traitement. C'est donc à tort qu'on gorgerait encore de médicamens un malade qui fait déjà usage d'une eau minérale. Il faut écarter d'avance ce qui pourrait troubler la cure; les palliatifs que les malades emploient si volontiers par une mauvaise habitude, dans les maladies opiniâtres, ne sauraient jamais être moins utiles qu'en cette occasion. Les effets des eaux aussi bien que ceux des meilleurs médicamens sont souvent troublés par l'emploi de ces palliatifs. Il faudrait déjà fortement restreindre

leur usage d'après le procédé actuellement usité, ou plutôt le réduire autant que possible à zéro.

Il est cependant des circonstances particulières où il faut faire une exception, tel est surtout l'état des fonctions des organes digestifs.

Quelquefois les eaux affectent d'une manière désagréable les nerfs gastriques; il s'ensuit une altération des sucs digestifs; dans ces cas l'emploi d'un élixir stomachique une heure avant le repas peut convenir, mais c'est tout-à-fait contrarier la nature que de vouloir forcer l'appétit à l'époque où les eaux commencent à agir sur les obstacles intérieurs de la digestion, pour les mettre en mouvement, ou lorsque ces obstacles y sont déjà. Il faut supporter cette période avec patience, écouter la voix de la nature, et prendre très peu d'alimens; le plaisir en deviendra d'autant plus grand lorsque plus tard avec la diminution de la maladie principale, l'appétit et les forces digestives se réveillent. Les médicamens stomachiques nuiraient en cette occasion. S'il existe un abattement nerveux, le meilleur moyen pour y remédier sera une petite quantité d'un vin généreux. Il devient plus important d'employer des médicamens s'il y a une constipation opiniâtre; car alors l'abdomen se gonfle, les malades éprouvent de la pesanteur, un sentiment de pression; la tête est affectée; le cours naturel

des matières alvines a besoin d'être rétabli; pour cet effet les lavemens sont les moyens les plus simples; s'ils ne suffisent pas, l'on donne, le soir avant le coucher de petites doses d'un léger laxatif, tel par exemple que la magnésie (une ou deux cuillerées à café), des sels neutres, la crème de tartre avec la magnésie, un peu de poudre ou d'infusion de rhubarbe ou de séné, selon l'individualité du malade.

Des bains sont souvent combinés avec l'usage intérieur des eaux minérales, et dans tous les endroits possédant des sources, on trouve aussi des établissemens pour les bains minéraux, lors même que ces eaux ne servent principalement qu'aux médications intérieures.

Les bains, surtout ceux d'eau tiède ou presque chaude sont, sans nul doute, un moyen accessoire important et souvent indispensable dans les cures par les eaux minérales. On conçoit que ces eaux portées sur la surface cutanée ne produiront pas dans le corps des changemens différens de ceux que détermine leur usage intérieur; il s'ensuit que l'emploi simultanément de la même eau, en bains et à l'intérieur, sera en général fort convenable. Il arrive même assez fréquemment qu'on se trouve réduit à l'usage externe de cette eau, soit parce que l'estomac ne la supporte pas, soit parce que prise

en boisson, elle provoque des congestions ou des hémorrhagies. C'est ce qu'on voit assez fréquemment à Eger et à Pymont, surtout si les malades ont préalablement employé des eaux thermales, comme celles de Carlsbad ou d'Embs. A Embs la même chose arrive aussi chez les personnes très délicates.

Un fait constaté par l'expérience dans ces différens endroits c'est qu'à l'aide des bains seuls on peut déjà opérer dans le corps une révolution très avantageuse, et l'on peut dire que toutes les eaux propres à l'usage intérieur peuvent également servir, avec avantage, à l'extérieur, sous forme de bains.

Mais si les bains d'eau minérale sont en général indiqués en même temps que l'usage intérieur de ces eaux, cela n'empêche pas que l'emploi des bains dans les médications intérieures ne soit soumis à plusieurs restrictions, que commande d'un côté l'action simultanée d'un même moyen sur deux surfaces du corps, et d'une autre côté la nature de l'organe cutané, sur lequel les bains portent leur première action.

Pour bien apprécier le degré d'utilité des bains d'eau minérale, il faut tenir exactement compte, du mode d'action particulier, qu'ils doivent à leur température. J'entrerai d'abord dans quelques détails sur cette dernière.

Les bains froids sont regardés comme toniques et assez souvent ils montrent cette propriété; tels sont par exemple les bains de mer. Mais leur effet tonique ne devient salutaire que sous certaines conditions fort limitées et les eaux minérales froides qui ont pour la plupart une température de 10° Réaumur ne serviront guère à former des bains froids. Ces bains ne peuvent faire que du mal toutes les fois qu'il y a de grandes stases dans la circulation de l'une des trois cavités viscérales; et dans tous les cas où la vitalité est trop abaissée. Le premier effet des bains froids dépend probablement du contraste de leur température avec le degré de la chaleur normale du corps, entretenu par un acte continu de la nature animale. Ils absorbent subitement une grande partie de la chaleur animale libre, et produisent ainsi une grande impression sur l'acte de la vie; celui-ci est choqué immédiatement d'autant plus que la condition essentielle du développement et de l'entretien de la vie végétale et animale est un certain degré de chaleur atmosphérique. La substance nerveuse, en particulier, ne tarde pas à s'engourdir ou à être frappée de paralysie et privée de la vie, si la soustraction de la chaleur extérieure est trop grande. Si donc le premier effet des bains froids est une diminution des actes vitaux, l'indication de leur em-

ploi suppose que les forces sont en bon état, et l'on ne peut s'expliquer leurs effets salutaires que par la réaction générale et augmentée qu'ils provoquent dans ces cas, réaction à laquelle succède une nouvelle harmonie dans l'état vital des différens organes. Il me semble plus que probable, que la génération ou le développement de chaleur sensible, propre à notre corps, est comme toutes les autres fonctions animales, un résultat de *l'action combinée du sang et de la substance nerveuse.*

Les anomalies de la chaleur animale, soit dans le corps entier, soit dans certaines parties seulement, ses changemens brusques et instantanés, et les différences qu'elle offre dans différentes parties, ont sans doute pour cause immédiate *une disproportion* donnée entre ces deux agens de la vie ; car la production de la chaleur dans un corps est d'autant plus parfaite et plus uniforme, que la vie est plus parfaite et qu'il y a plus d'harmonie entre la vitalité du sang et celle du système nerveux ; nous voyons, au contraire, des irrégularités dans la calorification se manifester à mesure que nous apercevons des traces d'un état malade soit dans le sang soit dans le système nerveux. Je crois donc que les bains froids deviennent salutaires en provoquant une réaction forte, qui a pour résultat une

augmentation de la chaleur sensible, et qui finit par rétablir l'harmonie et l'équilibre entre l'activité nerveuse et celle du sang, qui était entrevertie par l'impression du froid.

Cependant il est plus important de connaître les effets des bains tièdes et chauds pour savoir employer convenablement les bains d'eaux minérales. *Une température bien appropriée* est, sans nul doute, la condition la plus essentielle des effets salutaires des bains; on ne saurait donc la déterminer avec assez de soin.

On peut distinguer sous ce rapport *les bains tièdes et les bains chauds*. Parmi les premiers je comprends ceux qui ne donnent pas la sensation d'une chaleur augmentée, mais qui font plutôt une impression agréable et rafraîchissante. Sous les bains chauds je comprends ceux qui échauffent réellement, qui affectent la tête, occasionnent un sentiment de défaillance et de faiblesse nerveuse, et entretiennent une sensation prolongée de malaise. Les degrés de la température des bains chauds ne se laissent pas déterminer d'après l'échelle du thermomètre, parce que la faculté de supporter de la chaleur varie déjà beaucoup chez l'homme en santé, et bien plus encore dans diverses maladies. On peut seulement dire d'une manière générale, que 24° à 28° Réaumur font la température d'un

bain tiède, et que les degrés plus élevés appartiennent aux bains chauds.

L'effet de ces deux gradations de la chaleur des bains sur le corps est bien différent. Les bains tièdes ralentissent un peu le pouls et laissent un sentiment d'agilité, de fraîcheur, et d'hilarité; les bains chauds au contraire, accélèrent le pouls, produisent la sensation d'un excès de chaleur et laissent le corps dans un état d'abattement.

Les bains tièdes sont donc certainement très-salutaires dans la plupart des cas de maladies chroniques; soit qu'il y ait un affaiblissement, un abattement des forces nerveuses, soit que la vitalité du sang se trouve sous le poids de principes étrangers, et que le sang ait besoin de se raréfier, de s'épanouir, afin d'expulser ces principes morbides.

Les bains chauds, au contraire, deviennent facilement nuisibles par la sur-excitation qu'ils produisent. Il ne faut les employer que lorsqu'une forte excitation vitale peut avoir lieu sans danger et lorsqu'on en a besoin pour mobiliser des principes morbifiques, tels que des dépôts d'humeurs morbides sur les nerfs, dans les cas de goutte rentrée, d'éruptions cutanées répercutées, etc. Les bains tièdes favorisent le rétablissement de l'équilibre de l'action nerveuse dans tout le corps, et

sans contre-dit aussi la répartition plus uniforme du sang. Bien loin d'affaiblir directement (idée qu'on a enfin abandonnée), ils préparent plutôt la réparation des forces, en régularisant l'action des différens systèmes et organes.

Mais cela n'empêche pas que l'usage des bains, surtout lorsqu'on prend une eau minérale à l'intérieur, ne soit soumis à de fréquentes restrictions. Les eaux minérales, dont la température est tiède, lorsqu'elles sont mises en contact avec la surface du corps doivent nécessairement exciter l'action de l'organe cutané, et non-seulement l'activité nerveuse, mais aussi la faculté assimilatrice de cet organe. Ce dernier effet ne saurait être sans importance, car il est de fait, que par l'usage prolongé des bains simples, on a guéri les maladies les plus opiniâtres, même l'épilepsie, et plus souvent encore nous voyons céder aux seuls bains d'eau minérale la goutte, les suites de maladies cutanées, supprimées, ou mal jugées par des crises incomplètes. La peau est l'organe dans lequel le système nerveux a ses origines périphériques, et comme tel, elle est très-susceptible des impressions externes. Les bains provoquent, à la surface du corps, une activité augmentée et toute particulière, et delà une puissante excitation se propage aux fonctions et aux organes intérieurs. S'il ex-

iste alors de grands obstacles intérieurs, à la circulation du sang, les bains sont difficilement supportés, ou ne le sont point du tout, surtout si les mêmes eaux sont simultanément prises à l'intérieur. L'application des eaux sur deux organes différens produit un effet répandu sur deux surfaces du corps; le travail de la nature en est nécessairement doublé, et les malades en sont trop souvent excessivement affectés, s'ils doivent en même temps boire les eaux minérales et les employer sous forme de bains.

Selon mon opinion il faut donc renoncer, dans ces cas, à l'emploi des bains d'eau minérale, lorsqu'ils produisent trop de fatigue et de sur-excitation, ou des congestions sanguines vers les organes importants, ou lorsqu'ils excitent des affections locales internes qui pourraient devenir dangereuses, comme par exemple, des douleurs de poitrine.

On ne les mettra pas en usage dès le début de la cure, mais seulement lorsque le corps se sera déjà habitué à l'eau minérale prise à l'intérieur, et s'il est possible, lorsque celle-ci aura déjà produit du mieux, surtout dans les cas où il y a des stases humorales.

Les bains ne seront jamais employés que d'une manière conforme au but de la médication intérieure, et à une température telle qu'une sensation

de bien-être et de soulagement en soit le résultat. On les administrera donc en général, à la température tiède; il n'y a que les eaux ferrugineuses, qui sous certaines conditions, peuvent être employées à une température plus fraîche.

J'ajouterai à ces préceptes généraux quelques remarques spécialement applicables aux bains des eaux minérales dont nous allons nous occuper.

Les eaux ferrugineuses, dans lesquelles abonde l'acide carbonique, forment sans contredit les bains les plus vivifiants. Pris à une température tiède ces bains produisent la sensation du bien-être le plus complet; ils réparent les forces sans fatiguer. Ils sont donc souvent très-utiles pour des cures complémentaires et l'on peut s'en servir pour des cures complètes, si les eaux à l'intérieur ne sont pas supportées sans inconvénient. Les eaux d'Eger, de Pyrmont et de Spa méritent de grands éloges sous ce rapport.

Les eaux de Marienbad contiennent peu de fer; elles sont plutôt chargées d'acide carbonique et de quelques sels; les bains y sont moins excitans mais plus agréables. On emploie fréquemment à Marienbad, des bains de gaz et des bains de limon ou de bourbe. Nous en parlerons encore à l'occasion de ces eaux.

A Embs les bains forment presque le moyen

principal de la cure; et il est vrai de dire qu'ils y sont doués d'une efficacité toute particulière. Pris à une température tiède, ils répandent un calme singulier sur tout le système et leur effet consécutif n'est pas moins bienfaisant.

A Carlsbad les eaux qu'on boit servent aussi aux bains, notamment celles de la source appelée *Mühlbrunnen*; ou bien l'on échauffe l'eau de la rivière, en y mêlant celle du *Sprudel* qui est très-chaude. Comme on a pour but, en employant les eaux de Carlsbad, de mettre en mouvement des humeurs stagnantes, de provoquer l'amolissement et l'épanouissement des humeurs épais siées et presque endurcies auxquelles on veut rendre leur fluidité naturelle, les bains y paraissent être très-bien à leur place, mais ils ne sont pas bien supportés par tous les malades.

Cela peut dépendre en partie de ce qu'on oublie les soins pour une température convenable et appropriée au besoin de chaque malade, de manière que le bain ne sur-excite pas; cela peut aussi tenir, d'un autre côté, au genre de maladies contre lesquelles ces eaux sont principalement employées; or ces maladies consistent le plus souvent en des obstacles à la circulation du sang dans l'abdomen; et l'expérience enseigne que les bains tièdes sont d'autant moins supportés, que ces obstacles sont

grands, et qu'il y a par conséquent plus de disposition aux congestions vers des parties importantes au maintien de la vie. Enfin la nature des eaux peut y être pour quelque chose; car les eaux de Carlsbad tendent à augmenter l'expansion du sang, et à provoquer dans ce liquide des mouvemens intérieurs, tels que l'emploi simultané des bains, et des eaux à l'intérieur peut aisément donner lieu à une trop forte réaction.

Il me semble donc qu'il est préférable de ne pas prescrire ces bains dès le début de la cure; et qu'il vaut mieux de ne les essayer que plus tard, en observant, s'ils conviennent ou non. On n'y insistera pas si le malade se trouve sur-excité ou échauffé après les avoir pris. L'on sait aussi qu'à Carlsbad les deux tiers au moins, des malades ne font pas usage des bains, et les médecins de ces eaux, en général, n'en font pas un très-grand cas.

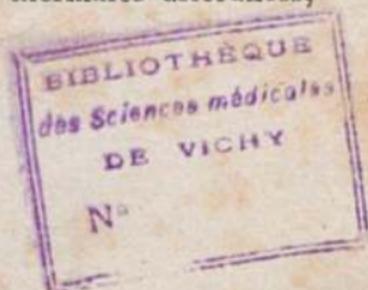
Dans les cures par les eaux minérales artificielles on peut sans doute aussi employer des bains; on prescrira par exemple, des bains savonneux, pendant qu'on fera prendre intérieurement les eaux d'Embs ou de Carlsbad; des bains aromatiques ou chargés de sels ferrugineux, durant l'emploi intérieur des eaux artificielles d'Eger ou de Pymont; mais il ne faut jamais négliger d'examiner avec soin si le corps supporte bien cette dou-

ble médication, et dans ce cas l'effet des eaux en sera certainement augmenté; il n'y a qu'une règle à observer, c'est de ne pas prendre le bain avant que la digestion de l'eau prise à l'intérieur et du déjeuner ne soit complètement opérée, et de laisser passer s'il est possible un intervalle de trois ou quatre heures entre l'usage interne des eaux et celui du bain.

DEUXIÈME PARTIE.

*De l'emploi des eaux minérales naturelles
et artificielles de Carlsbad, Embs, Marien-
bad, Eger, Pyrmont et Spa.*

Nous avons envisagé, dans les chapitres précédans, les points de vue généraux du mode d'action, des propriétés et du mode d'application des eaux qui viennent d'être nommées; et j'y ai rattaché les idées qui me sont propres, sur la nature des maladies appelées chroniques. Je vais passer maintenant aux préceptes pratiques les plus importans, concernant les propriétés et le mode d'emploi le plus convenable de chacune de ces eaux, afin de fixer d'autant mieux les cas des maladies dans lesquels on pourra en faire une juste application. Je m'arrêterai davantage sur les eaux de Carlsbad et d'Eger, parce que les premières sont en quelque sorte les représentantes des eaux thermales altérantes,



tandis que les dernières occupent le premier degré des eaux toniques ou ferrugineuses.

Dans la comparaison qu'on peut établir entre les six eaux minérales nommées, on peut d'abord saisir le point de vue de leur température qui est chaude ou froide, et ensuite celui de leur action sur le corps humain, action qui est ou principalement altérante, ou principalement tonique.

Les eaux de Carlsbad et d'Embs se distinguent par leur température chaude, avec la différence que ces dernières ne provoquent point l'activité du canal intestinal, mais favorisent la sécrétion de l'urine et la transpiration cutanée. Les eaux de Carlsbad, au contraire, ont une tendance à favoriser les évacuations alvines, les urines et la sueur. La chaleur de ces eaux communique sans doute un caractère spécial à leur mode d'activité, et leur donne des propriétés qui renforcent non-seulement en elles-mêmes les effets de leurs autres principes actifs, mais qui les rendent aussi plus pénétrantes, en comparaison des eaux froides. Leurs effets s'étendent à une plus grande profondeur dans la matière animale, que les effets des eaux froides, et c'est ce qui les met au rang des moyens altérans les plus énergiques.

Les eaux de Marienbad, Eger, Pymont et Spa sont à considérer comme autant de gradations des

eaux ferrugineuses quoiqu'elles présentent entr'elles de grandes différences. Celles de Pymont représentent les eaux purement ferrugineuses, riches en acide carbonique. Leur propriété est franchement tonique, c'est-à-dire qu'on peut les regarder comme propres à perfectionner directement la masse de l'organisme animal. Les eaux de Spa sont une copie de celles de Pymont. Dans les eaux d'Eger et de Marienbad la propriété tonique se perd à mesure que la quantité du fer diminue, et que la proportion des sels neutres et alcalins va croissante pour faire prédominer plus ou moins la propriété altérante et apéritive, ou la mettre en équilibre avec la propriété tonique. Les eaux d'Eger, qui sont très-vivifiantes, provoquent la plupart du temps quelques évacuations alvines par jour, où bien elles maintiennent la régularité de ces évacuations; mais dans d'autres cas elles constipent facilement, et elles sont mal supportées lorsqu'un état de pléthore, ou des maladies locales des organes abdominaux les contre-indiquent. Quelquefois leur effet laxatif a pour cause leur basse température; la même chose se voit souvent aussi à Pymont, mais cette purgation n'a point d'effet salutaire sur la maladie, si des désordres profonds dans les organes abdominaux en font la base. Le *Kreutzbrunnen* de Marienbad produit en

général, un meilleur laxatif que les eaux d'Eger. Le *Ferdinandsbrunnen* (source Ferdinand) lui-même, qui contient plus de fer et moins de sels que le *Kreutzbrunnen*, purge souvent aussi bien que les eaux d'Eger. Ces deux sources produisent sur le système entier un effet moins tonique que celles d'Eger. On peut les considérer comme des médicamens provoquant d'une part une dépuración plus active du sang, par la voie des sécrétions, qu'elles augmentent en favorisant l'évacuation des humeurs viciées par les selles ou par les urines, et d'autre part comme des moyens toniques ferrugineux et chargés d'acide carbonique, comme les eaux de Pyrmont.

1. *De l'emploi des eaux de Carlsbad.*

Les eaux de *Carlsbad*, et nommément la source du *Sprudel* furent découvertes en 1370 par l'empereur Charles IV. Elles occupent un des premiers rangs parmi les sources d'eaux médicinales. Elles n'ont jamais perdu leur grande réputation, même à l'époque de la médecine brownienne où tous les médicamens laxatifs étaient redoutés comme des moyens très-dangereux.

Les eaux de Carlsbad sont, jusque-là, restées uniques dans leur espèce, et dans la renommée

qu'elles ont acquise de guérir souvent encore les maladies les plus opiniâtres, qui ont résisté à tout autre traitement et à toutes les autres eaux minérales. Les sources dont les eaux sont employées de préférence à Carlsbad diffèrent entr'elles sous le rapport de leur température. Le *Sprudel* est la source la plus chaude (165° Fahrenheit, ou 59° R.). Trois autres sources dont la chaleur est graduellement moindre sont : le *Neubrunnen*, médiocrement chaud, (145° F. 50° R.); le *Mühlbrunnen*, moins chaud (128°-129° F. 43° R.) et le *Thérèsienbrunnen* tiède (122°-23° F. 40 $\frac{1}{4}$ ° R.) Une autre source appelée le *Schlossbrunnen* avait disparu depuis la révolution qu'avaient subie en 1809 les eaux de Carlsbad; mais elle reparut spontanément en automne 1823; son eau est tiède à un faible degré et très-mousseuse au sortir de la terre. Cette source est située à une hauteur assez considérable.

Les eaux de Carlsbad sont tout-à-fait limpides et mousseuses au sortir de la source. Le *Sprudel* forme une forte colonne d'eau, qui s'élève par secousses et avec bruit; les autres sources sont plus faibles, non bruyantes, mais leurs eaux coulent aussi par intermittences et comme par pulsations.

La quantité d'eau que fournissent les sources

de Carlsbad est très-considérable. Le *Sprudel* en donne environ 330 livres par minute, et l'eau qui sort par quatre autres ouvertures, s'écoule par une fosse de neuf aunes de long et contenant trente-six quarts; de manière qu'ils s'en écoulent 36 godets (*Eimer*, dont un contient soixante-douze pots ou quarts, chaque pot de deux livres) par minute. Ces calculs sont cependant trompeurs. Il y a de plus un grand nombre de sources qui s'ouvrent dans la rivière du Toepel, et enfin une source chaude considérable, au-dessous du *Neubrunnen*, à qui on a donné le nom de *Bernhardsbrunnen*, et dont les eaux ne sont bues que rarement.

Toutes les sources de Carlsbad se distinguent par leur richesse en carbonate de soude, en sulfate de soude et en acide carbonique, dont la majeure partie appartient toutefois aux bicarbonates. Elles contiennent aussi un peu de carbonate de protoxide de fer ($\frac{1}{36}$ de grain par livre suivant M. Berzelius, et les moins chaudes une moindre quantité encore). Mais on peut soutenir sans se tromper, que dans les sources chaudes la quantité du fer s'élève souvent à $\frac{1}{18}$ de grain, tandis qu'elle n'est souvent que de $\frac{1}{48}$ de grain par livre dans les sources moins chaudes.

La saveur de ces eaux est légèrement saline, alcaline, mais ni astringente, ni désagréable. On

les compare à une eau de poulet légère; on est bientôt habitué à leur usage et l'on ne trouve rien de désagréable dans leur saveur. Les eaux du *Sprudel* sont trop chaudes pour être portées à la bouche autrement que par petites portions qu'on puis à la surface et qu'il faut *extremis labris gustare*. On ne peut même se hasarder d'avalier hardiment une gorgée des eaux de *Neubrunnen*; aussi cela n'est-il pas nécessaire.

Quoique les eaux de Carlsbad ne produisent pas une impression rafraîchissante, à la manière des ferrugineuses froides, les malades les prennent cependant volontiers; et quoiqu'elles purgent dans la plupart des cas, elles affaiblissent ordinairement si peu l'estomac, qu'elles augmentent l'appétit plutôt que de le faire diminuer. J'ai même souvent vu les eaux du *Sprudel* calmer des douleurs d'estomac.

Pour mieux faire connaître l'efficacité de ces eaux, je vais maintenant tracer une histoire fidèle de leurs effets durant la cure.

Elles ont pour effets généraux sensibles, une légère purgation, avec des selles assez liquides, mais sans la moindre colique; il est très rare de les voir produire d'abord des nausées, si ce n'est chez des personnes extrêmement délicates ou difficiles, ou dans quelques cas où les organes digestifs sont

très-malades. Elles favorisent ensuite d'une manière très marquée les sécrétions urinaires et cutanées ; mais en même temps elles excitent dans le sang un mouvement exalté et disposent aux congestions vers la tête. Un seul verre du *Sprudel* occasionne quelquefois un sentiment de pression, de constriction dans la tête, ou des vertiges et de la pesanteur. Pendant la durée de la cure les malades se trouvent souvent fortement affectés, lourds, pesans ; ils éprouvent des douleurs et de la pression dans l'abdomen et celui-ci se gonfle. Ces accidens sont proportionnés à la gravité de la maladie et au degré d'opiniâtreté de la constipation. Fréquemment les effets purgatifs manquent chez les malades qui ont une grande disposition aux obstructions, et j'ai même vu fort souvent des malades chez lesquels l'usage de ces eaux donnait lieu à la constipation, qui précédemment n'avait pas existé. Mais pour l'ordinaire les eaux de Carlsbad ne purgent que peu-à-peu, durant les progrès de la cure, et alors leur effet devient de plus en plus sensible, à mesure que leur action altérante rétablit plus complètement les conditions internes de l'état normal des évacuations alvines. Elles produisent alors des diarrhées critiques, souvent très-fortes, pour un jour ou deux ; puis le lendemain la même quantité d'eau provoque peu ou

point d'évacuations. Un phénomène que j'ai observé constamment c'est que la disposition aux obstructions qui arrive sous l'usage de ces eaux, marche toujours en parallèle avec un gonflement du ventre; et je ne puis me douter que ceci soit le résultat des eaux qui, après avoir pénétré la masse animale, commencent à ramollir et à rarifier les organes souvent retrécis et comme racornis, et à provoquer de leur léthargie les humeurs presque concrétées dans leur vaisseaux ou dans le parenchyme et à les réduire à la liquéfaction. Beaucoup de malades ont à traverser cette période; elle commence plus tôt ou plus tard, après huit à quinze jours, et dure plus ou moins long-temps suivant la résistance que trouvent les eaux. Cette marche de la nature et ce procédé de son action médicatrice peuvent aussi fort bien s'observer à l'extérieur, dans les cas d'indurations glandulaires; dans l'intérieur de l'abdomen on les reconnaît à l'aide d'un examen fréquemment répété. Les organes malades, et en particulier les glandes, augmentent graduellement de volume, deviennent sensibles et même douloureuses au toucher, pour se ramollir peu-à-peu, et perdre de leur volume jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Les organes abdominaux dans cette période paraissent au toucher dans un état de mollesse comme laineuse. L'acte de l'évo-

lution et du ramollissement avec gonflement semble s'opposer à la fonction évacuante des intestins; et le médecin doit comprendre la voix de la nature et connaître ses besoins, afin de diriger la lutte à l'avantage du malade. Un grand nombre de malades s'aperçoivent à peine de cette période, d'autres la traversent en trois à sept jours, chez d'autres encore elle dure des semaines et même jusqu'à la fin de la cure; alors celle-ci peut même rester sans résultat. Beaucoup de malades se laissent intimider par-là et n'osent plus continuer les eaux, croyant qu'elles ne conviennent point à leur état, parce que leur appétit se perd et que leur digestion se fait mal. C'est ainsi qu'on prend souvent pour une débilité d'estomac produite par les eaux, l'état qui doit nécessairement accompagner l'évolution du mal, et qui n'est qu'un degré de transition de la maladie à la guérison, degré par lequel il faut que le malade passe absolument. Cet état n'est pas un affaiblissement de l'estomac par l'effet des eaux, mais il consiste en une diminution momentanée de la fonction des intestins et des évacuations alvines; et le rétablissement des conditions internes de ces fonctions se prépare plutôt durant cet intervalle. Lorsque l'évolution est parvenue à son *maximum* des évacuations abondantes se font sans difficulté, et un soulagement général en est la

suite ; le malade sent ses forces augmenter, la tête devient libre, la bonne humeur revient, l'appétit se réveille et avec lui la faculté digestive.

D'autres malades ont des accidens dûs à l'état de pléthore (*ad volumen* des anciens) ; ils se sentent échauffés, leur sommeil est agité, la tête lourde, il y a des vertiges, il se manifeste des accidens hémorrhoidaux avec de fortes douleurs dans la région du sacrum et dans l'abdomen ; d'autres fois il se forme des tumeurs à l'anus, ou il y a de l'oppression de poitrine, que soulage tantôt une hémorrhagie nasale, tantôt un flux hémorrhoidal. Cet état exige les soins du médecin ; souvent il faut recourir aux sang-sues ou à la saignée, pour prévenir des accidens sérieux, tels que des hémorrhagies violentes par le rectum ou par le vomissement, des hémoptisies, ou même l'apoplexie.

Si des maladies accidentelles, et principalement des fièvres, se développent pendant la cure, leur caractère, d'après mes observations, est, sinon franchement, du moins en général inflammatoire ; le pouls est large et plein, la chaleur augmentée ; des inflammations locales, par exemple du foie, des poumons, viennent ordinairement s'y joindre ; on observe en même temps les signes d'une grande fermentation dans l'intérieur de la masse sanguine ; tels sont, par exemple, une rougeur intense et

plutôt foncée de la peau, une disposition aux hémorragies, des urines épaisses, des sueurs; plus tard ces maladies tendent quelquefois vers le caractère typhode; celui-ci cependant ne devient que rarement prédominant; il se manifeste surtout une tendance à augmenter les sécrétions biliaire et muqueuse, et les crises se font ordinairement par cette voie.

Lorsque la cure de Carlsbad est achevée, le degré d'abattement que beaucoup de malades avaient éprouvé jusque-là, cesse de lui-même et sans le secours d'aucun médicament. Si la maladie est vaincue, les fonctions de l'estomac, des intestins et des nerfs se rétablissent et restent en bon état; le malade n'a qu'à s'abstenir encore pour quelques semaines de tout travail fatigant du cerveau et des organes digestifs; en ménageant ses forces il rétablira l'harmonie de l'organisme avec lui-même.

Si la maladie n'a pas été vaincue, les anciennes incommodités continuent ou s'aggravent même. Le médecin doit les poursuivre sans cesse, avec circonspection, et en connaissance de cause. Assez souvent des crises spontanées et imprévues se font après plusieurs semaines par des vomissemens et une diarrhée, auxquels succède du soulagement; quelquefois aussi il se développe après un traitement convenable une maladie fébrile qui se ter-

mine par la guérison de maux chroniques préalables; ce qui prouve que la nature avait encore besoin de cet orage pour dégager de tout obstacle son activité vitale.

Malgré l'efficacité, pleinement confirmée par l'expérience, des eaux de Carlsbad pour guérir des maladies opiniâtres, j'ai cependant rencontré bien des cas d'affections chroniques, où les malades, après avoir suivi une cure de six semaines à deux mois, sont revenus sans qu'on eût pu observer le moindre changement dans leur état. En tirant une conclusion précipitée d'un fait isolé, de cette nature, on aurait pu faire croire à un homme peu instruit que ces eaux sont aussi innocentes que toute autre eau de fontaine. D'autres malades reviennent dans un état pire selon l'apparence; mais en se soumettant dans les années suivantes à une seconde, ou même à une troisième cure, ils arrivent souvent encore à une guérison radicale, surtout si leur médecin connaissait l'art de suivre un traitement convenable dans les intervalles.

Ces cas importans et très-opiniâtres sont propres à convaincre les malades et les médecins, que chez beaucoup d'individus c'est la nature et l'intensité de la maladie, et non pas l'inefficacité des médicamens ou l'ignorance du médecin, qu'il faut accuser, si les maladies chro-

niques font quelquefois long-temps attendre leur guérison. En effet elles sont souvent si opiniâtres que l'on conçoit sans peine, pourquoi des médecins, plein de connaissance et de jugement se découragent si fréquemment et abandonnent la méthode lorsqu'ils sont chargés de traiter des cas semblables, et pourquoi beaucoup d'autres médecins répugnent d'entreprendre le traitement des maladies chroniques. Ce traitement exige de l'expérience, et il faut avoir appris à connaître cette grande tenacité de certains maladies, pour suivre avec calme et assurance la route qu'on s'est tracée, et pour ne pas devenir chancelant dans le plan thérapeutique qu'on s'est formé avec de mûres réflexions. Cette opiniâtreté de beaucoup de maladies fait le tourment des malades, mais aussi celui des médecins; elle engage les premiers à changer fréquemment de médecins; et ces derniers à changer souvent de médicamens. Or, dans les deux cas, le résultat est presque toujours très-fâcheux pour le malade. Si le médecin abandonne son point de vue, s'il prescrit des médicamens, comme un homme tâtonnant dans les ténèbres; il ne peut tomber dans le bon chemin que par accident; la même chose arrive quelquefois aussi au charlatan; mais les fausses routes ne sont que trop nombreuses. Si le malade, (quoique sans

s'apercevoir que son médecin chancelle dans sa médication) le change contre un autre, il en résulte souvent, que ce dernier, n'ayant point suivi la marche de la maladie, en méconnaisse le fond, et alors la guérison n'en devient que plus difficile, ou en est retardée. Voilà pourquoi la guérison des maladies chroniques, chez les personnes peu éclairées est souvent entourée de difficultés infinies et même insurmontables. Fréquemment même des malades sensés, dégoûtés par la longue durée de la maladie, se laissent entraîner, tantôt à s'abandonner à la nature, tantôt à employer des moyens irrationnels, tels que des drastiques vantés comme remèdes secrets; tantôt enfin à consulter un médecin après l'autre, ce qui est un moyen certain pour ne jamais guérir, ou pour payer avec la vie.

Quant aux maladies dans lesquelles, selon l'expérience généralement confirmée les eaux de Carlsbad produisent les effets les plus salutaires, on y compte toutes les stases humorales dans les organes de l'abdomen, et spécialement dans le foie, la rate, l'utérus, les glandes, le système entier de la veine porte; la dyscrasie pituiteuse du sang, et celle que les anciens ont si bien désignée sous le nom de constitution atrabilaire, les fièvres quartes opiniâtres, les hémorrhoides sèches, les calculs biliaires, et urinaires, l'arthritisme. Ces eaux

jouissent aussi d'une grande réputation, contre certaines maladies dites nerveuses, par exemple, l'hypochondrie, et la mélancolie, l'amaurose. Par contre, l'expérience n'a que trop bien démontré que s'il y a une prédisposition à l'hydropisie ou à la phthisie, ces maladies sont facilement provoquées par l'emploi des eaux de Carlsbad. Les indurations véritables des glandes et des viscères, au lieu d'en être diminuées, tendent plutôt à passer à une suppuration de mauvaise qualité. Certaines dyscrasies humorales, par exemple, celle du scorbut en sont aggravées ; la dyscrasie scrofuleuse en est corrigée sous certaines conditions. Ces eaux sont encore nuisibles dans les suppurations internes, les fièvres (à l'exception des tierces et des quartes, dans des circonstances déterminées) dans la débilité vraie et générale, chez les personnes ayant le système nerveux très-délicat, et par conséquent dans la plupart des maladies nerveuses, dans les cas de débilité considérable des organes digestifs, de disposition à la diarrhée ou à des évacuations excessives de sang ou d'autres humeurs ; dans l'état d'épuisement produit par des pertes excessives ; enfin l'on sait qu'elles s'accordent mal avec le principe syphilitique, qu'elles démasquent ou dont elles aggravent les accidens.

Mais on aurait grand tort de se laisser guider

uniquement, ou de préférence par le nom ou la forme de la maladie, pour recommander, ou rejeter l'emploi des eaux de Carlsbad. Il est sans doute forte utile de connaître les formes morbides, telles que nous les présentent les systèmes de nosologie ; mais cette connaissance ne peut nous fournir que des aperçus généraux, d'après lesquels le caractère que revêt une forme morbide, ne permet qu'avec peine ou sous de grandes précautions, d'avoir recours aux eaux. Mais un devoir absolu pour le médecin, c'est de savoir rechercher et découvrir avec précision quels sont les élémens morbides internes, dont la forme d'une maladie donnée a été le produit, s'il veut donner des conseils bien fondés, conformes à la vérité et au but qu'il veut atteindre. Nous renvoyons le lecteur à ce qui a été dit dans le troisième chapitre sur la valeur qu'il faut attacher aux formes des maladies, et sur les différens états intérieurs que peut couvrir une seule et même forme chez différens malades. Ici je fais encore remarquer en particulier, que dans certains cas d'hydropisie ascite, ou de catarrhe chronique avec expectoration abondante, épaisse et même colorée, j'ai non-seulement permis l'usage des eaux de Carlsbad, mais aussi j'ai vu guérir les malades. Ceci a eu lieu plus fréquemment encore dans cer-

tains cas d'asthme et de gêne de la respiration, dont la cause immédiate consiste si souvent dans un état morbide des organes de l'abdomen, ou dans une altération de la masse des humeurs. Il en est de même des maladies nerveuses, telles que la Chorée qui est dans la plupart des cas, le produit d'un état morbide de l'assimilation et dont la guérison est toujours sûre en pareille circonstance.

Pour déterminer avec exactitude les cas où les eaux de Carlsbad peuvent être mises en usage, le médecin aura donc besoin d'être familier avec l'art de bien examiner l'individu malade, afin de fixer avec précision le degré d'importance de son état morbide intérieur; il faut, en second lieu, qu'il apprécie avec sûreté et précision, la relation spéciale de ces eaux avec le corps vivant, et leur mode d'action, tel qu'une expérience constante nous l'a enseigné.

J'entrerai ici dans quelques détails, en prenant pour base les propositions expérimentales qui précèdent, et je traiterai 1^o du mode d'action des eaux de Carlsbad. J'y rattacherai 2^o leur mode d'application dans les différentes maladies, afin de mieux assurer le traitement de ces maladies par le moyen des eaux. 3^o. Enfin j'indiquerai les propriétés qui distinguent chacune des sources en particulier, afin de faire connaître les circonstances

ces où l'on peut les employer avec le plus d'avantage.

1^o. Quant à leur mode d'action, ces eaux ne sont *a*) ni débilitantes par elles-mêmes, ni simplement laxatives, mais *b*) elles sont altérantes; elles pénètrent dans le procédé de l'assimilation, pour le modifier, ainsi que la composition des humeurs vivantes; elles excitent dans ces dernières une activité propre, (une espèce de fermentation vitale, accompagnée d'une raréfaction et d'une chaleur augmentée), activité dans laquelle on ne peut méconnaître la tendance à se terminer par une dépuration humorale, par une séparation de matières animales, destinées à être éliminées par différentes voies.

Sous le point de vue de la détermination négative des propriétés de ces eaux, on voit déjà par ce qui précède combien est incomplète et fausse l'idée de ceux qui ne font reposer l'efficacité des eaux de Carlsbad que sur leur propriété purgative. Car outre le fait que les médicamens purgatifs ne se bornent pas à provoquer une évacuation, en irritant immédiatement les intestins, on observe aussi fréquemment, que les eaux de Carlsbad guérissent des maladies graves, quoique les malades soient constipés durant leur emploi. J'ai réussi, il y a sept ans, à expulser complètement, en

trois jours, un ténier, par les moyens ordinaires, chez une malade qui venait de faire une cure d'un mois à Carlsbad; elle n'avait cessé d'être constipée durant cet intervalle; elle avait le ventre très-retracté; et elle n'avait été à la selle qu'une seule fois, vers le milieu de sa cure. Ces circonstances me firent en partie deviner l'ennemi caché, et je présume que le succès si heureux de mes moyens était déjà grandement préparé par les eaux de Carlsbad. Il y a des malades qui guérissent pour ainsi dire, à force de suer; on ne conçoit pas ce que deviennent les matières qu'expulse ordinairement le canal intestinal, à moins que de vouloir admettre que la nature organique puisse changer en forme de gaz des matières grossières et palpables, et obtenir ainsi la dépuración du corps. Cependant les eaux de Carlsbad purgent en général, mais d'une manière bien plus douce que les purgatifs irritans, les sels et les matières végétales acres. Les malades n'éprouvent aucun affaiblissement de l'estomac et du corps entier, à la suite de ces évacuations alvines liquides, continuelles et abondantes, comme après l'usage prolongé des eaux amères de Saidschütz, ou de celles fort analogues de Cheltenham; bien au contraire, ils se sentent plus dispos et leurs digestions sont meilleures. Un fait important c'est ce que souvent ces

eaux ne relâchent le ventre qu'au bout de quelques semaines, et d'une manière progressive; d'autres fois elles provoquent à certains jours des explosions périodiques par le canal intestinal, explosions auxquelles succède un grand soulagement, et qu'il faut regarder comme des effets vraiment critiques.

Les eaux de Carlsbad n'exercent pas d'avantage une action débilitante; elles ne diminuent pas l'intensité de la force vitale en elle-même, car les malades se sentent ordinairement plus de forces vers le milieu de la cure, si elle réussit, et la fatigue qui en est communément le premier résultat, est évidemment la suite de la lutte intérieure, qui est allumée par l'action des eaux; la fatigue qui reste encore à la fin, est une suite du travail longtemps continué de la nature et de l'exercice que les malades ne cessent de se donner; la première cède immédiatement, lorsque les excréments augmentés ont lieu, et la seconde disparaît bientôt après la cessation de la cure. Cette marche ressemble beaucoup à celle qu'on observe dans les grandes médications par le mercure, avec le concours, d'une diète sévère. Les malades se sentent souvent très accablés, durant ces médications, mais déjà leurs forces reviennent vers la fin, lorsque le principe morbifique a été vaincu; plus tard elles se rétablissent

très-promptement ; et malgré le traitement énergique qu'ils ont subi, les malades reviennent à une bonne santé, sans prendre le moindre médicament tonique. L'histoire thérapeutique des eaux de Carlsbad nous apprend de la même manière, que leur action médicatrice ne consiste ni à fortifier, ni à débilitier, ni à purger, mais à rétablir l'intégrité de la nature organique, et dans la plupart des cas à renouveler la substance du corps.

Nous pouvons, à l'aide de médicamens, produire les mêmes effets, que par les eaux de Carlsbad, si la médication que nous entreprenons est conçue d'après les mêmes vues qui nous dirigent dans l'emploi de ces eaux ; seulement celles-ci conduiront au but d'une manière plus certaine, plus prompte, et peut-être plus douce. Mais il ne faut pas vouloir obtenir la guérison à force de purgations journalières. Malheureusement on n'a point encore cessé de se méprendre sur ce point. L'usage continuel et journalier des purgatifs est certainement nuisible et affaiblit sans guérir ; en employant au contraire des moyens généralement propres à remédier aux vices de la vie végétative, et en tenant en même temps le ventre libre une ou deux fois par jour, on voit les malades qui ont des affections abdominales, éprouver du soulagement, se sentir plus forts, et avancer progressivement vers

la guérison. Ce relâchement artificiel du ventre, qu'on obtient par des moyens laxatifs, n'affaiblit pas le canal intestinal, quoique les évacuations alvines soient molles et même liquides; il a plutôt pour effet de soulager. Mais au lieu d'en faire l'objet essentiel du traitement, on ne le regardera que comme un but secondaire. La plus grande erreur est celle des médecins qui ne voient dans cette méthode qu'une médication purgative, et qui la redoutent à ce titre. Ceux qui en jugent ainsi, n'ont jamais reconnue par l'observation pure et simple de la marche des maladies chroniques, les voies que la nature tend à suivre et qu'elle parvient quelquefois à s'ouvrir, elle-même, pour arriver à la guérison.

Les eaux de Carlsbad ne produisent un effet proprement débilitant, (mais qui est alors bien certain) que lorsqu'elles sont mal employées, soit que le malade suive durant la cure un régime alimentaire et un genre de vie vicieux, soit que les eaux aient été prescrites mal-à-propos, dans des circonstances qui en défendent l'usage intérieur; telles sont par exemple les dégénérescences profondes des viscères abdominaux, les squirrhes de l'estomac, des intestins, de l'utérus, ou une tendance prononcée du sang vers la décomposition, une grande débilité nerveuse générale, un abaisse-

ment considérable ou une diminution de la vitalité, c'est-à-dire un état très-avancé de débilité vraie, ou enfin un état d'atrophie des membranes gastro-intestinales, qui n'est pas très-rare. Les eaux produisent dans ces cas un affaiblissement relatif, en provoquant des actes organiques, dans des circonstances, où ils ne peuvent conduire à aucun résultat heureux, et où ils ne sauraient avoir lieu sans aggraver la maladie. Mais elles fortifient aussi d'une manière relative, si la cause immédiate de l'abattement consiste en une obfuscation de la vie par des altérations organiques ou humorales. Leur effet sur les qualités physiques de la fibre solide, comme sur les humeurs, est expansif, raréfiant, et par conséquent relâchant jusqu'à un certain point, et en apparence affaiblissant. L'estomac conserve quelque temps après leur emploi, une certaine susceptibilité contre les fruits crus, quoique d'ailleurs la digestion se fasse bien. Il faut également convenir que l'effet immédiat des eaux de Carlsbad sur les nerfs n'est pas aussi vivifiant que celui des eaux ferrugineuses et gazeuses froides; et les personnes faibles et nerveuses en sont souvent désagréablement affectées et accablées. C'est cependant chez de pareils sujets que j'ai observé assez fréquemment les plus belles guérisons, lorsque je trouvais les eaux indiquées par d'autres raisons;

il suffisait de ne les faire boire qu'en fort petite quantité chaque jour. Les eaux étant portées dans le corps, comme la plupart des médicamens, par la voie du canal intestinal, il est clair que ce canal a besoin d'être en état de les élaborer, si elles doivent devenir utiles. Souvent leur mauvais succès n'a d'autre cause qu'un état morbide des organes digestives, qui les contre-indique tout-à-fait, ou qu'il faut corriger préalablement; ou enfin l'on ne peut employer les eaux qu'avec précaution et en petites doses, de manière à gagner par la durée plus longue de la cure, ce que l'on n'a pu obtenir de force par de grandes doses. Avant de prescrire ces eaux, l'on examinera donc avec soin l'état particulier de la vitalité des organes digestifs, et l'on déconseillera plutôt leur usage, si on soupçonne l'existence d'un état squirrheux de l'estomac, du pancréas, des intestins, ou l'atrophie de ces parties, qui se caractérise par une sensibilité excessive, et qui accompagne souvent d'autres transformations morbides et grossières de ces organes.

Si nous soutenons que ces eaux agissent en pénétrant dans l'acte de l'assimilation, dans lequel elles provoquent une exaltation dont le résultat définitif est un changement qui s'opère dans la substance animale, à la suite de sécrétions et d'excrétions augmentées, nous exprimons le même fait

qu'on a désigné jusque-là sous le nom de vertus résolatives ou fondantes ; car en effet la résolution de parties indurées du corps est souvent le résultat final de la cure ; c'est ainsi qu'on a vu quelquefois des tumeurs enkystées disparaître, le cal récent d'un os fracturé guéri peu de temps auparavant, se ramollir, des polypes du nez, tomber spontanément durant la cure. Nous avons observé absolument les mêmes effets presque miraculeux, à la suite des eaux de Carlsbad artificielles qu'on prépare ici (à Dresde). Quoique les cas de cette espèce soient rares, on ne peut cependant guère les prendre pour des événemens accidentels, car à peine se rencontrent-ils ailleurs, comme d'effets spontanés de la nature, et cependant ils se présentent aussi après l'usage des eaux minérales artificielles. Si, dans ces cas, l'acte résolutif se montre à son plus haut degré, il n'y a point lieu à s'étonner, de ce que nous observons en général, pendant et après l'usage des eaux, des gonflemens du foie, de la rate, des glandes mésentériques, et des accumulations d'humeurs concrétées, épanchées dans le tissu cellulaire de l'épiploon et des mésentères ; ni de ce que nous trouvons toujours, qu'alors le corps perd considérablement de sa masse et s'amaigrit. Ces effets sont les résultats d'une augmentation de l'activité organique ; c'est ce que les phénomènes

suivans démontrent clairement : pendant l'usage de ces eaux minérales il y a 1° accélération de la circulation, 2° la chaleur est augmentée, 3° l'expansion du sang est plus grande, 4° on distingue facilement une époque de coction, caractérisée par un sentiment de pesanteur, de paresse, de malaise, par une chaleur plus intense, par des congestions etc. 5° on observe une fois, ou à plusieurs reprises, des évacuations critiques avec soulagement général. 6° Si par des erreurs de régime, assez communes, les malades tombent dans une fièvre, celle-ci a toujours le caractère d'une fièvre humorale plus ou moins inflammatoire, à laquelle viennent facilement se joindre des inflammations locales du foie, des poumons, ou même des méninges. Ces maladies offrent presque le même caractère que les fièvres épidémiques, produites par un miasme, c'est-à-dire qu'on y observe constamment les signes d'une altération de la composition des humeurs. Aussi ne sont elles pas franchement inflammatoires, mais on doit les considérer et les traiter comme des inflammations et des fièvres composées, et produites par des principes étrangers, développés dans le sang; et le but principal de leur traitement est la dépuration des humeurs par les voies d'excrétion. 7° La même chose est aussi prouvée par les hémorrhagies qui se déclarent souvent pendant la cure, chez

les individus, qui y sont disposés; par le gonflement des vaisseaux hémorrhoidaux; par la grande agitation et le sommeil troublé, dont se plaignent beaucoup de malades, ce qui nécessite même assez souvent une évacuation sanguine général ou locale. Les émissions sanguines sont de même souvent nécessaires avant la cure, pour que les eaux puissent être supportées; 8^o dans certaines circonstances on remarque même une disposition du sang à se décomposer. Aussi les eaux de Carlsbad ne sont elles pas supportées dans le scorbut; dans le cas de prédisposition, elles déterminent même des hydropisies, qui ne peuvent cependant résulter que d'une décomposition du sang en ses parties constituantes; mais en général ces eaux favorisent d'une manière peu commune les évacuations par les sueurs et par les veines. J'ai toujours trouvé, dans les fièvres, comme hors de cet état, que le sang tiré de la veine est de couleur foncée et souvent d'un rouge briqueté, que sa partie colorante rouge tend à se coaguler en une seule masse avec le sérum et la fibrine, et que la disposition à former une couenne paraît diminuée. C'est pour cela que j'appelle composées les inflammations qui se développent durant la cure à Carlsbad, et que je les compare aux inflammations miasmaticques. Ce serait cependant à grand tort qu'on at-

tribuerait à ces eaux la propriété de mettre le sang dans cet état, que nous lui connaissons dans les fièvres putrides épidémiques, ou dans le typhus contagieux; car le changement de composition du sang, d'après les faits précédemment indiqués, est plutôt à considérer, comme marchent de pair avec l'activité intérieure, augmentée et exaltée du sang; et ce changement, dans des circonstances particulières, peut sans doute aussi aller jusqu'à la décomposition véritable du sang en ses parties constituantes, (comme dans l'hydropisie), ou jusqu'à la mort de ce liquide.

Quoique nous ne soyons pas en droit, de vouloir déduire l'effet général des eaux sur l'organisme, de leurs différens principes constituans, puisque ces principes forment un composé unique, qui représente un produit nouveau et particulier de la nature, cependant la grande efficacité des eaux de Carlsbad s'explique, jusqu'à un certain point, par la soude en grande proportion, le sulfate de soude, le fer et l'acide carbonique qui s'y trouvent réunis; chacun de ces corps nous étant déjà suffisamment connu comme un médicament actif par lui-même; la part du calorique libre n'est certainement pas à négliger dans cette appréciation.

Je crois pouvoir fixer avec le plus de sûreté les indications des eaux de Carlsbad dans différens

cas morbides, en ramenant d'abord les conditions, où elles sont indiquées, aux maladies élémentaires, qui d'après mes principes, (chapitre 3.) forment les élémens internes les plus essentiels des maladies et par conséquent aussi l'objet spécial de leur traitement.

En général les eaux ne sont pas indiquées si la vie, dans son ensemble, a perdu sa vigueur, quelle que soit la cause de cet état. Car dans ces cas les eaux ne trouvent aucun objet qu'elles puissent corriger, ou bien il est trop tard, de les essayer encore, s'il en existe un. Elles sont tout aussi peu indiquées lorsque les conditions intérieures d'une grande intensité de la vie ont lieu à un haut degré, ce qui dispose les fonctions plastiques à des excès d'activité; les sujets robustes et sanguins sont par conséquent dans ce cas. Si l'emploi de ces eaux devient alors nécessaire par d'autres raisons, il faut commencer par réprimer considérablement cette disposition; mais elles sont absolument à rejeter dans les maladies dont l'essence consiste en un excès de l'activité plastique; par conséquent aussi on ne les mettra pas en usage en général, aux époques de la vie, où le développement du corps est très-marqué; que ce développement soit normal comme celui de la puberté, ou qu'il soit déterminé par une maladie, telle, par exemple, qu'une fièvre

continue. Même aux époques d'évolution des maladies chroniques, où ces eaux sont d'ailleurs indiquées, il faut ou les supprimer, ou ne les employer qu'en petite quantité comme je l'ai déjà dit. Plusieurs fois j'ai vu résulter de l'usage des eaux de Carlsbad des effets très-mauvais et funestes pour les malades, dont l'affection avait proprement pour base cet état que je voudrais nommer une intensité (turgescence) morbide et exaltée du sang; et dans lequel j'ai reconnu le principe d'un grand nombre de cas de maladies chroniques. Je n'entends pas désigner par-là un sang substantiel, dont la quantité est sur-abondante par rapport à la capacité des vaisseaux (car les veines relâchées peuvent contenir beaucoup de sang, et dans quelques maladies du coeur elles contiennent certainement jusqu'aux $\frac{3}{4}$ de la masse sanguine, sans qu'il en résulte de graves accidens; je ne puis donc accorder une grande importance à la pléthore *ad vasa*). Je ne parle pas davantage d'un simple épaissement du sang; mais de la présence d'un sang bien constitué, dans un état de concentration, et dans une proportion qui surpasse de beaucoup le besoin du corps. En y attachant l'idée, sans doute fort juste, que le sang jouit de la vie, et que sa vie est liée à sa composition matérielle, on conçoit facilement, qu'un état de concentration de la masse du

sang peut finir par entraîner dans ce liquide un excès de force, une intensité relativement trop considérable de celle-ci; d'abord sous le rapport du besoin du sang pour certaines constitutions, surtout à certaines époques de la vie, et ensuite sous celui de la relation du sang avec la substance nerveuse; et comme ça, une disproportion entre les deux leviers essentiels de la vie en est le résultat. L'expérience confirme complètement la justesse de la manière d'envisager l'origine de beaucoup de cas des maladies sous ce point de vue (dont on ne s'est pas saisi jusqu'à présent, mais dont les médecins ont eu déjà une idée obscure depuis bien long-temps). Si des femmes d'un âge moyen viennent à Carlsbad, ayant une maladie, qui est le produit de cet état, elles ne tardent pas à devenir beaucoup plus souffrantes. Si les nerfs étaient déjà auparavant sous le poids de cet état, j'ai vu une profonde mélancolie en être la suite; un organe était-il disposé à une dégénérescence, je voyais bientôt celle-ci se déclarer; un cancer de l'utérus, par exemple, se développait, dans des cas, où les médecins ordinaires n'avaient pu remarquer auparavant aucune trace de l'existence d'un squirrhe. Chez des hommes adultes, qui après avoir été trop abondamment nourris dans leur enfance, avaient été chargés, bientôt après de soins et de travaux, par suite des-

quels ils se trouvaient affectés de différens accidens graves du système nerveux et des fonctions digestives, de manière qu'on les prenait pour des hypocondriaques, j'ai vu très-fréquemment la cure par les eaux de Carlsbad aggraver la maladie, et ces eaux n'être nullement supportées. Elles provoquent, chez d'autres, des hémorrhagies violentes, surtout par l'anus; et d'autres malades encore tombent dans une fièvre aigue, pendant la cure. Je ne puis assez appeler l'attention sur cet état du sang, qui se trahit moins par la pléthore, que par les signes d'une pression exercée sur les nerfs, et par le dérangement de la digestion, sans qu'il y ait de signe d'un autre vice de cette fonction. Il mérite une attention toute particulière parmi les diverses altérations des humeurs, qui forment les conditions internes et essentielles de beaucoup de maladies chroniques, et sans l'appréciation exacte desquelles on ne sera jamais heureux dans le traitement, soit par des médicamens, soit par les eaux minérales. J'ai traité ce sujet avec un peu plus de développement dans le mémoire cité plus haut, auquel je suis obligé de renvoyer. Les malades de cette espèce ne guérissent que peu-à-peu par la diminution de la masse sanguine, moyennant des saignées modérées fréquemment répétées, par une diète végétale très-légère, et par des médicamens

rafraichissans et délayans. Il se peut que la cure de l'abstinence, ou par une diète aqueuse et très-petite (Hungerkur, qu'on a mise en vogue de nouveau de nos jours, et dont on abuse malheureusement trop fréquemment) devienne quelquefois utile, par l'abstinence et la médication mercurielle, dont elle se compose, contre la base morbide dont il s'agit, quoiqu'on ne s'en doute pas; mais les malades auraient certainement pu recouvrer leur santé à meilleur compte que par une cure aussi héroïque.

Les états morbides auxquels les eaux de Carlsbad sont le mieux appropriées, sont ceux où la vie est à regarder comme gênée, comme obscurcie par un principe étranger que l'organisme s'est approprié; mais dans ces cas même, elles ne sont encore indiquées que sous des conditions déterminées, dépendant de la manière dont ces états se sont engendrés par des causes intérieures.

Pour me rendre plus clair jé vais analyser ces conditions; j'examinerai *les états morbides*, dans lesquels elles peuvent exister, sous le rapport des parties de notre corps, qui sont le principal point de départ; je les envisagerai d'abord en général, dans leur rapport avec *les humeurs vivantes*, le *système nerveux*, et *les tissus solides*, et ensuite spécialement, dans leur rapport avec *les différens*

organes du corps, qui se composent de ces éléments.

Nos eaux trouvent sans contredit leur application principale dans les états que je nomme avec les anciens, *dyscrasies des humeurs vivantes*, surtout dans ceux qui se sont *engendrés primitivement par l'influence d'un air vicié, d'alimens de mauvaise qualité*, notamment chez les sujets qui mènent une vie sédentaire. C'est ici qu'il faut placer les constitutions *atrabilaire et phlegmatique*, noms qui, étant bien compris, pourront très-bien être conservés comme désignant des vérités expérimentales collectives, dans la détermination desquelles nos sages ancêtres étaient d'excellens maîtres. Dans la dyscrasie pituiteuse (phlegmatique) des humeurs la formation du sang paraît être arrêtée dans un degré imparfait de son développement; dans la disposition atrabilaire il semble passer trop promptement à l'état de carbonisation et être surchargé de matière animale décomposée. La première se trahit par un aspect bouffi, pâle et décoloré de la peau, par un faux embonpoint, un sentiment de lassitude, la lenteur du pouls, la paresse de toutes les fonctions, un enduit tenace recouvrant les membranes muqueuses, un goût fade et pâteux, enfin par une digestion mauvaise et par la paresse du ventre. La seconde à son tour se ca-

ractérise par une teinte jaune-verdâtre, un peu foncée de la peau, par la suspension de la digestion et des évacuations alvines; par des selles brunes, noirâtres, par des signes de stases sanguines dans le système de la veine porte, jusqu'au gonflement des vaisseaux hémorroïdaux, et principalement aussi par une mauvaise humeur très-marquée par une anxiété morale, de la brusquerie, de l'irascibilité et une disposition aux congestions sanguines vers la tête, ou la poitrine, etc. Ces états sont très-fréquens, et doivent ordinairement leur origine à un défaut de rapport entre la quantité et la qualité des alimens d'une part et le véritable besoin de la nature et les forces digestives de l'autre. Les individus qui mènent une vie tranquille et sédentaire sont surtout disposés, tantôt à l'un, de ces deux états et tantôt à l'autre, et le second se rencontre particulièrement chez ceux qui sont livrés à des travaux d'esprit fatigans, ou à des affections morales.

D'après le peu de connaissances qui me sont devenues propres sur la nature de l'organisme sain et malade, un grand nombre d'affections chroniques générales, ayant une forme déterminée, ont pour base les vices fondamentaux qui viennent d'être signalés; et l'on ne peut les guérir autrement, qu'en favorisant un échange intégral des matériaux malades des procédés plastiques de l'or-

ganisme ; ce que la nature demande clairement par les symptômes de l'état surchargé des voies d'excrétion. Les parties solides prennent une part très immédiate à ces états ; les accidens et les souffrances qui en proviennent essentiellement, peuvent prendre des formes extrêmement variées, selon la différence de la constitution, et se manifester dans le trouble des organes les plus divers, ainsi que dans celui des fonctions nerveuses. Ces symptômes sont par exemple un sentiment d'oppression, de l'anxiété, un état de mélancolie, des spasmes de toute espèce, un engouement muqueux à la gorge, de la toux, de l'oppression de poitrine, des douleurs de tête et dans d'autres parties, de la constipation, des anomalies de la digestion. La nature de la maladie est toujours la même, et nos eaux sont parfaitement propres à la combattre, si bien que l'amélioration ne tarde guère à se manifester dans l'état du malade, par les traces d'une nutrition plus parfaite, une plus grande fermeté des chairs un teint meilleur, une plus grande vivacité des yeux et une certaine hilarité dans les traits de la face.

On dirigera la cure, dans ces états, d'une manière différente, selon que l'état général du malade indique un état de paresse de l'activité organique, ou bien le réveil d'une activité augmentée ; car dans ces maladies la nature est également sou-

mise à des oscillations périodiques entre les deux extrêmes. Dans les périodes d'évolutions, comparables aux fièvres actives, on prendra les eaux en moindre quantité, et si malgré cela la sur-excitation va trop loin, on cherche à la modérer par des moyens rafraichissans, ou même par des émissions sanguines; on peut aussi suspendre l'emploi des eaux, ou ne faire prendre que celles dont la température est moins chaude. En un mot le médecin cherchera à donner à l'action de l'organisme un degré moyen d'intensité, et à l'y maintenir, comme l'on fait dans le traitement des fièvres. Ordinairement les malades de cette espèce supportent très bien nos eaux, et la plupart d'entr'eux peuvent les continuer sans interruption, pourvu qu'ils y aient été disposés et préparés d'après les règles précédemment indiquées.

La dyscrasie des humeurs vivantes se manifeste fort souvent de préférence dans la lymphe animalisée et par suite dans le système lymphatique et dans les glandes. Pour désigner ces états l'art a presque exclusivement adopté l'expression de disposition *scrofuleuse*. Quelque vague que soit cette dénomination, si on l'emploie toujours pour désigner un seul et même état fondamental de la lymphe, elle mérite cependant d'être conservée, pourvu qu'on la comprenne bien, pour

désigner une infirmité primitive de la lymphe, infirmité de laquelle peuvent résulter une foule d'affections que nous connaissons sous le nom de maladie scrofuleuse. Cet état consiste en une élaboration imparfaite de la lymphe; il a souvent sa cause dans l'hérédité, et au fond il indique un état d'infirmité de l'ensemble de l'organisme, qui se prononce seulement de préférence au premier degré de l'acte végétatif. Cet état est souvent congénial, ainsi que nous l'avons dit, mais il est développé, ou engendré par un air corrompu, humide, et qui ne se renouvelle pas, et par des alimens grossiers et trop abondans, surtout par les farineux et par les graisses; la lymphe en est altérée dans sa composition intime.

Dans cet état nos eaux ne sont non-seulement supportées mais deviennent souvent aussi nécessaires, comme les moyens curatifs les plus énergiques; car pour obtenir la guérison, il faut corriger les matériaux vivans de la nutrition par l'échange des principes étrangers. Mais ce serait une grande erreur que de vouloir faire employer ces eaux à tout malade, et surtout aux enfans, à la première remarque que le système lymphatique est affecté. Ce système n'est pas isolé dans le corps, de manière qu'on puisse le supposer le seul malade, lorsque la maladie s'y manifeste de préférence; au

contraire les accidens morbides de ce système marchent le plus souvent de pair avec ceux du sang dans les veines, et les affections qui se déclarent dans l'un des deux systèmes se communiquent bientôt à l'autre, et réciproquement. Nous pouvons les regarder comme deux degrés d'un seul et même système, ou plutôt la lymphe comme une gradation inférieure du sang. Aussi les dyscrasies primitives du sang se communiquent toujours à la lymphe et *vice-versâ*. Sous ce point de vue on peut donc dire alors, que les eaux de Carlsbad sont indiquées dans les scrofules, sous les mêmes conditions dans lesquelles elles sont aussi salutaires dans les dyscrasies du sang, c'est-à-dire, lorsque la maladie est primitive, et immédiatement produite par des influences nuisibles extérieures.

Mais la disposition scrofuleuse entrave et retarde le procédé de la nutrition et du développement des organes ; les glandes lymphatiques s'obstruent, se gonflent, se transforment enfin en tissus morbides, et passent par exemple à la dégénérescence tuberculeuse ; ou bien à une époque moins avancée elles s'enflamment et suppurent et occasionnent ainsi fréquemment des phthisies pulmonaires, le marasme, et des phlegmasies chroniques dans les glandes mésentériques. La période de cet état morbide est par conséquent bien à considérer avant

qu'on se décide à conseiller l'usage de nos eaux. Elles ne sont indiquées que dans la première période, très-peu déjà dans la seconde, lorsqu'il y a imminence d'inflammation et de suppuration. A la vérité la nature sauve encore assez souvent le malade, dans ces cas, en détruisant par la suppuration des portions entières de glandes mésentériques engorgées, de la même manière qu'elle suit si souvent aussi avec les glandes superficielles; mais dans les circonstances où l'on doit craindre cette issue, c'est toujours une tentative hasardée, de soumettre le malade à l'action de ces moyens énergiques. D'ailleurs, comme il est de fait que ces eaux tendent puissamment à fondre les glandes lymphatiques engorgées; il n'est pas douteux qu'elles ne méritent d'être essayées toutes les fois qu'on n'a pas de raison fondée pour présumer, que le passage à la suppuration est peu éloigné ou très à craindre; c'est-à-dire lorsque ces indurations sont indolentes, et lorsque la constitution n'est pas détériorée par une diminution véritable des forces et de la nutrition. Elles sont, au contraire, absolument contr'indiquées dans ces derniers cas, ou lorsque leur influence se signale par la débilité des poumons, la disposition à la toux, l'oppression de la respiration, et plus encore par la disposition à l'hémoptysie; ou lorsqu'il y a lieu à

soupçonner, que les glandes ont déjà subi une transformation complète, en une masse tuberculeuse, dont le développement ultérieur aboutit à la fonte avec production d'un poison destructeur. Il faut remarquer de plus, que chez les enfans on ne doit employer nos eaux qu'avec grande précaution. Elles sont trop énergiques pour les individus scrofulueux à un haut degré, et il faut également s'en abstenir chez les enfans très-déliçats ou fort susceptibles. L'état général de la vie aussi bien que le degré d'affection morbide des glandes et des différens organes, à la nutrition desquels la lymphe a une très-grande part, sont donc à bien prendre en considération, avant que nous puissions recommander les eaux de Carlsbad, même dans une dyscrasie primitive de la lymphe.

Mais la lymphe aussi bien que le sang, tombent de bien d'autres manières dans des dyscrasies contre lesquelles nos eaux ne sont point à employer, ou bien ne le sont que sous des conditions très-restreintes. Souvent elles sont dues à des empoisonnemens spécifiques, par exemple par le mercure, l'arsenic, le cuivre, ou par des maladies contagieuses incomplètement jugées. La rougeole et la scarlatine en particulier donnent assez souvent naissance à des affections chroniques de toute espèce, même de nature nerveuse; ces affections ne cèdent que lors-

qu'on détruit leur cause première, et leur guérison s'obtient, quoique lentement, lors même qu'elles se sont emparées de la vie nerveuse, comme il arrive si souvent. Dans ces cas l'on peut bien faire usage de nos eaux, pourvu que ce soit avec précaution et en doses modérées ; il faut seulement les éviter dans la maladie mercurielle déclarée. Dans les suites chroniques des empoisonnemens par le cuivre je les ai vu réussir parfaitement; il en est de même des suites de virus morbifiques, pourvu que la vitalité du système entier ne soit pas tombée trop bas.

Les dyscrasies s'engendrent non moins souvent d'une manière secondaire, c'est-à-dire, à la suite d'humeurs sécrétoires morbides, qui restent dans l'organisme, ou d'humeurs développées dans des organes détruits ou dégénérés. Dans ce dernier cas nos eaux sont naturellement toujours contr'indiquées ; si, au contraire, une dyscrasie est produite par une maladie du foie ou des reins et par les liquides que ces organes secrètent ; l'application de nos eaux dépend de l'état morbide particulier de ces organes, dont il sera question plus tard. Les formes morbides appelées cachectiques, comme la chlorose, le scorbut, l'hydropisie, sont dans le même cas. Ces formes ont pour causes des élémens intérieurs de différente espèce, et le plus souvent elles sont des maladies très-complicées,

en sorte que pour juger si nos eaux leur conviennent, il faut absolument connaître leur pathogénie dans l'individu donné.

J'en viens aux cas dans lesquels les eaux de Carlsbad trouvent leur application, sous la condition, que la vitalité du système nerveux soit à regarder comme *obnubilée* et gênée par des principes morbides étrangers.

Nos eaux ne sont point applicables lorsque l'acte morbide se passe immédiatement dans le système nerveux, ou lorsque celui-ci, dans son entier, ou dans certaines parties du système nerveux de la vie végétative est à considérer comme frappé d'imperfection et d'une débilité réelle, que cet état soit congénial et originaire, ou produit par des influences postérieures. Elles ne le sont pas d'avantage lorsque la vie nerveuse, étant au moment d'une évolution, jouit d'une grande excitabilité, et lorsque cet état contient la raison des accidens morbides. Il faut, en général, user d'autant plus de précaution, que le système nerveux est plus susceptible, parce qu'il cède alors facilement aux fortes impressions et tombe dans l'accablement. Dans une maladie due à une désorganisation du système nerveux lui-même, nos eaux ne peuvent que nuire ; on ne peut guère les employer non plus, dans les maladies dépendant de vices organiques

dans les membranes et les os qui enveloppent la moëlle ; car ces eaux préparent, à la vérité, une meilleure végétation, mais celle-ci n'en est pas directement favorisée, et leur action énergique nuirait plutôt, lorsque la substance médullaire est comprimée et atrophiée par l'oppression exercée par les enveloppes malades, ou lorsqu'elle est débilitée par un épanchement sérieux, suite ordinaire des états mentionnés. Elles sont, par contre, applicables lorsque la vitalité du système nerveux peut-être regardée comme *obnubilée*, par les états morbides de la vie végétative, que les eaux de Carlsbad guérissent avec sûreté. Or ceci arrive dans une infinité de formes morbides chroniques, même de celles qui se prononcent en grande partie, ou principalement comme des maladies nerveuses. Elles ont fort souvent pour base d'un état morbide des humeurs vivantes, ou une affection grave et locale de l'appareil digestif ; le marasme chronique général avec abattement du courage, l'hypocondrie, la mélancolie dans ses différens degrés, jusqu'au dérangement des fonctions intellectuelles ; beaucoup de maladies spasmodiques, et surtout la chorée, en fournissent des exemples. Dans ces cas nos eaux rendent le plus ordinairement d'excellens services. Leur usage n'est donc pas contr'indiqué par les spasmes en eux-mêmes, et de la même manière on

ne les rejettera pas toujours, lorsqu'il y aura un excès de sensibilité, pourvu que cet excès ne soit qu'un symptôme concomitant de l'évolution d'une maladie fondamentale qui peut se guérir par les eaux de Carlsbad. Seulement, à ces époques de la maladie, il faut les administrer avec précaution, à petites doses, et en choisissant celles qui ont le moins d'énergie.

Je passe aux conditions sous lesquelles nos eaux sont indiquées, dans les états morbides des parties organiques solides, et par conséquent aussi des différens organes en particulier. Beaucoup de maladies nous apparaissent comme des abnormités du tissu des organes, qui se trouve changé dans son volume, sa consistance, sa forme, etc., et nous sommes accoutumés à regarder ces états comme des effets d'un relâchement, et d'un affaiblissement vital des fibres, qui permettent au sang de s'accumuler dans les vaisseaux, de les distendre, et même de s'extravaser dans le tissu cellulaire des organes. On appelle aussi ces maladies du nom d'obstructions des viscères, de stases du sang dans les veines, surtout dans celles de l'abdomen, etc. Mais l'expérience a depuis long-temps appris aux médecins, à distinguer de cet état des organes, un autre qui est celui de l'induration et de la dégénérescence organique. Je renvoie à ce que j'ai dit précédemment sur la nature spéciale de ces

états. Le dernier est évidemment le produit d'une végétation morbide; les premiers, au contraire, sont bien des états anormaux, dans lesquels on peut démontrer une infirmité de la vie des parties malades, mais ils sont encore du nombre de ces modifications de l'acte végétatif, qu'on peut espérer de faire rétrograder. On peut regarder ces états morbides comme des obstacles partiels à la vie qui dérangent l'harmonie de l'ensemble. C'est sous ce point de vue qu'ils deviennent des objets, qu'il faut bien prendre en considération dans l'emploi des eaux de Carlsbad. Ces états se rencontrent de préférence, et très-fréquemment dans les veines de l'abdomen en général, ensuite dans les organes abdominaux eux-mêmes, surtout dans le foie et la rate, mais aussi dans les parois de l'estomac et des intestins, et dans les parties génitales des deux sexes. Le foie et la rate y sont souvent considérablement gonflés; au rectum ils se manifestent par le gonflement des veines hémorrhoidales; la même chose arrive dans toute l'étendue du canal intestinal, et il n'y a aucun doute, que les anciens avaient raison de dériver beaucoup d'affections abdominales de cet état variqueux de la veine porte, et de le désigner sous le nom d'hémorrhoides internes. L'engorgement des glandes abdominales est à regarder comme un état fort analogue, et marche ordinairement

de pair avec ces hémorrhoides. Malgré le vague de cette dénomination d'hémorrhoides, on peut cependant la conserver, pourvu qu'on la comprenne bien. Selon mon opinion ces états tiennent à une vitalité morbide des organes abdominaux; mais bien loin d'avoir pour base nécessaire une débilité générale et simple, ils ont plutôt pour cause principale, tantôt, et le plus souvent un état d'imperfection originaire du sang ou de la lymphe, ou dans des cas plus rares, une débilité des nerfs abdominaux, qui a pour résultat un retour plus lent du sang vers le cœur. Dans le premier cas la cause éloignée consiste ordinairement dans une imperfection de la masse des humeurs, qui cherche à se décharger par le foie, et opprime ainsi cet organe. Cependant la vitalité du sang de la veine porte, et de la lymphe dans les glandes mésentériques peut certainement aussi être grandement affectée par voie immédiate et directe, par suite de l'absorption de substances mal digérées dans le canal intestinal. Enfin ces états peuvent aussi être les suites, et les phénomènes concomitans de transformations organiques, soit des vaisseaux eux-mêmes, soit des parois intestinales, soit du tissu de la rate et du foie. Ce sont ces engorgemens ou ces obstructions, que l'on peut combattre tout-à-fait de préférence à l'aide de nos eaux. Il ne s'agit que de bien dé-

terminer si un état de cette nature a sa première base dans le sang, ou s'il a déjà passé à une dégénérescence permanente des vaisseaux et des organes. Dans ces derniers cas l'effet fâcheux de nos eaux n'est pas moins certain, que leur effet très-salutaire dans le cas contraire. Si les causes principales d'une maladie de cette espèce sont de graves influences sur le système nerveux, comme par exemple des peines, des chagrins, des évacuations spermatiques excessives, les eaux de Carlsbad peuvent s'employer encore souvent, pourvu que la débilité nerveuse ne prédomine pas trop, tandis qu'il existe des signes d'un grand embarras des fonctions par suite de l'état d'imperfection des humeurs accumulées. Les dérangemens de la digestion engendrés à la suite du vice de la masturbation se guérissent encore assez fréquemment par un emploi bien entendu de ces eaux.

Je vais constater l'utilité des principes généraux jusque-là établis, en y rattachant l'emploi de nos eaux *dans les maladies des grands appareils organiques* qui remplissent la cavité de l'abdomen, du thorax et du bassin. L'appareil digestif forme un ensemble complet dans notre corps; les maladies des nombreux organes dont cet ensemble se compose, sont déjà en elles-mêmes très-diverses et d'espèces très-différentes, et leur diagnostic

n'est pas toujours facile à cause des relations réciproques de ces organes entr'eux ; mais cette difficulté est encore doublée, par la connexion étroite de cet appareil avec le corps entier, dont je viens de parler. Cependant les eaux de Carlsbad étant parfaitement bien appropriées à un grand nombre des maladies de cet appareil, il est très-nécessaire de connaître exactement ces maladies ainsi que leur rapport avec l'ensemble du système, pour leur opposer avec succès les eaux de Carlsbad.

Je commencerai par dresser un tableau des cas dans lesquels il convient de s'en abstenir.

Elles sont fort souvent très salutaires dans des cas où les symptômes nerveux qui accompagnent une maladie en font juger autrement le médecin peu instruit. Mais les cas contraires, où elles nuisent ne sont point rares non plus, quoique la cause principale d'une semblable maladie, qui les contr'indique, soit très-cachée. Je vais donc énumérer les principaux cas de cette nature.

L'estomac, l'intestin, et surtout le rectum sont sujets à de grandes altérations ; les parois du premier sont souvent considérablement amincies, dans quelques endroits à côté desquels on trouve l'induration. C'est ce qui a fréquemment lieu, surtout dans la région du pylore. Pendant long-temps les malades en souffrent peu, ou bien, ils n'ont que des

douleurs et de prétendues crampes d'estomac, qui reviennent sans cause connue et sont très-aigues. J'ai observé le cas d'un malade, qui avait d'abord bu, pendant quinze jours les eaux de Carlsbad; et comme elles ne paraissaient pas lui convenir, il était allé, pour un temps égal, boire les eaux d'Eger. Il succomba à la suite de plusieurs attaques très-violentes de gastralgie, d'abord après sa cure et encore en voyage du retour, et à l'autopsie on reconnut une rupture de l'estomac dans le voisinage du pylore. Une gastralgie très-violente, revenant sans cause connue, par des accès périodiques, et sans signes de calculs biliaires, est donc grandement à respecter.

Les retrécissemens des intestins, aux endroits où leurs parois sont devenues calleuses, se trahissent ordinairement par des vomissemens revenant périodiquement à des heures fixes après le repas; par la constipation et par des douleurs correspondant au siège du mal; plus tard il y a des douleurs aiguës et rongeantes avec un sentiment d'ardeur. Une affection du rectum est souvent la cause de la mort, sans que son état malade se fût trahi par des symptômes saillans. Cet intestin est assez souvent retréci par une induration calleuse de ses parois; ou bien il se forme dans sa muqueuse des végétations nombreuses, et allongées, qui font

saillie dans l'intérieur. L'un et l'autre de ces deux états se reconnaît par le toucher. Quelquefois la muqueuse du rectum et du colon est lisée comme du parchemin, état qui a pour suite le marasme, et que j'ai trouvé plusieurs fois sur les cadavres de personnes, qui avaient souffert, pendant la vie, de constipations opiniâtres, et d'un flux hémorrhoidal très-abondant. Voilà pourquoi l'on doit user de grande précaution en conseillant les eaux de Carlsbad aux sujets hémorrhoidaires. Car, outre que ces eaux ne sont que rarement supportées lorsqu'il y a une disposition aux hémorrhagies, à moins qu'on n'en choisisse que les moins énergiques, un flux hémorrhoidal excessif n'est fort souvent qu'un symptôme et un effet d'une dégénérescence de l'intestin. Les maladies de cette espèce surtout dans le gros intestin se trahissent d'ailleurs aussi par une constipation habituelle, que rien ne détruit complètement, et qui exige l'usage journalier de moyens laxatifs, ensuite par une pression constante et une douleur à la partie inférieure de la colonne vertébrale, une paresse et une pesanteur dans les cuisses, des accumulations sensibles de matières fécales dans quelques points des gros intestins, avec des douleurs dans ces mêmes parties; et souvent aussi des vomissemens. Les malades de cette espèce sont des personnes qui étaient habi-

tuées à un régime extrêmement abondant, ou qui se sont livrés à de grands excès vénériens. A la suite de ce vice se produisent très souvent des inflammations dans le tissu cellulaire qui environne le rectum; et il en résulte des altérations organiques et des retrécissemens de cet intestin. Dans ces circonstances il est fort à conseiller, de n'user qu'avec précaution des eaux de Carlsbad. Des constipations simples, au contraire, quelle que soit leur opiniâtreté, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de ces signes, ne sauraient faire redouter l'emploi de ces eaux. Les engorgemens et les tuméfactions des glandes du mésentère, du foie et de la rate cèdent parfaitement bien aux eaux de Carlsbad, pourvu qu'elles n'aient point encore passé à un état d'induration ou de dégénérescence proprement dites; il n'est pas très-facile de décider ce dernier point, car souvent ces parties sont fort dures au toucher et pourtant la résolution s'opère peu-à-peu. J'ai observé des cas où de grandes tumeurs, pesant jusqu'à une livre ou deux, ont encore disparu à la suite d'un long traitement et d'une cure par les eaux de Carlsbad; dans d'autres cas l'abdomen était dur au toucher, comme si une planche s'était trouvée sous les tégumens, ou bien il y avait une énorme intumescence du foie ou de la rate, et les malades ont cependant guéri. J'ai en-

core vu en 1826, un cas très-remarquable de cette espèce. Chez un jeune homme de trente-deux ans, il s'était développé peu-à-peu et insensiblement une dureté de l'abdomen, telle qu'en l'examinant on trouvait cette région comme au neuvième mois d'une grossesse; il y avait un gonflement général du mésentère et de ses glandes. On avait envoyé le malade à Carlsbad; une cure de six semaines n'avait produit qu'une légère diminution de ces engorgemens; le contenu de l'abdomen ne paraissait former au toucher qu'une masse unique et énorme. On avait été obligé de suspendre la cure parce que le malade avait commencé à vomir tout ce qui était ingéré dans l'estomac. Les médecins me l'adressèrent comme un cas désespéré. Mais comme je pus me convaincre que la maladie n'était pas invétérée, et qu'en proportion, elle s'était développée en peu de temps, en six mois peut-être, et surtout qu'il y avait au fond une disposition à la plique, je continuai de la traiter ici, par l'emploi journalier de bains savonneux, d'embrocations résolutes, et malgré le vomissement, par l'administration, quatre fois par jour, de pilules, contenant pour chaque dose, un grain d'éthiops antimonial, de soufre doré d'antimoine, d'extrait de cigue, et 20 grains de sel ammoniac et d'extrait de chélide. Sous ce traitement continué pendant trois

mois, la maladie approchait, je puis dire, d'un pas rapide, vers sa fin ; à la fin de chaque mois elle prenait, en apparence, un caractère plus grave, le malade éprouvait durant huit jours, environ, beaucoup de douleurs dans l'abdomen, il vomissait facilement, il avait de la fièvre et perdait l'appétit ; je prescrivais des moyens plus doux durant cet intervalle. Comme il fut obligée de retourner chez lui, je ne le revis qu'au printemps suivant. En attendant il avait été affecté d'un ictère, à la suite de grands refroidissemens et d'affections morales, je trouvai le foie très-gonflé, mais peu de traces seulement des anciennes indurations du mésentère ; le malade retourna à Carlsbad, mais je fus obligé, non-seulement de le préparer à la cure, mais encore de le soumettre à un traitement consécutif d'un mois ; ce ne fut qu'alors que céda complètement cette seconde maladie, qui venait sans contredit de la même source que la première, c'est-à-dire d'une cause résidant dans la masse des humeurs. Je puis, du reste, confirmer ce que Becher a déjà fort bien observé, savoir, que les engorgemens glandulaires et les maladies provenant d'un état morbide du système lymphatique ne guérissent que lentement même par les eaux de Carlsbad.

La sensation du volume augmenté et du degré de rénitence des parties malades, ne peut pas, à

elle seule, fixer notre jugement sur la nature de l'altération; il faut de plus en connaître les circonstances concomitantes générales et particulières, surtout son mode de production, son développement progressif, et l'état de la nutrition du corps. De pareilles intumescences ne se forment, en général, qu'avec lenteur et insensiblement; tantôt à la suite d'une disposition scrofuleuse dans l'âge de l'enfance et d'un régime mal entendu, tantôt et fréquemment, lorsque cette disposition existe déjà, à la suite de fièvres intermittentes chroniques, et de fièvres éruptives spécifiques; tantôt enfin après des accouchemens, cas dans lequel on les met facilement sur le compte d'une métastase laiteuse. Nos eaux sont en général indiquées dans tous ces cas; mais s'ils ont duré très-long-temps, et si la nutrition du corps est très-détériorée, si le mal s'est promptement aggravé à l'approche de l'âge critique des femmes, et si les organes malades sont en même temps devenus douloureux, il faut renoncer à ces eaux. En général si les glandes abdominales ainsi affectées sont douloureuses, ou le deviennent plus tard, il faut bien examiner, si elles n'ont pas déjà une tendance à passer à la suppuration? Dans ce cas nos eaux tendent à amener plus vite cet état, et quoique l'issue en soit assez souvent heureuse, l'art ne peut

cependant se permettre de hâter une issue qui peut facilement devenir funeste. Si le foie ou la rate ainsi tuméfiés deviennent douloureux, il faut avant tout écarter cette exacerbation, ou si elle se déclare sous l'emploi des eaux, il faut suspendre celui-ci, pour quelque temps, et diminuer autant que possible cet état de sur-activité, par une médication antiphlogistique.

Il est souvent fort difficile de décider si nos eaux seront utiles, lorsque de semblables intumescences se sont formées à la suite de *lésions extérieures*, dont le traitement ayant été négligé, il s'en est suivi une inflammation consécutive; dans ces cas il se développe facilement des grosseurs près d'un organe ou bien un organe passe à l'état d'induration véritable. Cependant il n'en est souvent ainsi qu'en apparence, par exemple lorsqu'une lésion externe peu grave, chez un individu disposé aux engorgemens, entraîne un gonflement des glandes ou du foie, qui n'est alors que le développement d'une disposition morbide d'une ancienne date dans ces parties; en pareil cas nos eaux rendent certainement encore les meilleures services.

Si le foie ou la rate sont gonflés et douloureux, on a de plus à examiner chaque fois, avant d'employer nos eaux comment ces maladies ont pris naissance? si elles sont encore à la portée de l'art?

c'est-à-dire, susceptible de rétrograder? et si les forces du corps permettent encore d'employer nos eaux avec avantage. Ces deux viscères peuvent se gonfler jusqu'à un degré presque incroyable, et cependant la résolution peut encore en être obtenue soit par des médicamens, soit à l'aide de nos eaux; particulièrement si le mal doit son origine à un état morbide de la masse du sang, ou à des excès de table. C'est un plaisir, à Carlsbad, de voir comment le teint de la plupart des malades s'éclaircit et s'améliore peu-à-peu; mais rien n'est plus remarquable, que la disparition complète du teint souvent d'un jaune noirâtre de beaucoup de personnes malades du foie, qui étaient un sujet de terreur pour les autres malades. Le volume augmenté ou la grosseur de ces organes n'est donc pas, par lui-même, une contr'indication de nos eaux; mais elles sont contr'indiquées par l'imminence d'une désorganisation. La rate paraît se fondre, en général, moins facilement que le foie, et elle ne supporte pas toujours une médication énergique par les eaux. L'un et l'autre de ces faits peut tenir à ce que la rate fournit son sang au foie; et tant que celui-ci reste malade et exerce avec paresse ses fonctions, la résolution de la rate est plus difficile. En effet on remarque souvent aussi, que le foie étant devenu libre, ce n'est qu'alors que des douleurs

commencent à se déclarer dans la rate et à trahir le début d'une évolution nécessaire qui doit encore se manifester dans la rate. Dans ces cas, si la rate souffre de préférence, on peut conseiller l'application répétée de sang-sues dans la région de l'hypocondre gauche, ce qui prépare la résolution et facilite la digestion des eaux. Les deux organes se gonflent souvent aussi par suite d'une maladie du coeur, ce qui tient évidemment à la difficulté que trouve le sang de la veine cave à entrer dans le coeur. L'affection du foie n'est alors qu'un symptôme de la maladie du coeur, et les eaux de Carlsbad ne sont plus indiquées que sous des conditions fort restreintes, dont je m'occuperai encore plus bas. L'obstruction de la rate se rencontre fréquemment dans les régions marécageuses, comme une suite d'une dyscrasie du sang, analogue mais non pas identique avec la dyscrasie scorbutique. Grottanelli a récemment trouvé que dans son pays les médicamens ferrugineux sont contr'elle d'un effet très-salutaire, et par conséquent les eaux et les bains ferrugineux pourraient être d'une grande utilité contre cette espèce de dyscrasie.

L'on sait que dans le foie et dans la vésicule biliaire il se forme souvent des calculs, dont la présence se trahit principalement par des accès périodiques de douleurs aiguës dans l'épigastre, une

grande anxiété et des vomissemens, avec sensibilité exquise de la région du foie. Ordinairement le foie se tuméfie après un certain nombre de ces accès, et assez souvent l'irritation produite par les calculs le fait passer à l'inflammation. L'expérience a prouvé que nos eaux sont d'une grande efficacité contre ces productions calculeuses, soit soit qu'elles dégagent indirectement le système entier des vaisseaux, et des canaux extérieurs, qu'elles produisent directement la liquéfaction des humeurs animales, et un changement dans leur composition chimique; il est du moins certain, que dans les circonstances où l'on peut présumer l'existence de calculs, des masses d'une bile foncée, tenace, et coagulée, et souvent aussi des calculs biliaires plus ou moins gros, sont expulsés par les selles et par le vomissement durant l'emploi des eaux, à différentes périodes, et après une exaspération des accidens. Les eaux de Carlsbad sont donc fort à recommander ici, pourvu toutefois que le foie n'ait point subi de dégénérescence morbide, ou qu'il ne soit pas dans un état de sur-excitation.

Le foie et la rate offrent plusieurs espèces de dégénérescence, qui n'admettent plus l'usage de nos eaux. La rate se ramollit souvent et devient tout-à-fait comme mortifiée et l'on pourrait comparer son état à l'hématose. Il n'y a pas de doute

qu'elle n'occasionne alors des vomissemens de sang. Si ce symptôme ne s'est pas encore déclaré chez un malade, qui éprouve des douleurs et un gonflement de la rate, il n'en faut pas moins regarder cet état comme très-sérieux, si la nutrition du corps se détériore considérablement, que la digestion devient incomplète, et l'aspect cachectique. Les eaux de Carlsbad seraient ici nuisibles. Le foie est très-disposé à la production dans sa substance de tubercules, contenant une espèce de graisse (sébacés), et même de se transformer entièrement en une masse grasseuse. Celle-ci paraît inégale et raboteuse au toucher; quelquefois des productions grasseuses se forment aussi entre la rate et le foie, et unissent entr'eux les deux organes. Dans ces cas nos eaux sont impuissantes et ne font que hâter la mort. Outre la tumeur inégale et indolente qui remplit la région du foie et de l'estomac, l'état cachectique général très-avancé, et l'hydropisie qui paraît imminente nous avertissent qu'il n'y a plus rien à espérer de l'usage de nos eaux.

L'on pense bien que l'ictère guérit très-fréquemment par les eaux de Carlsbad, lorsque d'autres moyens avaient échoué. Ceci arrive fort souvent dans les obstructions opiniâtres des canaux hépatiques, et lorsqu'il existe des calculs biliaires. Il faut renoncer aux eaux aussitôt que le foie est at-

teint d'un vice d'organisation, que l'ictère y soit joint ou non, ce qui arrive assez fréquemment.

Nous savons encore très-peu de chose des maladies du pancréas. Assez souvent cette glande passe à un état d'induration et la digestion en est fortement dérangée; il se manifeste un sentiment de pression à travers de la région épigastrique, et en examinant avec soin cette région, on sent quelquefois une résistance comme celle d'une planche étroite; les malades éprouvent quelquefois, mais nullement toujours, une salivation augmentée dans la bouche; ils ont des acidités, etc. Dans cet état nos eaux ne seraient plus utiles. Dans la plupart des cas, le pancréas ne souffre que conjointement avec les organes voisins, et l'expérience n'a point encore prononcé que nos eaux puissent nuire dans le cas d'un engorgement de cette glande.

Dans les maladies des reins et de la vessie, notamment dans les affections calculeuses de ces parties, nos eaux rendent également d'éminens services, et sous ce rapport elles surpassent, certainement, de beaucoup les eaux acidules froides. Des graviers et souvent des calculs sont rejetés pendant la cure; très-fréquemment aussi leur expulsion est préparée par la cure, et a lieu plus tard. Les eaux de Carlsbad favorisent éminemment la sécrétion urinaire, et c'est ce qui rend d'autant

plus probable, qu'au moyen de quelques-uns de leurs principes constituans elles peuvent exercer une influence chimique sur les calculs urinaires. Becher, qui connaissait très-bien ces eaux, n'osait pas y admettre une vertu lithontriptique ; il est certain qu'elles ne possèdent point une propriété directe pour dissoudre les pierres ; mais une propriété agissant ainsi indirectement ne me paraît pas invraisemblable. On peut sans doute compter pour beaucoup le grand changement que les eaux de Carlsbad produisent dans la masse générale des humeurs, lorsqu'on veut s'expliquer le grand effet de ces eaux sur les calculs ; car dans la plupart des cas la production des calculs est le résultat d'une dyscrasie générale. C'est ce que prouvent les alternatives de goutte d'affections hémorrhoidales et calculuse chez le même individu, et le passage de l'une de ces maladies, à l'autre chez le même sujet, à différentes époques de sa vie. Les eaux de Carlsbad pourront réduire directement par leur propriété alcaline la production morbide de l'acide urique ; mais leur action pénètre plus loin ; elle tend aussi à détruire immédiatement la cause intérieure de cette production morbide. Le résultat de leur action peut donc souvent aussi être un changement de la masse des humeurs, tel que celle-ci en devient apte à s'approprier de nouveau des calculs déjà formés, et à

les dissoudre en quelque sorte. Mais si on a des raisons pour présumer qu'un rein est détruit en plus ou moins grande partie, il est préférable de ne plus les employer. J'ai vu fort souvent les meilleurs effets résulter de l'emploi des eaux de Carlsbad dans les maladies calculeuses. Elles ont hâté la mort dans un cas où l'autopsie fit trouver un rein tout-à-fait dissout et changé en un sac. Le malade avait évacué depuis des années une grande quantité de très-petits calculs, dont le poids s'élevait à un gros jusqu'à un gros et demi par jour ; il était extrêmement affaibli, et il avait voulu essayer de son propre chef les eaux de Carlsbad. Si les reins sont trop volumineux en même temps qu'il existe des calculs vésicaux, et si les eaux causent de grandes incommodités, il faut également renoncer à leur emploi. Les reins aussi bien que la vessie participent très-fréquemment à des états hémorrhœdiques ; les symptômes ressemblent alors beaucoup à ceux des affections calculeuses ; dans la vessie on s'en aperçoit aux signes généraux des hémorrhœides, et spécialement à ceux qu'offre le rectum ; le diagnostic est plus difficile, si les reins sont sous le poids de cet état ; on peut l'admettre si les signes de la présence de calculs rénaux manquent, si l'urine, ne contenant point de graviers, est cependant très-épaisse, trouble, surchargée d'un sédiment rouge,

et si la sécrétion en devient irrégulière, dès qu'il y a des signes d'engorgemens reineux. Je suis convaincu que des calculs dans les reins se forment très-fréquemment à la suite d'un obstacle à la circulation du sang dans ces organes, obstacle qui entrave la sécrétion de l'urine et son passage à la vessie; mais j'ai aussi vu fort souvent des affections en apparence calculeuses des reins, guérir par les eaux de Carlsbad, sans évacuations de calculs. Ces eaux produisent de même un très-bon effet dans les affections hémorrhoidales de la vessie, pourvu que la maladie ne tiennne qu'à une simple gêne de la circulation sanguine, et que la vessie ne soit pas en état de suppuration.

Les affections appelées hémorrhoidales cèdent, en général, parfaitement bien à nos eaux. Je suppose que le médecin sache bien apprécier cet état, qui peut-être de nature si diverse, et dont les malades font si souvent usage, comme d'une raison de consolation pour leurs maux. Les symptômes de cette espèce ne font que trop souvent partie de maladies fondamentales beaucoup plus graves, qui ne supportent point l'emploi de nos eaux. On abuse trop souvent du nom d'hémorrhoides, et l'on s'en sert comme d'un refuge pour l'ignorance médicale, lorsqu'une maladie est profondément cachée. Je fais donc remarquer, que les symptômes hémor-

morrhœïdaux ne sauraient être examinés avec assez de soin, sous le rapport de leur signification, pour savoir, s'ils ne jouent pas un rôle très-secondaire dans la série des affections qui composent une maladie chronique. Car ici nos eaux ne sont utiles, mais alors aussi à un haut degré, que lorsque la source de ces accidens est un simple obstacle à la circulation du sang; état que j'ai suffisamment décrit plus haut, et au commencement de ce chapitre. Chez les sujets phléthoriques on fait seulement précéder la cure de quelques émissions sanguines; et lorsqu'il y a une disposition aux hémorrhagies, il faut s'abstenir des eaux du *Sprudel*. J'ai aussi vu nombre de fois, que chez des personnes qui s'étaient fait exciser des tumeurs hémorrhœïdales, ou opérer une fistule à l'anus, le flux hémorrhœïdal a cessé, mais à sa place il y eut de graves dérangemens de la digestion, et des accidens d'hypocondrie. Dans ces cas un grand désordre dans l'état vital des organes abdominaux formait, sans aucun doute, le fond de ces maladies locales, et lorsqu'on opère ces dernières, sans attaquer leur cause éloignée, avant et après l'opération, les suites mentionnées se manifestent. Dans ces cas les eaux de Carlsbad produisent également d'excellens effets.

Une mauvaise digestion et la constipation du

bas ventre sont les états morbides qui deviennent le plus fréquemment le motif pour employer les eaux de Carlsbad. Mais ils sont de nature si diverse et peuvent avoir une signification si différente, qu'ils exigeraient à eux seuls un long traité. Sous le premier nom on comprend fort souvent des cas de maladies chroniques, dans lesquels la digestion est affectée d'une part, et le système nerveux de l'autre, ce que prouvent les sensations morbides, l'anxiété, la pusillanimité, etc., en un mot, des cas d'hypochondrie. On conçoit que les deux genres de maladies, naîtront souvent de germes intérieurs fort différens, puisque l'appareil digestif se compose de tant d'organes, et puisqu'il forme dans l'homme, le système végétal-animal, qui est dans une connexion si étroite avec l'ensemble. C'est un fait connu, que les états morbides de ces organes donnent lieu à des sentimens d'une grande anxiété, que les forces morales et intellectuelles en sont accablées, et que les malades en sont vivement poussés à chercher les secours du médecin. Quoique les maladies de cette espèce soient fréquentes, on ne les méconnaît cependant que trop facilement, et le médecin a besoin d'habileté et d'un soin particulier dans l'exploration de leur pathogénie, pour ne pas voir des affections nerveuses, là, où il n'y a qu'une cause matérielle qui pèse sur

la vie, et qui demande à être éliminée par les évacuations, et pour ne pas voir ce dernier état, là, où un ou plusieurs de ces organes sont atteints de désorganisation ou d'une dégénérescence. Je crois avoir donné plus haut les explications nécessaires, concernant ce point, et je puis ici me borner à établir en règle générale, que nos eaux rendent ordinairement d'excellens services dans ces cas, pourvu que les maladies dont il s'agit ne proviennent pas immédiatement d'un délabrement des forces nerveuses, ce qui est rare, ou de la dégénérescence de quelque organe. Dans les cas douteux il faut donc commencer par bien étudier et examiner les malades. Je ne puis passer ici sous silence, que dans plusieurs cas j'ai vu céder à l'usage réitéré des eaux de Carlsbad, et à une médication préalable et consécutive, dirigée avec soin, des constipations habituelles, qui avaient duré quatre, six, dix et même vingt ans, et où il était très-probable qu'il se fût formé des retrécissemens de l'intestin. On peut présumer l'existence de ces retrécissemens, lorsque, les malades se portant d'ailleurs fort bien, ils n'en ont pas moins été continuellement constipés, durant des années, et obligés d'employer sans cesse des médicamens pour maintenir la régularité des évacuations alvines, mais sans jamais réussir à atteindre leur but. De pareils malades ont employé les eaux

de Carlsbad, un grand nombre d'années, et avec grand avantage, quoique les conditions intérieures de la liberté du ventre n'en aient point été rétablies. Les eaux ne servaient alors qu'à entretenir la vie. Notre aimable concitoyen Werner avait employé quarante-neuf fois les eaux de Carlsbad, et chaque fois il en avait éprouvé de bons effets. On peut donc en faire un usage répété, sans s'affaiblir. Mais je dois croire, d'après l'exemple de beaucoup de malades guéris par les eaux de Carlsbad et sans elles, que des retrécissemens considérables des intestins sont susceptibles de guérir par l'action de la nature, pourvu que les parois de l'intestin ne soient pas devenues calleuses, et c'est ainsi qu'un usage bien entendu des eaux de Carlsbad, peut certainement aussi contribuer beaucoup à faire cesser les constipations les plus opiniâtres du bas-ventre.

Les diarrhées ne permettent l'emploi des eaux de Carlsbad que sous des conditions fort limitées. Ces eaux nuisent dans la règle; mais il est des diarrhées chroniques, dans lesquelles les malades paraissent sains, et n'ont que trois ou quatre selles liquides par jour; en examinant cependant bien attentivement, on découvre des traces de désordres dans la digestion. J'ai observé que de pareilles diarrhées remplacent souvent l'arthritisme, et que la goutte se manifeste lorsqu'on cherche, d'après

ces vues, à faire cesser le dérangement de la digestion, en corrigeant la composition du sang. J'ai aussi vu de ces cas où les eaux de Carlsbad ont complètement guéri la diarrhée chronique, de la même manière qu'elles produisent, pendant la cure, de la constipation, chez des malades qui n'en avaient point éprouvé auparavant. D'autres flux de ventre, de mauvaise nature, comme la lienterie, le flux coeliaque, ne supportent point nos eaux, vu qu'ils sont des suites de maladies secondaires des organes abdominaux; il en est de même du diabète, dans lequel l'acte entier de l'assimilation est dépravé, sans qu'aucun organe spécial soit, dans la règle et de nécessité, profondément atteint dans son organisation.

Le vomissement chronique et revenant par accès périodiques peut sans doute dépendre des causes morbides susceptibles d'être guéries par les eaux de Carlsbad, telles sont par exemple des calculs biliaires, les engorgemens considérables de la veine porte. En pareil cas ces eaux font des miracles; mais il n'est pas rare qu'au fond se trouvent des altérations profondes des viscères, qui nous échappent quelquefois, et dont nous ne pouvons démontrer l'existence. Aussi ne peut-on recommander ici nos eaux qu'avec la plus grande circonspection. Il en est de même, lorsqu'il y a sujet

de craindre des états variéux dans l'estomac ; les malades sont alors fort exposés à l'hématémèse. Si ce symptôme a déjà précédé, ou s'il faut du moins le craindre, il est préférable de s'abstenir de ces eaux.

Les vers intestinaux sont des élémens morbides internes, qu'il faut regarder comme des produits d'une assimilation malade. Ils se rangent donc dans la seconde série des affections morbides. Nos eaux ne se sont pas acquies justement la réputation d'être anthelminthiques ; et Becher lui-même ne leur attribue point une pareille propriété, mais elles sont sans aucun doute extrêmement utiles dans des cas très-nombreux d'helminthiasis invétérée, et elles rendent des services bien plus essentiels que des purgatifs anthelminthiques. Dans une semblable disposition à la production de vers ascarides, je les faisais prendre avec grand succès à l'intérieur et en même temps je les prescrivais en lavemens. Le ténia ne leur cède pas, mais souvent des portions de ce ver sont évacuées à Carlsbad. J'ai cependant réussi une fois, à procurer en trois jours l'expulsion entière d'un ténia, par le moyen d'un purgatif, donné pendant trois jours, et d'ailleurs souvent efficace contre ce ver. La malade venait de suivre une cure d'un mois aux eaux de Carlsbad ; elle n'avait eu qu'une seule évacua-

tion alvine à la fin de la première quinzaine. J'ai déjà fait mention plus haut, de ce même cas.

Les maladies des organes de la cavité thoracique sont connues comme ne supportant point les eaux de Carlsbad. Cependant l'on n'entend, dans la vie commune, sous le nom de maladies de poitrine que la disposition à la phthisie pulmonaire, et l'on ne commence jamais à craindre cette dernière que lorsque des accidens morbides se manifestent dans la poitrine. Mais quoiqu'il soit certain que la disposition à l'hémoptysie et la présence de tubercules dans les poumons contr'indiquent absolument l'emploi de nos eaux, le médecin doit cependant savoir bien distinguer les nombreux cas d'affection de poitrine, qui ont leur cause principale dans une lésion morbide des organes abdominaux, ou bien du cœur et des gros vaisseaux, ou dans une dyscrasie générale des humeurs ; dans ces cas les poumons ne souffrent que sympathiquement, et ne sont pas idiopathiquement et profondément malades.

Il est, d'un côté, souvent fort difficile, même pour le médecin exercé, de deviner d'assez bonne heure, les dispositions aux véritables maladies des poumons ; car il n'est pas rare que ces dispositions se déclarent tout-à-fait inopinément, et sans que ni le malade, ni le médecin y aient songé plutô ;

d'un autre côté les affections de poitrine sont fréquemment un effet secondaire de maladies primitives du cœur et des gros vaisseaux, d'engorgemens des glandes lymphatiques dans la cavité du thorax, de productions graisseuses dans cette cavité, d'états morbides de la colonne vertébrale, et de la moëlle épinière, et même du cerveau, mais le plus souvent de vices dans les organes abdominaux, et enfin de dyscrasies générales du sang, et particulièrement de la dyscrasie pituiteuse. Voilà pourquoi les affections de poitrine de toute espèce, et spécialement l'asthme, la toux et les douleurs de poitrine exigent la plus grande circonspection lorsqu'il s'agit de l'emploi des eaux de Carlsbad, qui pourront ou devenir nuisibles, ou être au contraire le vrai moyen curatif, qu'il ne faut point refuser aux malades, lorsque l'origine et la source de ces maladies les ordonnent et les demandent. Il résulte déjà de ce qui précède qu'on ne peut recommander ces eaux, dans les maladies de cette espèce, qu'avec une grande circonspection. Mais on peut les employer avec précaution si on trouve, après avoir bien examiné la constitution du malade, et tenu un compte exact de ses maladies précédentes, de la marche de l'affection de poitrine, des influences nuisibles du dehors, etc., que d'une part il n'y a guère lieu à penser à l'existence d'une disposition

morbide des poumons ; que, d'autre part, il y a plutôt des signes d'une dyscrasie générale, qui exige l'emploi des eaux de Carlsbad, ou bien que l'affection de poitrine dépend d'un état morbide des organes abdominaux, susceptible d'être guéri ; et s'il n'y a point lieu à soupçonner un autre vice organique dans la cavité thoracique, spécialement dans le coeur. J'ai vu, assez souvent, les toux les plus enracinées, avec expectoration épaisse, chez des sujets d'une constitution atrabilaire, ainsi que des asthmes chroniques et périodiques se guérir parfaitement bien à Carlsbad, lorsque ces maladies tenaient au fond aux causes qui viennent d'être mentionnées. Déjà Becher connaissait fort bien les excellens effets des eaux contre la toux et l'asthme dans ces conditions ; et il rapporte même plusieurs cas de cette espèce.

Cependant les maladies propres aux poumons restent souvent latentes pendant si long-temps, et le diagnostic des affections de poitrine, en général, est si difficile (comme l'a déjà exprimé le grand Baglivi) que je ne puis que recommander la plus grande circonspection, lorsqu'il s'agit de décider la question, si un malade atteint d'une affection de poitrine grave, devra faire usage des eaux de Carlsbad ou non ?

Aux maladies de poitrine il faut aussi joindre

celles du coeur et des gros vaisseaux ; leur diagnostic est difficile en lui-même, elles peuvent également affecter et imiter la forme de maladies pulmonaires, et il faut leur consacrer une grande attention lorsqu'il est question d'employer les eaux de Carlsbad.

En général ces eaux sont difficilement supportées, ou ne le sont point du tout dans les vices organiques du coeur et des gros vaisseaux ; et elles paraissent peu propres à y remédier, lorsque l'altération organique est avancée. Comme elles excitent et accélèrent la circulation du sang, elles peuvent amener facilement une paralysie du coeur affaibli, ou même une rupture de cet organe, et je sais que leur emploi inconsideré a donné lieu à des cas de cette espèce. Il est cependant des cas, et j'en ai vu beaucoup d'exemples, où elles peuvent devenir utiles, pourvu qu'on les emploie avec beaucoup de précaution, et en ne choisissant que les sources moins chaudes ; ainsi l'on peut y recourir lorsque aux vices organiques mentionnés se joignent de grandes stases dans la circulation de la veine porte. De semblables complications aggravent singulièrement les souffrances des malades ; ces stases, et surtout les engorgemens de la rate, occasionnent fort souvent des accidens tellement graves, par exemple de l'anxiété, de

l'oppression, de la douleur dans le coeur, des palpitations et des pulsations irrégulières du coeur, qu'il devient quelquefois fort difficile, de décider avec certitude sur-le-champ, et sans observer plus long-temps le malade, s'il existe réellement une maladie du coeur. Des cas de cette nature ont souvent été soumis à mon jugement, et très-fréquemment j'ai eu la joie, de pouvoir donner aux malades la consolation, qu'ils n'étaient point affectés du coeur, et même de les voir délivrés de leur prétendue maladie du coeur, par les eaux de Carlsbad. Mais il n'est pas rare, de rencontrer aussi le cas inverse, où des malades sont envoyés à Carlsbad, comme affectés d'hypocondrie, lorsque leurs souffrances proviennent d'une affection du coeur. Il n'y a pas de genre de maladie qui dispose plus à la mélancolie et à des sentimens d'anxiété, qu'un obstacle opposé à la circulation du sang, par un vice organique du coeur; et cependant il est souvent fort difficile de découvrir cette cause, tant que le mal n'est pas avancé, ou s'il est de nature à ne pas se manifester par des accidens d'une forme bien déterminée; cette forme ne se remarque que dans un petit nombre de cas, comme par exemple, dans l'angine de poitrine, dans l'ossification des valvules, dans la dilatation et l'hypertrophie du coeur entier et de ses cavités. C'est

avec un profond chagrin que j'ai vu assez souvent de ces malheureux, qu'on traitait, en plaisantant, de malades imaginaires, ou qu'on envoyait à tout hasard à Carlsbad, comme atteints d'hypocondrie, ce qui ne pouvait que leur être nuisible, ou dont ils ne pouvaient retirer qu'un avantage incomplet, en faisant un usage extrêmement limité des eaux; bien plus, j'ai observé, comme il a déjà été dit, que la mort s'en est suivie durant la cure, inconsidérément dirigée. Que les médecins qui veulent se charger, en général, de donner des avis sur l'emploi des eaux minérales, se familiarisent donc, avec le plus grand soin, avec le diagnostic de ces maladies souvent si obscures. Dans beaucoup de maladies du coeur, il existe simultanément aussi une gêne de la circulation dans le foie et la veine porte. Cette gêne semble souvent être un effet secondaire de la maladie du coeur, le foie se gonfle souvent parce que la veine cave ne peut décharger complètement et régulièrement son sang, dans le coeur malade; d'autres fois cet état peut-être idiopathique. Dans l'un et l'autre cas il est nécessaire d'y remédier pour soulager le malade. On y parvient tant par des moyens qui diminuent directement la congestion du sang dans ces vaisseaux, comme par exemple les sang-sues, que par des médicaments propres à augmenter la sécrétion biliaire.

Dans des cas semblables j'ai aussi vu résulter un très-grand avantage de l'emploi circonspect des sources moins énergiques de Carlsbad, lorsque le malade y avait été préparé; c'est ce qui s'applique surtout aux cas où il y a des retrécissemens du passage, par suite de l'ossification ou de l'hypertrophie du coeur; l'on conçoit sans doute, que lorsque ces états morbides sont fort avancés, ou lorsqu'on peut présumer qu'il existe une atrophie du coeur, ou des aneurysmes dans les grosses artères, il n'y a plus à penser à l'emploi des eaux de Carlsbad.

Un état morbide qui se rencontre fréquemment et qu'il faut encore mentionner ici, c'est celui qui se manifeste par des pulsations dans le creux de l'estomac, phénomène qui est tantôt simple et sans symptômes concomitans, et tantôt accompagné de sentimens d'anxiété, d'oppression, de trouble dans la digestion; les malades en sont souvent fort inquiétés. Ces pulsations peuvent dépendre d'un état aneurysmatique de l'aorte, ou de l'artère coeliaque, ou même de la splénique, ce que j'ai vu moi-même, dans un cas où l'aorte était également dilatée et dégénérée; mais ces cas sont bien plus rares que ceux où les pulsations sont dues à une tumeur du foie, du pancréas ou du mésocolon; comme ces tumeurs se reconnaissent par le toucher, c'est alors au médecin, à rechercher, si elles sont encore à

considérer comme susceptibles de résolution, et si les eaux de Carlsbad sont à recommander.

Cependant ces pulsations s'observent aussi très-souvent quoiqu'on ne sente point l'aorte, et qu'il n'y ait point d'aneurysme à soupçonner; on remarque seulement une grande gêne dans la vie de l'ensemble des viscères abdominaux; je suis persuadé qu'alors ce phénomène ne dépend que des pulsations plus fortes de quelques artères de la région épigastrique, et qu'à leur tour, ces pulsations sont dues principalement à un engorgement sanguin considérable des troncs veineux parallèles, c'est-à-dire en d'autres termes, qu'une activité augmentée est provoquée dans ces artères, par la grande gêne de la circulation dans les veines. C'est ainsi que nous voyons fort souvent, selon la même loi, se manifester une augmentation morbide d'activité dans certaines parties, par exemple des pulsations dans les artères temporales, ou même des ophthalmies, des otites, etc. à la suite d'engorgemens sanguins dans le bas ventre. Les eaux de Carlsbad sont d'une utilité remarquable dans ces circonstances. Malgré cela je ne puis assez avertir d'avoir toujours l'attention fixée sur des aneurysmes dans l'abdomen, pour ne pas envoyer à Carlsbad des malades qui s'en trouveraient atteints. Ces maladies restent très-latentes jusqu'à

ce qu'elles soient parvenues à un haut degré; elles trompent facilement sous le masque de l'hypocondrie, et le médecin ne peut-être assez sur ses gardes pour ne pas se laisser induire en erreur.

Les maladies des *organes sexuels* deviennent moins souvent le motif de l'emploi des eaux de Carlsbad, et celles du sexe mâle le plus rarement. J'ai cependant remarqué que l'impuissance est assez souvent un symptôme des maladies des organes digestifs et qu'elle est alors due à la grande gêne de l'activité vitale de ces organes, et à l'abattement moral qui en est une suite. C'est dans de tels cas que j'ai vu plusieurs fois l'impuissance céder à l'emploi de ces eaux, à mesure que la santé se rétablissait.

Chez les femmes il y a plusieurs états morbides des organes sexuels qui fournissent l'occasion d'employer avec avantage les eaux de Carlsbad. Telle sont, en particulier, la suppression de la menstruation, des douleurs et des spasmes qui se déclarent régulièrement à chaque période menstruelle; la stérilité et assez souvent les fleurs blanches. Il faut être, au contraire, extrêmement circonspect avec ces eaux dans la disposition aux hémorrhagies utérines, ou lorsqu'on peut soupçonner l'existence d'un squirrhe de l'utérus. J'ai vu un cancer de l'utérus se développer peu après

l'emploi de ces eaux, dans un cas où le médecin n'avait pas même soupçonné l'existence d'une prédisposition.

Les états morbides nommés en premier lieu, et spécialement les fleurs blanches, sont produits dans la pluralité des cas par une dyscrasie générale et pituiteuse, et par des stases du sang; il est bien plus rare qu'une débilité générale ou locale, surtout des nerfs, en soit la cause principale. C'est en appréciant avec justesse le mode de composition de ces maladies par leurs causes internes, qu'on peut décider dans chaque cas individuel, si ces eaux sont convenables ou non.

La stérilité est très-souvent guérie par les eaux de Carlsbad; et dans beaucoup de cas celles-ci produisent sans retard leurs effets salutaires, pour preuve que l'obfuscation de la vie dans les organes génitaux, par la gêne de la circulation sanguine, était la cause de la stérilité. La leucorrhée est ordinairement une maladie très-opiniâtre; parce que sa source est communément très-profonde, c'est-à-dire, constituée par un état d'imperfection générale du sang, qu'il n'est possible de corriger que par de longs efforts; mais elle cède comme d'autres maladies à un traitement convenable, suivi avec persévérance, et les eaux de Carlsbad la guérissent fréquemment, ou en préparent une gué-

raison certaine, de la même manière qu'elles font cesser fort souvent des coryzas chroniques. Sous les mêmes conditions elles rendent aussi d'excellens services, lorsque la menstruation est supprimée ou imparfaitement établie et lorsqu'elle est accompagnée de douleurs et de spasmes.

Les maladies des extrémités peuvent quelquefois exiger l'emploi des eaux de Carlsbad, lorsqu'elles dépendent de causes internes, ce qui a lieu dans bien des cas. Ces eaux sont donc utiles dans la paresse et la pesanteur des membres, qui a pour cause une gêne de la circulation abdominale, et qui finit par conduire à la paralysie; dans beaucoup d'affections chroniques de la peau, qu'on appelait autrefois miliaires scorbutiques, dans les dartres et les ulcères de même nature. Comme la source de ces maladies réside ordinairement bien profondément dans l'organisation, elles ne cèdent pas toujours en peu de temps aux eaux de Carlsbad; mais à l'aide de cures répétées on parvient fort souvent à les déraciner. Becher a déjà rapporté des cas importans de cette espèce, où des paralysies des membres, dues à des dartres répercutées, ont été guéries par les eaux de Carlsbad. Je ne dirai rien des contractures arthritiques des membres, parce que je traiterai de la goutte d'une manière spéciale.

Il me reste encore à déterminer *les formes morbides chroniques générales*, dans lesquelles les eaux de Carlsbad sont à employer. L'expérience prouve que dans différens individus ces formes sont un produit de causes très-compliquées, et que les élémens internes dont elles sont le résultat, y contribuent d'une manière inégale. Elles affectent tantôt la sphère végétative du corps, et se manifestent comme des vices de la nutrition et des sécrétions, ou comme des dérangemens des fonctions animales, ou même de la vie intellectuelle de l'homme, et tantôt ces affections sont de nature mixte. Je ne puis ici donner mes conseils sur l'emploi de nos eaux, que pour les plus importantes de ces maladies.

Celles du premier genre sont désignées, dans le langage de l'art, sous le nom *de cachexies*; l'hydropisie, l'ictère, la chlorose, le marasme, le scorbut et l'arthritisme sont de ce nombre.

Le scorbut qui se développe sur les vaisseaux et sur les bords de la mer, par l'influence d'un mauvais régime et d'un air corrompu, est une maladie d'un caractère spécial, dans laquelle la vitalité du sang a subi une altération grave et spécifique. Il ne supporte nullement les eaux de Carlsbad. Mais sur le continent il y a très-fréquemment des maladies avec des symptômes scorbutiques, et

que les eaux de Carlsbad guérissent parfaitement bien. Je veux parler de ces états morbides, qu'accompagne le dérangement de la digestion et du système nerveux, et dans lesquels les gencives sont toujours gonflées, et disposées au saignement, et où il se manifeste même de grandes ecchymoses aux cuisses et sur le corps. *Le morbus haemorrhagicus Werlhofii* est de la même nature. Ces maladies naissent le plus souvent d'un genre de vie sédentaire, et d'un régime alimentaire seulement trop bon, mais avec de mauvaises digestions. Je les ai observées plus fréquemment dans les pays du nord qu'en Allemagne; je les ai cependant aussi vues chez nous, chez des individus de différens âges et surtout dans l'âge adulte. Dans les circonstances mentionnées, on peut, sans balancer, employer contr'elles les eaux de Carlsbad, qui rendent alors les meilleurs services, en rétablissant la digestion, et en faisant disparaître en même temps les symptômes nerveux et ceux du système sanguin. Elles ne sont contr'indiquées que dans le Melaena; et si des vomissemens de sang se manifestent durant la cure, il faut bien prendre garde si les viscères ne sont pas affectés d'un très-grave désordre, qu'on a ordinairement à craindre dans ces cas; on doit alors s'abstenir des eaux. Si toutefois les évacuations de sang noir n'étaient pas orageuses, et si el-

les étaient suivies de soulagement, on pourrait encore essayer les sources moins énergiques, qu'on ne prescrirait qu'en petites doses.

La goutte est une maladie non moins polymorphe que les hémorrhoides; elle est souvent congéniale ou héréditaire, et elle se déclare alors fréquemment, sans être précédée de signes de dérangement de la digestion. Dans un très-grand nombre de cas, elle s'engendre à la suite d'un régime trop abondant et trop substantiel, surtout lorsqu'on y joint l'usage trop abondant de vins jeunes, ou de vins trop spiritueux.

Cette espèce de goutte paraît surtout être fréquente en Angleterre. D'autres fois la cause éloignée de cette maladie est plutôt une lésion de la vitalité de la peau, par l'effet d'un séjour continu dans une atmosphère froide et humide. Chez les sujets délicats, ayant une prédisposition scrofuleuse, les accidens arthritiques se manifestent déjà dans l'enfance, et ces dispositions sont transportées aussi dans l'âge adulte; les symptômes arthritiques, dans ces cas, ne sont pas tout-à-fait réguliers, et s'accompagnent de traces visibles d'une lésion du système lymphatique. Il est enfin des constitutions faibles et lymphatiques, surtout parmi les femmes, où l'on voit les symptômes d'une goutte anormale alterner constamment avec des af-

fections nerveuses. De ces deux espèces de goutte je voudrais appeler la première, la goutte lymphatique, et la seconde, la goutte nerveuse. Mais souvent des maladies, accompagnées de douleurs dans certaines parties, et dépendant de causes très-diverses, principalement d'une gêne de la circulation, ne sont mises que trop précipitamment sur le compte de l'arthritisme. Quant à moi, j'entends sous ce nom, cette maladie des articulations, accompagnée de douleur et d'inflammation, qui se développe peu-à-peu d'une prédisposition intérieure, et qui revient par des accès périodiques, après lesquels les fonctions vitales s'exécutent de nouveau en liberté, pour quelque temps. Ces accès périodiques sont évidemment des périodes d'évolution d'une altération intérieure des humeurs, car ils se terminent par des évacuations critiques, soit par les sueurs et les urines, soit par des dépôts de phosphate calcaire, dans les tissus fibreux des articulations. Plus leur marche est régulière, plus on est sûr qu'ils corrigeront l'état vital du système. La disposition arthritique est donc à considérer comme fondée essentiellement sur une dyscrasie du sang et quelquefois de la lymphe, et ses manifestations ne sont que des efforts critiques de la nature. Cette maladie, ou plutôt sa prédisposition, est en général considérablement diminuée

par l'usage des eaux de Carlsbad ; car ces eaux ne corrigent pas seulement les vices des humeurs, produits par des erreurs de régime, et les engorgemens qui en résultent, mais elles sont aussi très-propres à éliminer par les sueurs et les urines, des matières étrangères. Elles conviennent parfaitement bien pour diminuer ou effacer la disposition arthritique, qu'elle soit le produit d'une diète vicieuse, ou un état congénial, ou bien développée peu-à-peu, par suite d'une lésion de la vitalité de la peau ; et si j'ai souvent réussi, par un traitement prolongé, entrepris dans cet esprit et combiné avec un régime sévère et convenable, à prévenir l'éruption de la maladie arthritique, qui était déjà très-imminente, je dois aussi convenir, que les eaux de Carlsbad m'ont rendu les plus éminens services dans ces occasions. J'ai aussi vu des malades, qui avaient eu régulièrement chaque année, des accès de cette maladie, et qui, après avoir employé les eaux de Carlsbad, en restèrent exempts, pour un espace de cinq ou plusieurs années. Ces eaux peuvent être employées avec assurance, chez les individus d'une constitution robuste, où l'on veut prévenir le développement de la maladie, qui menace d'avoir lieu, ou pour remédier à la disposition, lorsque la maladie a déjà pris une marche régulière ; mais il faut en restreindre l'emploi, lors-

que le système entier est dans une disposition nerveuse, ou lorsqu'il est très-affaibli par de longues souffrances; et d'autant plus, qu'on voit, que les organes de l'assimilation sont affectés d'avantage, et ont besoin d'être soulagés; il faut alors procéder avec plus de douceur et de précaution. Chez les individus faibles et très-nerveux, affectés de goutte anomale et opiniâtre on ne doit employer que de petites doses de ces eaux, et il faut choisir les plus chaudes; mais les bains légèrement ferrugineux et sulfureux conviennent le mieux à ces malades.

La chlorose, passe ordinairement pour une maladie nerveuse de jeunes personnes du sexe féminin; et souvent elle a aussi ce caractère; elle est dans une relation étroite avec le développement du corps, qui semble être arrêté. Mais s'il est vrai que ce retard du développement provient souvent des nerfs; il n'est pas rare, non plus, que sa cause consiste en un état d'imperfection vitale du sang et de la lymphe. Voilà pourquoi il y a aussi de chlorotiques mâles, et de jeunes personnes du sexe, non-seulement dans la classe ouvrière, mais aussi d'une condition supérieure, qui deviennent chlorotiques à l'âge de la puberté, parce que les humeurs plastiques sont tombées dans un état d'imperfection, par suite d'une éducation physique

négligée, d'un mauvais régime, d'une vie sédentaire, etc. et parce que les glandes et les viscères sont engorgés. Un emploi convenable des eaux de Carlsbad est salutaire à ces malades. Selon Becher ces eaux ne nuisent en général que rarement dans la chlorose.

L'ictère commun et l'ictère noir, sont des suites d'une maladie du foie, et se guérissent dans la règle parfaitement bien par les eaux de Carlsbad, ainsi qu'il a déjà été dit. Mais pour décider si ces eaux sont encore indiquées, le médecin doit bien examiner si le foie n'est pas dégénéré et si les conduits biliaires ne sont pas oblitérés et désorganisés; autrement il hâterait par l'emploi des eaux l'issue inévitablement mortelle de ces maladies.

Les *hydropisies* ne supportent pas, en général, nos eaux; bien plus, elles se manifestent souvent pendant la cure, et très-promptement même, s'il y avait une prédisposition. La pathogénésie de ces maladies exige encore de profondes recherches de la part des médecins; cependant nous connaissons les lois générales d'après lesquelles elles sont produites. L'hydropisie, qu'elle soit locale ou générale, qu'elle existe dans une cavité normale ou anormale, telle par exemple qu'un kyste, suppose toujours la production d'une sérosité, venant des

humeurs plastiques, et par conséquent, la décomposition du sang en ses parties constituantes éloignées. Elle est à considérer comme le produit d'un procédé plastique altéré, qui peut s'établir sous deux conditions opposées; savoir: à la suite d'une activité excessive du sang, et particulièrement d'inflammations locales, ou bien à la suite d'une diminution trop grande de cette activité. Ces deux conditions peuvent-être amenées par des conditions éloignées très-diverses; ainsi la première a souvent pour cause des principes morbides spécifiques, tels que ceux de la scarlatine, de la rougeole; et la seconde peut-être le produit d'une grande altération de tout organe jouant un rôle dans l'assimilation; ou bien d'un affaiblissement général, qu'il provienne du système nerveux, immédiatement, ou du sang, comme par exemple après les pertes de sang. L'hydropisie en général est susceptible d'être guérie, ou non, selon ses différens modes de production; et c'est ainsi que les eaux de Carlsbad sont tantôt à rejeter tout-à-fait, et tantôt à employer sous des conditions très-limitées. Il faut s'en abstenir lorsqu'il y a des vices organiques dans l'appareil digestif ou dans les voies circulatoires, ou lorsqu'il y a une chute générale des forces vitales, ou dans un état, où le sang est appauvri, ou lorsque de la

sérosité s'est déposée dans des tissus de nouvelle formation; l'emploi des eaux est donc très-rare en général, mais il ne l'est pas lorsque l'hydropisie ne menace que de loin, lorsque les organes ne sont pas encore altérés dans leur texture, et que le sang est altéré dans sa composition au point que les sécrétions s'arrêtent et que les pieds se tuméfient; comme dans la leucophlegmatie et la bouffissure de la peau.

Il est une classe toute particulière d'épanchemens séreux, savoir ceux qui sont le résultat d'une maladie organique du coeur, et qui se manifestent presque régulièrement, dans les époques avancées des états aneurysmatiques du coeur et des gros vaisseaux. Leur mode d'origine n'est pas encore tout-à-fait éclairci. Si je pense au changement tout particulier de la masse sanguine, qu'on observe sur le sang tiré de la veine dans le cours de ces maladies, il ne me paraît pas invraisemblable, que ces hydropisies ne naissent pas directement de ces maladies organiques, mais bien secondairement, du changement de la composition du sang, que doit produire, dans ces cas, le trouble prolongé de la circulation sanguine. Mais une remarque que j'ai à faire, c'est que les eaux de Carlsbad donnent souvent lieu, dans ces circonstances, et en peu de jours, à un gonflement subit des pieds ou de la

face, et qu'alors il faut aussitôt cesser leur emploi. D'autres eaux minérales, et qui sont froides, comme par exemple les eaux de Marienbad, produisent les mêmes effets, mais à ce qu'il me semble, à un moindre degré.

J'ai cependant rencontré quelques cas d'hydropisie ascite, où nos eaux ont produit un effet salutaire, en guérissant l'épanchement séreux et en améliorant l'état général du malade, quoique sans obvier radicalement aux rechûtes. Ces cas ne dépendaient pas de vices des organes digestifs, mais d'un affaiblissement antérieur des organes génitaux internes, et l'on ne pouvait démontrer l'existence d'aucune maladie organique. Nos eaux paraissent ici agir en corrigeant l'acte de l'assimilation. Mais en général, il convient d'être toujours extrêmement circonspect avec nos eaux dans cette forme morbide.

J'ajouterai ici quelques observations sur l'emploi de nos eaux *dans les maladies où les fonctions de la vie intellectuelle et du système nerveux* paraissent affectées de préférence.

Il y a un état morbide chronique accompagné d'un sentiment intérieur de maladie, et d'une disposition morale pour la tristesse; cet état peut se manifester sous mille modifications diverses, et principalement, tantôt sous celles de souffrances

corporelles, dont l'idée tourmente le malade, et tantôt sous celles de sensations et d'imaginations morbides, qui peuvent aller jusqu'à la démence, soit qu'elles n'affectent que l'état de la vie intellectuelle, soit que le malade les rapporte à des maladies de son corps, mais sans que le médecin trouve des traces d'une maladie grave de ce genre, comme le malade voudrait le faire croire. Nous appelons cet état du nom d'hypocondrie, les anglais l'appellent *spleen* ou *low spirits*; et les auteurs de cette nation l'ont rapporté tantôt à la dyspepsie, et tantôt aux affections nerveuses (Wilson, Phillips, Johnson, Abernethy). Ces maladies varient infiniment dans leur mode de manifestation, et sans doute aussi dans leur mode de composition, par des anomalies intérieures; on se trompe donc certainement toutes les fois qu'on ne veut chercher leur cause que dans une seule et même espèce de désordres intérieurs, et les dériver, pour tous les malades, d'une seule et même source. Il est certain que l'état du système nerveux contribue souvent pour la plus grande part à leur production, mais ce n'est que dans quelques cas, assez rares, que cet état fournit l'élément principal de la maladie. L'état des organes digestifs contribue très-souvent essentiellement à produire des maux de cette espèce; mais encore cet état n'est pas tou-

jours le même, et ne provient pas toujours de la même source. C'est dans ces maladies précisément que le médecin a le plus souvent occasion d'exercer son talent à en calculer les élémens intérieurs, et de faire valoir son influence morale dans le traitement. Les malades de cette espèce se trouvent très-fréquemment fort bien de l'emploi des eaux de Carlsbad, et s'y rendent en masse. Ils se trouvent soulagés ou guéris, toutes les fois que la vie intellectuelle est à regarder comme obnubilée par l'état d'imperfection de la masse des humeurs, ou par un désordre local dans la vitalité des organes abdominaux, pourvu que ce dernier n'ait pas engendré des produits permanens, ou que l'ensemble ne soit pas dans un trop grand affaiblissement. Le degré de l'affection nerveuse ne saurait nullement empêcher ici l'emploi de nos eaux; car les malades se trompent facilement, non pas sur leurs sensations morbides, qu'on regarde, trop souvent à tort, comme imaginaires, mais du moins dans les conclusions qu'ils en tirent sur les sources internes de leurs souffrances; de la même manière, à-peu-près, que les médecins qui, en s'élevant avec force contre ceux qui ne voient les maladies que sous le point de vue symptomatique, n'en regardent pas moins trop souvent une imagination malade, ou une maladie nerveuse, comme

la cause principale de ces accidens. Mais la vérité est, que, quels que soient le nombre et la nature très-diverse des causes internes, dont ces maladies peuvent être le produit, le *système nerveux* n'y est cependant affecté, dans la plupart des cas que *superficiellement, ou sympathiquement*; que si ces états peuvent dépendre principalement d'un grave désordre dans des organes importans, surtout dans le coeur et les gros vaisseaux, ou dans les organes de l'abdomen, il est cependant bien plus fréquent qu'ils doivent leur origine à un degré de dérangement de ces derniers, ou d'altération de la masse des humeurs, qui n'est pas au-dessus des moyens de l'art et de la nature, pour obtenir le retour à l'état normal; et alors les eaux de Carlsbad sont certainement la vraie panacée pour ces malades. Il est vrai que ces eaux ne font pas de miracles, et qu'elles n'obtiennent pas toujours en un mois, un renouvellement complet de la matière organique, et en même temps la réparation des organes, sur lesquels pèsent principalement les produits de la maladie. Les malades de cette espèce ont besoin d'être longtemps traités dans le même esprit, si les eaux de Carlsbad doivent les guérir; et très-souvent une seconde cure leur devient nécessaire, après que le médecin a bien mis à profit, pour leur avantage, l'intervalle qui sépare les deux médications.

Les affections spasmodiques forment un autre groupe de maladies nerveuses. Nous distinguons les spasmes périodiques auxquels les femmes sont particulièrement sujettes, des formes plus nettement caractérisées de l'épilepsie, de la catalepsie, et de la chorée. Les spasmes des femmes sont appelés spasmes hystériques, et souvent avec fondement, car nous voyons que des affections graves mais latentes de l'utérus occasionnent fréquemment ces maladies, et que la grossesse les guérit. Mais nous n'obtenons pas toujours les renseignemens les plus exacts de nos malades, lorsque des leviers moraux ou des passions sont la cause de ces accidens ; et nous devons souvent les deviner par les circonstances. Mais la dénomination de spasmes hystériques est toujours insuffisante, et je la trouve sans délicatesse. Les spasmes des femmes se composent également de causes internes de nature extrêmement diverse, et leur source première n'est pas à beaucoup près aussi fréquemment dans le système nerveux, qu'on l'admet généralement. Les femmes sont seulement plus sujettes aux affections nerveuses, parce que chez elles ce système est beaucoup plus délicat que chez les hommes, et parce qu'il cède plus facilement à l'influence de tout désordre interne, même léger, de la vie. La cause essentielle de ces maladies n'est

que trop souvent la dyscrasie pituiteuse des humeurs, ou un dérangement des organes digestifs. Les organes sexuels prennent sans doute souvent part à ces dérangemens, et peuvent de leur côté exercer une influence nuisible sur le système nerveux, mais sans que ces derniers organes ou les nerfs constituent l'objet véritable du traitement. Souvent la cause est une acrimonie herpétique qui s'est jetée sur les organes génitaux et qui produit dans les nerfs de ces parties tantôt des douleurs et des tourmens et tantôt des irritations. Dans de pareilles circonstances, et lorsque je trouvais que le dérangement vital provenait évidemment d'un vice de l'acte végétatif ou nutritif, j'ai fait employer les eaux de Carlsbad avec le plus grand succès, quoique la débilité nerveuse fût, en apparence, très-grave. Il est bien entendu qu'ici l'on ne prescrit que les sources les moins énergiques, et en doses assez petites pour que les malades puissent les supporter. En faisant prendre trois à cinq doses par jour, et par demi verres en une fois, j'en ai vu résulter les effets les plus salutaires sur la santé de ces femmes.—L'épilepsie et la catalepsie sont des formes qui ne tiennent que rarement à des influences légères et sympathiques sur les nerfs; à l'exception des cas où elles sont passagères, chez les enfans, ou lorsqu'elles dépendent de la pré-

sence de vers. Ces maladies peuvent aussi tenir à la présence d'un ténia; mais les eaux de Carlsbad ont peu d'action sur celui-ci. Je ne puis donc les recommander dans les maladies de cette espèce, à moins qu'on ne les trouve convenables pour préparer la guérison, dans quelques cas où la vie de l'ensemble paraît trop souffrir sous le poids d'altérations matérielles dans la substance organique.

J'ai, au contraire, très-fréquemment observé, que la chorée a fort souvent sa cause principale dans une altération de la lymphe animale, et qu'en remédiant à celle-ci on est sûr de guérir l'affection spasmodique. De même l'expérience me l'a aussi confirmé, que les eaux de Carlsbad, naturelles ou artificielles, ont parfaitement guéri cette maladie. Voilà pourquoi je recommande pour des cas pareils les sources moins énergiques de Carlsbad.

J'ai eu à traiter des cas assez nombreux, de convulsions très-violentes, générales et revenant par accès périodiques, chez l'un et l'autre sexe, et ressemblant plus ou moins à l'épilepsie; en examinant avec soin les malades, je trouvais dans l'abdomen, un espace circonscrit, particulièrement dans l'épigastre, et par conséquent dans la région des grands ganglions, et près de l'origine des nerfs dorsaux; cet endroit était extrêmement sensible et douloureux, et la plus légère pression

qu'on y exerçait, excitait les spasmes. Ne pouvant douter que cet endroit ne fût le foyer et le point de départ de ces convulsions, j'ai toujours traité les cas de cette nature de manière, à y diminuer la sur-excitation par un léger traitement antiphlogistique, et à obtenir la résolution de l'inflammation latente, par des moyens qui paraissaient appropriés à ses causes occasionnelles. Le plus fréquemment j'ai vu ces affections tenir à des obstructions et à des tumeurs scrofuleuses dans la région épigastrique. Le succès qui couronna si souvent mon traitement dirigé d'après ces vues, par le rétablissement le plus complet de ces malades, affectés de convulsions au plus haut degré, m'a convaincu de la justesse de ma manière de voir, dans ces circonstances; et j'en ai été enhardi à employer encore les eaux de Carlsbad, plus tard, et lorsque le désordre avait déjà considérablement diminué, en les combinant toutefois avec les saignées locales et les fomentations émollientes et calmantes; et ce traitement m'a plusieurs fois parfaitement bien réussi, tant à Dresde, par les eaux de Carlsbad artificielles, qu'aux sources naturelles elles-mêmes. Comme les cas de cette espèce passent si fréquemment pour des suites de maladies purement nerveuses, et comme on n'est que trop disposé à leur donner pour cause immédiate une af-

fection de la moëlle épinière, qui d'après mes observations n'existe certainement pas : j'ai cru bien faire en appelant l'attention sur eux, sans cependant vouloir conseiller un emploi irréfléchi des eaux de Carlsbad. Becher qui juge en effet très-sainement les formes des affections nerveuses, en a rapporté quelques cas tout-à-fait semblables.

Les paralysies des membres sont quelquefois bien guéries par les eaux de Carlsbad ; c'est lorsque la paralysie est le produit d'une grande dyscrasie du sang et d'une gêne de la circulation, ou d'une métastase arthritique ou herpétique. Becher a même rapporté deux cas, où elles ont guéri des paralysies, qui étaient la première une suite d'un empoisonnement arsénical et l'autre une suite d'un empoisonnement par le plomb. Cependant il faut bien examiner, dans les cas des paralysies, s'il n'y a pas eu d'épanchement morbide sur le cerveau. J'ai vu, à la vérité, des malades de cette espèce, qui avaient fait avec succès plusieurs cures à Carlsbad, quoiqu'on trouvât plus tard, à l'autopsie, un caillot de sang épanché dans la substance cérébrale, et une altération marquée de cette partie de la moëlle ; mais je ne voudrais pas conseiller les eaux, dès que le malade s'endort souvent involontairement, ou que sa tête est continuelle-

ment affectée et faible, ou s'il y a une lésion simultanée des organes de l'ouïe et du goût, et si la parole devient bégayante par intervalles; car dans ces cas, il est très à craindre que le cerveau ne soit sous le poids d'un épanchement morbide. Il faut en général user de précaution avec nos eaux, lorsqu'une apoplexie a eu lieu simultanément avec la paralysie d'un membre, et que cette dernière persiste isolément. Si au contraire une paralysie simple a été produite, sans affection simultanée de la tête, soit par les causes déjà mentionnées, soit à la suite de maladies aiguës, du typhus, de la goutte anomale, etc. elles méritent d'être employées non-seulement à l'intérieur, mais aussi en bains et sous forme de douches.

Nos eaux trouvent même une application contre quelques maladies de la tête, des sens extérieurs et des fonctions intellectuelles. La migraine, maladie si commune chez les deux sexes, est surtout de ce nombre. Elle est fréquente chez les femmes délicates, et chez des individus qu'on appelle avec raison faibles et nerveux; elle est très-fréquemment aussi une suite de travaux excessifs, de veilles prolongées, de chagrins, etc. mais en cherchant plus loin, on trouve que cette affection est ordinairement dans un rapport étroit avec des vices des organes digestifs, et avec la disposition arthriti-

que, qui en forment la principale base. Dans ces circonstances les eaux de Carlsbad rendent les services les plus éminens contre la migraine. Il est vrai que très-fréquemment celle-ci est aussi entretenue par un régime et un genre de vie vicieux, dont le changement doit-être la première condition de la guérison. Dans les Céphalalgies qui sont continuellement fixées dans une même partie de la tête, et qui passent par intervalle aux degrés les plus intenses, il faut être circonspect avec les eaux de Carlsbad, et bien examiner surtout si la cause ne consiste pas en une altération locale du cerveau? si par exemple, il n'y a pas d'ossifications dans les sinus veineux, comme il arrive quelquefois, ou quelque autre dégénérescence des membranes du cerveau, ou des épanchemens de liquides, etc. des métastases arthritiques, ou exanthématiques, dans lesquelles les eaux de Carlsbad pourraient être dangereuses.

Parmi les *maladies des organes des sens* l'amaurose s'est montrée susceptible de guérir quelquefois par les eaux de Carlsbad. Quelques différences que puisse offrir cette maladie dans ses rapports, puisqu'elle ne dépend que trop souvent d'une affection du cerveau lui-même, il est cependant démontré par l'expérience qu'assez souvent elle a pour cause des stases sanguines considéra-

bles dans l'abdomen, qu'elle a des rapports très étroits avec la constitution atrabilaire, et qu'un traitement résolutif énergique, long-temps continué, peut encore quelquefois la guérir. Quant à moi, j'ai très fréquemment vu disparaître par l'emploi des eaux de Carlsbad, la faiblesse de la vue (amblyopie), dépendant de cette disposition; et je connais des cas d'amaurose presque complète où ces eaux ont encore été salutaires. Il me semble en général que la comparaison des conditions morbides des yeux dans l'amaurose, avec la distribution toute particulière de la substance nerveuse et du sang dans l'organe visuel (puisque dans l'iris et la choroïde d'une part et dans la rétine de l'autre, le sang et la substance nerveuse se trouvent placés vis-à-vis, comme des élémens isolés de la même force) est particulièrement propre à nous convaincre, de la vérité de l'idée que j'ai établie précédemment; savoir: que le sang et la substance nerveuse sont les deux pôles de la force vitale, une en elle-même; que ces deux élémens s'accompagnent partout dans le corps, qu'ils s'entrelacent partout, et que de leurs actions combinées résulte l'exercice de toutes les fonctions. C'est ainsi qu'entre autres l'amaurose nous enseigne aussi dans beaucoup de cas par son mode d'origine, que la vitalité du nerf optique n'est qu'opprimée

par un état morbide primitif et profond du sang, et qu'à mesure que le sang est débarrassé, la vitalité du nerf se manifeste de nouveau en liberté. Au fond il en est de même de beaucoup de maladies de l'audition, des bourdonnemens d'oreille et de la dureté de l'ouïe, et de l'absence de l'odorat dans le Coryza chronique, etc. L'embarras chronique de la tête avec ou sans vertige, le vertige lui-même, beaucoup de cas de céphalalgie opiniâtre, syncipitale ou occipitale, sont au nombre des maladies qui résultent très-souvent d'un état d'imperfection du sang et de la paresse du mouvement circulatoire et de l'activité vitale, qui en est la suite; et ces maladies sont traitées avec succès par les eaux de Carlsbad convenablement employées.

Il n'est pas rare que les *dérangemens des fonctions intellectuelles*, et particulièrement la mélancolie soient soulagés ou guéris par les eaux de Carlsbad. Les degrés moins avancés de l'abattement des forces morales, où la raison n'a pas encore perdu son empire, sont parmi les maladies, pour lesquelles un très-grand nombre de malades se rendent à ces eaux; et l'on voit souvent avec joie revenir non-seulement la bonne humeur, mais aussi les facultés supérieures de l'esprit et l'attention chez des malades qui étaient presque tombés dans

un état de stupidité. L'on peut très-fréquemment apprendre par-là d'une manière convaincante, combien de fois les fonctions intellectuelles sont opprimées par un état morbide dans la sphère organique de la vie; souvent on peut concevoir dans de pareils cas, qu'il ne faut encore que d'un seul pas, pour arriver à la destruction totale ou partielle de l'organisation délicate du cerveau, de la fleur de l'organisme animal, et même à celle de sa vie, de manière que la raison humaine est gênée dans son activité libre, et perdue au moins pour quelque temps, non pas en elle-même, mais dans l'homme terrestre, enchaîné à la poussière; par l'atteinte portée à son instrument organique. Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter long-temps à cet objet si obscur et si important. En me bornant à ce qui a rapport à notre but, je ne dirai que ce qui suit, sur l'emploi des eaux de Carlsbad dans ces tristes états. Il y a de grandes difficultés, à introduire dans une grande société d'hommes et surtout d'hommes malades, des personnes affectées de maladies mentales. Elles deviennent souvent une cause de dérangement pour les autres malades, et fréquemment elles en éprouvent elles-mêmes encore plus d'anxiété et d'inquiétude. Les maniaques y seraient tout-à-fait déplacés; et leur état physique permettrait bien rarement l'emploi de ces eaux qui

sont si excitantes. Fort souvent aussi il est impossible de les déterminer à boire avec régularité les eaux.

Cependant celles-ci sont d'une très-grande utilité dans la mélancolie qui a son foyer dans un état morbide du sang; dans cet état que nous nommons avec les anciens, la disposition atrabilaire, et dans les stases sanguines de la veine porte. Les anciens n'avaient pas seulement dérivé cette espèce particulière de la démence, d'un état morbide des liquides plastiques, mais la maladie a même reçu son nom de la cause qu'on lui supposait; et ce même nom a non-seulement été toujours généralement conservé, mais la croyance vulgaire cherche encore toujours la cause de ces maladies dans un sang trop épais. Pour conduire des malades de cette espèce à Carlsbad, il faut d'abord les avoir bien préparés; et ne les habituer aux eaux que peu-à-peu; on commencera par les sources moins actives, pour ne pas violemment sur-exciter ces malades; et l'on ne passera aux sources plus énergiques, qu'à mesure que l'on verra qu'ils n'en sont pas plus péniblement affectés ou sur-excités.

Je rappelle ici ce que j'ai dit plus haut sur l'état morbide du sang, que je dérive d'une intensité vitale trop énergique de ce liquide. Les eaux de Carlsbad sont certainement nuisibles, dans un pa-

reil cas, et j'en ai vu récemment encore un exemple frappant. On avait envoyé à Carlsbad une dame d'un âge moyen, affectée de constipation qui tenait évidemment à cette cause; la malade était en même temps très-disposée à la tristesse et avait des idées chimériques. Son état s'aggrava dès les deux premiers jours, et une chose singulière c'est qu'elle entendait maintenant des voix qui parlaient de son abdomen aux oreilles, et qui la tourmentaient continuellement. Cet état ainsi que toute la maladie dura assez long-temps, et la guérison ne fut obtenue que peu-à-peu, principalement par des émissions sanguines, un régime sobre, de l'exercice, des bains, et des médicamens rafraîchissans et résolutifs.

3) Il me reste à dire quelque chose sur *le choix* qu'il convient de faire entre les différentes sources de Carlsbad. Elles diffèrent principalement par leur température, et non par la proportion plus ou moins grande des sels qu'elles tiennent en dissolution. Moins elles sont chaudes, plus le fer y disparaît; le *Thérèsienbrunnen* en a fort peu. Les eaux du *Mühlbrunnen* ont un goût plus salé et purgent plus que les autres sources; mais cela ne paraît dépendre que de la température plus basse du *Mühlbrunnen*; les eaux du *Sprudel* paraissent les moins salées, et purgent moins, en

général, mais elles sont de toutes les plus excitantes; elles échauffent facilement, et donnent lieu à une pression douloureuse dans le front; la tête en est affecté et il y a des vestiges. Le *Neubrunnen* occupe le milieu sous ce rapport; sa chaleur est modérée, et ses eaux produisent ordinairement une douce purgation. C'est aussi lui que la plupart des malades boivent de préférence. Pendant les premiers jours on aime à faire boire la *Mühlbrunnen*, à la dose de deux à quatre verres, pour évacuer le canal intestinal, et pour observer, comment les malades supportent en général ces eaux. Chez les malades très-disposés à la constipation on prescrit souvent aussi pour la suite de la cure, de commencer journellement par quelques verres du *Mühlbrunnen*; mais rarement on se borne à cette seule source. Quelquefois, si les eaux ne purgent pas, l'on ajoute aussi un ou deux gros de sel de Carlsbad au premier verre. Le *Thérésienbrunnen* est prescrit à ceux que le *Mühlbrunnen* lui-même échauffe trop; enfin l'on ordonne cette source et le *Schlossbrunnen* aux personnes faibles; aux enfans, aux malades dont les poumons paraissent suspects; à ceux qui souffrent d'une grande susceptibilité du système nerveux en général, ou des organes de l'abdomen, particulièrement des intestins, enfin à ceux qui ont une dis-

position à des flux hémorrhoidaux ou menstruels excessifs.

Je regarde comme un avantage très-réel, que le *Schlossbrunnen* ait reparu, et qu'il puisse être mis en usage. J'ai vu ses eaux produire de très grands effets; leur action immédiate est douce, cependant elles sont aussi légèrement laxatives. Elles sont surtout à recommander chez les enfans scrofuleux et chez les femmes qui ont transporté ce germe dans l'âge adulte; je pourrais presque dire qu'elles forment le passage aux eaux d'Embs. J'ai observé plusieurs fois, que des femmes faibles et scrofuleuses, qui avaient long-temps vécu dans un mariage sans enfans, sont devenues enceintes très peu de temps après avoir fait usage de ces eaux. Elles sont aussi à recommander dans les cas où la poitrine est affectée et faible, mais où les eaux sont cependant indiquées.

Le *Sprudel* est avec raison regardé comme la source la plus énergique; mais c'est une très-grande erreur que de le regarder en quelque sorte comme la seule efficace, comme nécessaire dans tous les cas, de croire que les autres sources sont beaucoup moins efficaces, et de s'imaginer que sans le *Sprudel* on ne pourrait faire une grande cure. Ce préjugé, a sans aucun doute, déjà coûté la vie à bien des malades. Mais le fait est que

pour différens individus, chacune de ces sources est, et peut devenir un grand moyen de guérison, que toutes exercent une action énergique, que beaucoup de malades ne supportent que les eaux moins fortes, et qu'en outre leur état n'exige précisément que ces eaux, pour faire place à la santé. Les eaux plus énergiques ne peuvent que nuire, lorsqu'elles ne sont pas supportées, et cela d'autant plus, que l'état morbide, qui contre-indique leur emploi, est plus important. Ces eaux ne guérissent pas dans chaque individu, tous les états morbides dans lesquels elles sont indiquées en général; ou du moins souvent elles ne les guérissent que très-lentement, et seulement par l'emploi des sources moins fortes. C'est trancher le noeud que de vouloir mettre la nature à la torture, en employant le *Sprudel* dans ces cas épineux. Je ne puis donc prier et avertir assez sérieusement les médecins et les malades, de ne pas en agir légèrement avec le *Sprudel*, et de ne pas le recommander sans restriction, et sans indiquer exactement toutes les circonstances auxquelles il faut avoir égard, pour savoir s'il peut convenir; pour peu qu'il soit douteux s'il pourra être supporté. Mais d'un autre côté je ferai aussi la remarque, que dans quelques cas les malades supportent le *Sprudel* mieux que toutes les autres sources, lorsqu'on n'ose pas ou à

peine de le supposer d'abord. C'est ce que j'ai vu assez souvent chez des femmes sensibles, affectées de grands engorgemens glandulaires dans l'abdomen. D'autres sources leur causaient du malaise et ne relâchaient pas le ventre; le *Sprudel* faisait du bien à l'estomac et entretenait les évacuations alvines. En général le *Sprudel* produit une impression plus bienfaisante sur l'estomac; il calme souvent la crampe d'estomac au moment où il est bu, et j'ai souvent remarqué sur moi et sur d'autres, qu'une migraine commençante cessait instantanément par une dose de ses eaux. La règle principale souffre donc des exceptions, où le *Sprudel* convient à des malades sous des circonstances où l'on croit devoir craindre qu'il les échaufferait trop. Il est donc toujours nécessaire que le médecin observe scrupuleusement les effets des eaux chez ses malades; afin de modifier ses prescriptions, s'il trouve que son calcul n'a pas été tout-à-fait juste chez un individu; ou bien, dans le cas où il ne serait pas présent aux eaux, qu'il permette au médecin chargé de suivre la cure, de modifier ses prescriptions sous certaines conditions. Le *Sprudel* est sans aucune doute parmi les sources de Carlsbad, celle qui possède les propriétés les plus pénétrantes; il est à considérer comme une eau presque éthérée, qui pénètre l'organisme de la ma-

nière la plus intime, et qui exerce sur le sang et sur les nerfs l'action la plus stimulante et la plus vivifiante. A son aide on obtient souvent encore la guérison de maladies opiniâtres qui avaient résisté aux autres sources. Un ou deux verres du *Sprudel*, pris après un certain nombre de verres des autres sources, parviennent souvent à provoquer des selles copieuses, et les malades éprouvent du calme dans l'estomac et se sentent comme fortifiés; mais c'est justement parce qu'il est un médicament héroïque, qu'il devient aussi facilement nuisible, et le médecin ne doit se décider à l'emploi qu'après y avoir bien réfléchi; les malades ne devraient jamais se permettre de faire de leur propre chef, des essais sur eux-mêmes avec ces eaux, ou de les employer même contre le conseil de leur médecin.

Pour employer convenablement les différentes sources de Carlsbad, le mieux à faire est sans doute de régler le choix de ces sources pour chaque individu, d'après sa constitution, ses dispositions morbides, le degré de développement de la maladie et le danger de provoquer des accidens fâcheux par les sources trop fortes, de ne commencer que par les eaux moins fortes, dans les cas douteux, de monter peu-à-peu à celles qui sont plus énergiques, et d'ajouter à la fin un ou deux verres du *Sprudel*, lorsqu'on en trouve l'usage désirable; on

en augmente la dose, ou l'on passe exclusivement à lui, si on trouve qu'il est bien supporté. Peu de malades supportent le *Sprudel* dès le commencement de la cure, et les personnes qui prennent pour la première fois les eaux de Carlsbad, font très-mal de se laisser persuader par d'autres malades, de commencer tout de suite par cette source. Les malades aiment à donner des conseils à d'autres et ne sont que trop empressés à appliquer à ceux-ci les observations qu'ils ont faites sur eux-mêmes. C'est ce qui n'est nulle part plus fréquent qu'aux eaux minérales, où il y a autant de consultants médicaux que de malades.

Aux enfans, aux sujets faibles et aux malades qui offrent des symptômes d'une disposition à la phthisie pulmonaire, aux hémorrhagies, à la suppuration de glandes et de viscères engorgés, on ordonne avec le plus de sûreté le *Schlossbrunnen* ou le *Thérésienbrunnen*; mais en général, lorsqu'il n'est pas douteux que la cure ne soit bien supportée, l'on peut recommander de préférence, pour les huit premiers jours, le *Mühlbrunnen* et le *Neubrunnen*; l'on commencera par deux à quatre verres, et l'on montera d'un ou de deux verres, chaque jour, pour s'arrêter à huit ou dix. On donne volontiers une quantité suffisante du *Mühlbrunnen*, pour obtenir une ou deux évacuations alvines; et le

nombre de verres du *Mühlbrunnen* ou du *Neubrunnen*, que le malade prend journellement, se règle sur cet effet laxatif, et en partie sur la disposition de l'estomac, enfin sur le degré d'augmentation de la chaleur interne, qui en résulte. Si les malades ne se sentent pas échauffés par le *Mühlbrunnen*, l'on passe successivement au *Neubrunnen* seul; si le contraire a lieu, on s'en tient au *Mühlbrunnen* ou bien à la source encore moins chaude du *Thérésienbrunnen*. Si le *Neubrunnen*, à son tour, est bien supporté, l'on passe dans la troisième semaine au *Sprudel*, en commençant par un ou deux verres le premier jour, qu'on fait prendre après le nombre fixé des verres du *Neubrunnen*, mais en retranchant un ou deux verres de la dose de celui-ci. On ne monte avec le nombre de verres du *Sprudel* que peu-à-peu et à mesure qu'ils sont bien supportés, en retranchant un nombre égal sur les verres du *Neubrunnen*. C'est ainsi qu'on peut faire boire les eaux durant quatre ou six semaines sans interruption, avec de petites modifications que les circonstances indiquent. Beaucoup de malades diminuent graduellement le nombre des verres dans la dernière semaine, de manière à n'en prendre enfin qu'un ou deux; mais je crois qu'il vaut mieux finir avec un nombre de verres qui ne soit pas tout-à-fait insignifiant, par exem-

ple avec quatre à six, pour ne pas jouer avec une médication sérieuse. Je m'en rapporte d'ailleurs aux préceptes que j'ai déjà donnés dans la sixième section de la partie générale de cet ouvrage, et dans d'autres endroits, sur l'emploi des eaux de Carlsbad, préceptes que je ne voudrais pas répéter une seconde fois.

J'ai déjà traité plus haut, d'une manière générale de l'emploi des bains à Carlsbad, et j'ai dit que malgré leur efficacité, ils ne sont pas toujours bien supportés en même temps qu'une cure intérieure. Mais je voudrais de nouveau appeler l'attention sur eux, parce qu'ils sont certainement par eux-mêmes des moyens thérapeutiques très-efficaces. Selon Becher, cet auteur vraiment classique et très à recommander encore aujourd'hui, sur les eaux de Carlsbad, (Leipzig, 1789), ces eaux n'étaient usitées durant les cent cinquante premières années que sous forme de bains, et ces bains s'étaient acquis une si grande renommée, que la ville de Carlsbad fut construite dans cet intervalle. Plus tard, au seizième siècle, les eaux furent employées en même temps en boisson et en bains; dans les premières années du dix-septième siècle on se baignait huit jours de suite, puis l'on buvait les eaux durant huit autres jours, et l'on alternait ainsi. Depuis l'année 1750, à-peu-près, les bains ont di-

minué, et Becher dit, qu'il ne conçoit pas pour quelle cause? Dans la goutte et les éruptions cutanées supprimées, les acrimonies cutanées, les contractures des membres, ces bains seront certainement, par eux-mêmes, un moyen très salutaire. Becher rapporte des observations extrêmement importantes sous ce rapport, ainsi que sur l'utilité des bains de vapeurs et d'aspersion; et ces bains ne sont pas moins importans par eux-mêmes, dans la prédisposition arthritique et dans les engorgemens du système sanguin et lymphatique.

Je crois avec Becher que beaucoup de malades feraient bien encore aujourd'hui, de se baigner pendant huit jours, de boire seulement les eaux les huit jours suivans et de prolonger leur cure jusqu'à six à huit semaines; je souscris pleinement à la remarque de cet auteur, que le degré trop élevé de la température des bains est souvent la cause des mauvais effets qu'ils paraissent produire sur les malades; et que 25° à 28° Réaumur font en général la meilleure température, à l'exception des cas où une excitation plus forte est nécessaire et applicable; par exemple dans les contractures, les éruptions cutanées supprimées. La nouvelle organisation des bains de vapeurs à Carlsbad est certainement très-digne d'éloges. Peut-être ces bains ne

pourront-ils pas être employés sans restriction chez les malades qui doivent en même temps boire les eaux; mais, employés isolément, ils en seront d'autant plus utiles. Il serait bien à désirer que le service des bains ordinaires fût aussi bien organisé. Il serait très facile de conduire les eaux du *Sprudel* dans un grand nombre de maisons, par le moyen de tuyaux; et avant l'incendie de 1759, quarante maisons étaient pourvues d'un ou de deux bains qui recevaient l'eau de cette manière. Je suis convaincu que les eaux de Carlsbad en bain, doivent surpasser de beaucoup l'efficacité des bains de Teplitz; et je termine comme Becher, en exprimant du regret de ce que l'emploi des bains à Carlsbad est trop négligé, et de ce qu'on a oublié, d'où cet endroit a reçu son nom.

II. *Sur l'emploi des eaux d'Embs. *)*

Ces sources célèbres, déjà historiquement con-

*) Voyez l'ouvrage publié par le Dr. Aug. Fréd. Adr. Diel: *Ueber den Gebrauch der Thermalbader zu Embs*, (sur l'emploi des eaux thermales d'Embs,) Francfort-sur-le-Main, 1825. Cet ouvrage plein de remarques importantes parut, il y a trois ans, en même temps que la première édition de mon ouvrage, et je pus encore le parcourir peu avant l'impression de celui-ci. Je disais de lui, que la lecture de cet opuscule

nues depuis l'année 1355, sont situées sur la rive droite de la Lahn; à deux lieues de Coblençe, près du village d'Embs. Leurs eaux sont chaudes, très limpides comme du cristal, d'une odeur légèrement

extrêmement instructif, résultat d'une riche expérience, et écrit avec un amour de la vérité, exempt de préjugé (qualités dont la valeur réelle et intrinsèque balancera bien celle d'une cinquantaine de gros volumes de notre littérature moderne qui ne cherche que du pain) m'a procuré une haute jouissance, et beaucoup d'instruction. Je ne puis que confirmer de nouveau ce témoignage, après avoir de nouveau étudié cet opuscule pour la révision de mon travail; et je prierai tous les médecins, qui auront été tant soit peu satisfaits de ce dernier, d'étudier aussi avec attention et comparativement le premier; par la raison d'abord, que les effets des bains en général y sont appréciés de préférence et développés d'une manière plus conforme à la nature, que dans aucun ouvrage antérieur; ce qui est d'autant plus important que les eaux d'Embs deviennent utiles, si non d'avantage, du moins autant sous forme de bains, que par l'usage intérieur; et par-là se montre dans tout son jour la vérité de l'idée que j'ai avancée, savoir: que les eaux minérales employées à l'extérieur, produisent, quant à l'essentiel, les mêmes effets sur le corps, que nous observons aussi de leur emploi intérieur. Ensuite il serait peut-être de quelque intérêt, pour de pareils lecteurs, de remarquer que les principes de pathologie

alcaline, et d'une saveur un peu acidulée-saline. Mise en bouteille et refroidie, cette eau prend le goût d'une légère eau de Selters. Les sources d'Embs sont en effet du nombre des eaux thermales alcalines acidulées, d'une température moyenne. A en juger par la saveur de ces eaux, leur composition paraît être fort simple, mais une analyse plus détaillée montre qu'il n'en est pas ainsi. Mais, si malgré le peu d'énergie de leurs effets sensibles sur le corps de ceux qui les boivent, ces eaux ont con-

et de thérapeutique, établis par ce médecin qui a vieilli dans la pratique de l'art, et qui a trouvé l'ancien et le moderne également dignes de ses méditations et d'un examen scrupuleux, s'accordent si parfaitement avec les miens qu'on dirait, que nous nous sommes entendus préalablement à cet égard, si la simultanéité de la publication des deux écrits n'était pas la preuve du contraire. Mais la raison de cette conformité de principes est facile à trouver, c'est que l'un et l'autre nous avons emprunté ces principes à l'école de la nature, sans nous assujettir ni à des hypothèses, ni à des préjugés d'école, soit anciens, soit modernes, de l'influence desquels nous nous sommes préservés par une observation fidèle de la nature. Comme cet ouvrage mérite d'être étudié par tous les médecins, et surtout par les jeunes, je pense qu'il convient de ne faire à mon travail que peu d'additions sur les eaux d'Embs.

servé durant une si longue suite d'années, leur réputation comme sources médicinales ; leur exemple prouva aussi, combien il est faux, de ne vouloir reconnaître comme bien efficaces et comme vraiment salutaires, que les sources qui produisent un effet sensible bien intense sur le corps. Les eaux d'Embs sont parfaitement bien supportée par l'estomac ; elles favorisent ordinairement la sécrétion urinaire et la transpiration cutanée, mais non les évacuations alvines. Les malades qui les prennent régulièrement soit à la source, soit artificiellement préparées, éprouvent peu-à-peu un certain abattement, une espèce de lassitude, que j'ai déjà décrite, en parlant des eaux de Carlsbad ; cet état peut-être de courte durée, ou se prolonger pendant quelques semaines, selon le degré de la maladie ; il est remplacé par un état de bien-être, à mesure que l'état intérieur du corps devient meilleur.

Les eaux d'Embs ont été regardées, de tout temps, comme de grands moyens curatifs ;

1°. Dans les maladies des poumons, et spécialement dans la phthisie imminente et commençante.

2°. Dans la débilité nerveuse et les affections qui en dépendent.

3°. Dans la stérilité.

L'une des sources a même reçu, pour cette cause, le nom de source aux garçons (*Bubenquelle*),

mais plutôt à cause de son mode d'application, que pour la composition particulière de ses eaux. Une observation plus exacte a enseigné que ces eaux possèdent en général la propriété d'opérer un grand changement dans la composition animale; et de devenir salutaires dans les cas où il s'agit d'atténuer, de corriger les humeurs, de résoudre des engorgemens; par exemple dans les scrophules, l'arthritisme, la gêne de la circulation abdominale, la présence de calculs biliaires et rénaux, par conséquent dans les mêmes états morbides où les eaux de Carlsbad sont si éminemment salutaires.

Quelque vague que soit l'assertion avancée en général, que ces eaux doivent guérir la phthisie pulmonaire, et quelque contradictoire qu'il puisse paraître, de leur attribuer d'une part de grandes propriétés altérantes, et de l'autre une action propre à relever les forces nerveuses, cependant le crédit dont elles jouissent dans les divers états mentionnés, repose sur des faits avérés, qu'il faut seulement bien comprendre pour employer convenablement et utilement nos eaux. Je vais chercher à donner une instruction à cet égard, en considérant leur action tant en elle-même, qu'en comparaison avec celle des eaux de Carlsbad.

La vérité est que beaucoup de malades qui

étaient affectés des maladies déjà nommées, reviennent de ces eaux, extrêmement contents, guéris, et les bénissant ; il est certain, de plus, que ces eaux n'attaquent pas très-fortement les forces du corps (abstraction faite de l'abattement déjà mentionné) ; et qu'elles ne provoquent point d'évacuations orageuses, ou d'autres accidens violens. Des personnes très-faibles et très-susceptibles supportent non-seulement l'usage simultané des eaux à l'intérieur et des bains, mais en éprouvent aussi du calme et une certaine tranquillité ; pourvu seulement que les bains ne soient pas trop chauds, mais seulement tièdes ; enfin des poitrinaires très-affaiblis sont encore en état de boire ces eaux sans désavantage.

Si donc leurs parties constituantes nous autorisent à qualifier ces eaux de résolatives, d'altérantes, de correctives, l'absence de sels purgatifs permet de ne pas les craindre pour des effets laxatifs souvent fâcheux. Mais la combinaison d'une grande quantité d'acide carbonique, et de calorique libre avec le principe si énergique de la soude, est sans contre-dit ce qui leur donne ce caractère spécial, doux, calmant et bienfaisant ; avec lequel elles sont pourtant en état d'opérer des changemens profonds, dans la composition altérée de la matière organique. En effet, sous ce dernier rap-

port, on peut comparer ces eaux avec celles de Carlsbad. Ces dernières guérissent également de grandes maladies, quoique les malades n'aient pas été fortement purgés, et même dans des cas où le ventre est resté paresseux. Les eaux d'Embs rendent, de préférence, d'excellens services, dans les maladies dont la cause principale consiste en des dyscrasies du sang et de la lymphe, et dans lesquelles les eaux de Carlsbad sont aussi particulièrement efficaces. Les malades traversent une période de malaise comme à Carlsbad, mais à un moindre degré; ils éprouvent durant quelque temps de l'accablement, et très-fréquemment ils ont une éruption miliaire qui disparaît spontanément. Les effets des eaux d'Embs représentent donc l'image de ceux des eaux de Carlsbad, mais seulement avec une moindre intensité.

Il n'y a donc pas de doute que l'usage généralement introduit à Embs, d'employer simultanément les bains et les eaux à l'intérieur, ne contribue beaucoup à augmenter l'effet de ces eaux. A Carlsbad au contraire beaucoup de malades ne supportent pas bien les bains, dont on peut en effet se passer dans beaucoup de cas. L'efficacité générale des eaux d'Embs est sans contredit considérablement augmentée par cette application sur deux surfaces du corps, quoique chacune de ces médica-

tions soit tout-à-fait douce. Dans l'emploi des eaux d'Embs artificielles l'application extérieure, sous forme de bains, ne peut pas, à la vérité, devenir bien générale, attendu que le prix de ces bains doit naturellement être assez élevé. Je les ai cependant fait employer avec un succès distingué dans un assez grand nombre de cas. Mais un autre avantage qu'on a avec les eaux d'Embs artificielles, consiste dans la faculté qu'on a de faire boire, à côté des eaux d'Embs, quelques verres d'une eau de Carlsbad, par exemple du *Schlossbrunnen*, du *Thérésienbrunnen*, ou du *Mühlbrunnen*. Cette combinaison convient si bien, que j'ai vu assez souvent les eaux d'Embs ne devenir salutaires qu'à son aide; il est aussi fort à conseiller, de joindre à l'usage intérieur des eaux d'Embs artificielles, des bains tièdes, soit alcalins, soit savonneux, soit avec une décoction de son ou de drèche, soit enfin avec des herbes aromatiques, suivant les circonstances.

Les préjugés qui règnent sur les propriétés des eaux d'Embs sont peut-être plus grands encore que sur celles des eaux de Carlsbad. Ceux qui voudraient les regarder comme peu efficaces, parce qu'elles ne se distinguent pas par de grands effets tombant immédiatement sous les yeux, se trompent tout autant que ceux qui les comptent parmi les moyens nervins, par la raison que les personnes

faibles et nerveuses les supportent bien, et en tirent fréquemment un grand avantage. La vérité se trouve sans doute au milieu.

En effet les eaux d'Embs se rapprochent beaucoup de celles de Carlsbad tant sous le point de vue de leur composition que sous celui de leur action thérapeutique ; ce sont des eaux thermales, alcalines, chargées d'acide carbonique, ne contenant qu'une trace de fer, et point de sels neutres purgatifs. Elles sont excellentes à titre d'eaux altérantes, qui peuvent convenir dans tous les cas, où les eaux de Carlsbad conviennent aussi, et la liste des maladies, où l'on recommande ces dernières, est en général aussi dressée pour les eaux d'Embs. Mais si on veut recommander celles-ci comme fortifiant les nerfs ; il ne faut pas le faire dans l'idée qu'elles augmentent directement l'énergie en perfectionnant la matière animale, comme les eaux ferrugineuses de Spa, Pyrmont, etc. ; elles entretiennent plutôt un état d'abattement durant la cure. Mais elles sont en général très-utiles aux personnes délicates, parce que celles-ci ne supportent aucun moyen énergique, et parce que ces eaux, surtout les bains, manifestent en effet une action adoucissante et calmante sur le corps. Elles deviennent surtout très salutaires à ces personnes, lorsque leur état morbide exige en outre une amé-

lioration dans la composition des humeurs, un renouvellement de la matière organique; elles sont principalement utiles aux constitutions délicates et aux corps déjà affaiblis, précisément parce que des moyens doux et légers ont plus d'effet dans ces cas que dans d'autres, et parce que le degré d'énergie de ces moyens convient justement à ces corps. Il n'y a point, pour les doses efficaces des médicamens, de mesure absolue, applicable à tous les hommes, au contraire le même médicament pris de la dose la plus minime jusqu'à la plus forte, peut devenir chez différens individus le moyen vraiment efficace et salutaire. Les eaux de Carlsbad ne sont pas réellement débilitantes parce que les malades se sentent abattus pendant leur emploi; de même les eaux d'Embs ne fortifient pas directement; elles produisent le sentiment d'une détente des forces, mais elles n'excitent pas autant que les eaux de Carlsbad, et amènent plutôt la sensation d'un calme bienfaisant; elles ne manquent cependant pas, d'amener, surtout dans les corps délicats, de grands changemens, dans les vices matériels de l'organisation, changemens dont le résultat est la guérison, le bien être et le rétablissement indirect des forces. — A la vérité, si la vie est gravement opprimée et compromise par des vices dans la sphère matérielle de l'individu, les eaux

de Carlsbad mériteront toujours la préférence, et les personnes fortes, moins sensibles, et peu affaiblies auront à chercher des secours réels à ces eaux dont l'action est plus intense et plus énergique.

Les eaux d'Embs peuvent servir dans les mêmes cas où celles de Carlsbad conviennent aussi, surtout lorsqu'il est à craindre que ces dernières pourraient produire un effet trop intense ; c'est ce qui peut arriver : 1°. dans la débilité portée à un haut degré, qu'elle soit le résultat de la maladie, ou d'une autre cause, 2°. dans la susceptibilité excessive du système nerveux, qu'elle soit propre à la constitution, ou la suite d'une longue maladie, ou qu'elle vienne d'une affection locale d'une partie interne, par exemple d'une inflammation chronique de glandes scrofuleuses dans l'abdomen. 3°. s'il est à craindre qu'une maladie locale ait déjà fait trop de progrès, pour qu'on puisse encore conseiller les eaux de Carlsbad, par exemple dans les indurations des glandes, de la substance de l'utérus ; lorsqu'on peut soupçonner l'existence d'un squirrhe dans les intestins, et surtout une affection organique dans la poitrine, ou le danger d'une hémoptysie, qui pourrait se déclarer par l'effet d'une eau plus énergique. — De ces faits se déduit la juste application des eaux d'Embs dans les maladies où on les a préconisées de préférence.

1°. Elles feront un bon effet dans les maladies nerveuses dont une altération humorale fait la base, ce qui a très-fréquemment lieu dans les états de débilité nerveuse; dans la susceptibilité trop grande des nerfs, cas dans lequel les eaux de Carlsbad ne seraient point supportés; lorsque des causes morales ont directement miné les forces nerveuses, sans que les rapports matériels du corps soient considérablement altérés; après des pertes de liquides animales, surtout dans les maladies qui sont la suite d'excès vénériens ou de l'onanisme, lorsqu'une fois la susceptibilité nerveuse a atteint son plus haut degré, et que les moyens les plus doux agissent déjà avec trop de violence. Elles sont donc ordinairement de la plus grande utilité dans les spasmes ordinaires des femmes, qu'on appelle spasmes hystériques; et elles conviennent en général, de préférence au sexe féminin, celui-ci ne supportant souvent aucune eau plus énergique, et les spasmes des femmes dépendant dans la pluralité des cas de dyscrasies ou d'un état morbide de la digestion ou des organes génitaux, plutôt que d'une véritable et grande débilité nerveuse. Elles méritent aussi d'être essayées dans la chlorée et dans d'autres espèces de graves maladies nerveuses.

2°. Dans la prédisposition scrofuleuse, dans

les altérations de la composition du sang, dans la disposition à la chlorose, la dyscrasie pituiteuse du sang, la gêne de la circulation dans l'abdomen, dans la disposition à l'arthritisme, et à la lithiase qui en résulte, et dans les affections hémorrhoidales, les eaux d'Embs sont extrêmement utiles, ainsi que les eaux de Carlsbad; mais il faut les choisir de préférence pour des enfans, pour des femmes délicates ou faibles, pour des hommes très-accablés par l'effet de leur maladie. Pour les enfans scrofuleux, et pour les maladies consécutives à cette disposition, telles que les ulcères glandulaires, les torsions des pieds, les gonflemens articulaires (tumeurs blanches) ces eaux sont à conseiller d'une manière toute particulière; et je ne connais point d'eau minérale qui mérite plus que celle d'Embs, d'être fréquemment employée dans ces maladies du premier âge; attendu que les eaux minérales en général, ne sont que rarement applicables dans cet âge si tendre. Si le choix de la source minérale n'est pas libre, et si des malades sont obligés d'aller à Embs, lorsque les eaux de Carlsbad leur conviendraient mieux, je crois qu'il est utile de combiner avec l'usage de nos eaux l'emploi de médicamens bien appropriés.

3°. Dans les maladies des poulmons et même dans la phthisie pulmonaire, les eaux d'Embs se

sont acquis une grande réputation. On conçoit que des malades dont les poumons sont remplis de tubercules, et à plus forte raison de tubercules en suppuration, ne trouveront pas ici plus de secours, que partout ailleurs; et c'est rendre un très-mauvais service à messieurs les médecins des eaux d'Embs, que de leur envoyer des malades avec une phthisie déclarée, comme cela arrive si souvent. Les malades de cette espèce supportent tout au plus ces eaux prises à l'intérieur. Tous les bains leur sont nuisibles, et par conséquent aussi ceux d'Embs, quoique les malades ne s'en aperçoivent pas tout de suite. Mais la véritable phthisie pulmonaire étant un produit de la maladie scrofuleuse, dont elle naît sans doute indirectement, par l'impossibilité où se trouvent les poumons, lorsque cette disposition prédomine, de se développer et de se consolider parfaitement; les eaux d'Embs forment un grand moyen pour réprimer et anéantir à temps cette disposition, avant qu'elle en soit venue à la production de tubercules. Elles sont, de plus, salutaires dans les catarrhes chroniques et l'asthme, qui sont le produit d'une dyscrasie générale des humeurs, que j'ai nommée pituiteuse et dans laquelle les eaux de Carlsbad sont également très-utiles, même lorsque la maladie a déjà pris la forme d'une phthisie pituiteuse. Les eaux d'Embs

peuvent même servir dans la disposition à l'hémoptysie, qui conduit à la phthisie pulmonaire, que les auteurs appellent *phthisis florida*. Cette disposition semble être identique avec la prédisposition scrofuleuse, et trop souvent elle se trahit déjà chez les enfans par un teint fleuri extrêmement fin, qui trompe si facilement sous le masque de la santé. Mais les malades qui feront usage de nos eaux avec le succès le plus certain, sont ceux qui souffrent d'engorgemens glandulaires et de dyscrasies lymphatiques; lorsque ces causes ont eu pour effet une nutrition trop faible du corps, avec imminence de marasme, et avec les symptômes les plus variés d'une infirmité générale ou partielle du système nerveux, que cet état soit accompagné ou non de disposition à la toux, et à d'autres symptômes d'une affection de poitrine. Cet état se termine par le marasme et par l'extinction des forces, souvent sans toux et sans fièvre bien marquée; d'autres fois le poumon est attiré, vers la fin, dans la sphère de la maladie. Mais ce passage ne forme que la dernière période d'un état général et grave, existant déjà antérieurement, et les eaux d'Embs viennent alors beaucoup trop tard, pour porter encore du secours.

4°. Dans certains états morbides de l'appareil sexuel de la femme, et en particulier dans la stérilité,

ces eaux sont extrêmement fréquentées, et leur réputation est si grande, à cet égard, que l'une des sources porte encore aujourd'hui le nom de *Bubenquelle*. Il résulte de ce qui précède, que ces eaux conviennent de préférence aux femmes en général, parce qu'elles sont très appropriées à leur constitution délicate. Ajoutons qu'une disposition morbide des organes sexuels est très-fréquente chez les femmes, et qu'elle dépend tantôt d'une dyscrasie générale, et de stases du sang dans l'abdomen, tantôt, et assez souvent, de causes morales, d'appétits vénériens violemment retenus, ou satisfaits par la masturbation, tantôt par les deux ordres de causes à la fois, et nous concevrons comment les eaux d'Embs guérissent très-souvent l'intempérie de la matrice, et comment elles sont en état de rétablir l'équilibre entre l'état vital de cet important organe et le système entier. Le mode d'action si doux de ces eaux, dans leur emploi extérieur et intérieur, ménage les nerfs, et opère cependant des changemens marqués dans les altérations des rapports matériels du corps; de-là leur titre si bien mérité d'eaux médicinales pour les femmes chez lesquelles il paraît exister des obstacles intérieurs à la fécondation, que l'état de leur santé soit d'ailleurs satisfaisant, ou qu'il existe encore des signes d'un autre état d'imperfection. Ces eaux sont ici

d'autant plus applicables, parce qu'elles ne nuiront pas facilement sous un autre rapport; et parce qu'au contraire le voyage, et l'agréable séjour du lieu contribueront de leur côté à conduire au but désiré. C'est ainsi que ces eaux seront souvent aussi très-salutaires contre les menstrues supprimées, irrégulières ou accompagnées de douleurs et de spasmes, contre les fleurs blanches, etc., dont elles détruiront la cause interne, ce qui remédie à la fois à une cause très-fréquente de la stérilité.

Deux sources sont employées à Embs pour l'usage intérieur, savoir: le *Krünchen* et le *Kesselbrunnen*. Cette dernière a une température presque chaude (38° Réaumur); la première et seulement tiède (23° Réaumur). C'est elle qu'on préfère ordinairement à Embs; les principes constitutifs de l'une et de l'autre sources étant les mêmes, on choisira celle dont la température conviendra le mieux à la constitution du malade et sera le mieux supportée. Au reste, l'on boit également ces eaux à la dose de quatre à six onces à la fois, qu'on répète à quinze ou vingt minutes d'intervalle, en se livrant à un léger mouvement continuel, comme je l'ai déjà dit. L'on peut en prendre journellement, quatre, six et dix verres, et beaucoup plus dans certains cas. Dans les maladies des poumons

on peut aussi couper les eaux avec le tiers ou le quart de lait pur.

Les bains forment presque généralement à Embs, le moyen principal de la cure. Ils sont pris tous les jours, et de préférence dans la matinée. Il est très-important d'en déterminer bien exactement la température, afin de ne pas sur-exciter, ce qui peut facilement arriver chez les malades qui vont à Embs, par exemple chez les personnes nerveuses ou disposées aux congestions sanguines vers les poumons. S'il est exact de dire, que les eaux minérales employées sous forme de bains, produisent quant à l'essentiel les mêmes effets que nous remarquons de l'usage intérieur de ces eaux, mais que toutefois leur application à la surface entière du corps, et sur l'organe cutané si abondamment pourvu de nerfs, et la température des bains, modifient d'une manière très-importante leurs effets immédiats; il s'ensuit d'abord qu'à Embs on peut donner à l'usage des bains une extension non moins grande qu'à la cure intérieure, et même le faire prédominer, comme cela arrive souvent aussi; ensuite, que pour les rendre utiles, il faut bien prendre garde aux effets principaux des bains en général et aux conditions de leur emploi, fondées sur la nature de la peau, enfin au mode d'action très-différent des bains frais, tièdes et chauds, sur

le même individu. En général on prescrira donc les eaux d'Embs en bains, à une température de 24° à 28° Réaumur, pour les cas où la susceptibilité nerveuse paraît exaltée, et où le sang est disposé à des effervescences et à des congestions; les bains plus frais ne seront employés que dans quelques cas particuliers, assez rares; et les chauds seulement lorsqu'on n'aura pas à redouter le danger d'une sur-excitation et lorsqu'on aura pour but de mettre en mouvement des produits morbides déposés par l'effet de principes morbifiques spécifiques, tels que ceux de la rougeole, de la scarlatine, de l'arthritisme, des dartres, etc.

III. *De l'emploi des eaux de Marienbad.*

Ces eaux dont l'Empereur Rodolphe II avait déjà fait usage vers la fin du seizième siècle, étaient tombées dans l'oubli, et depuis seize ans seulement on les a fait connaître de nouveau; mais dans cette courte période elles sont parvenues à une vogue extraordinaire et pleinement méritée. Ces sources qui sont froides se trouvent en Bohême, et sont situées de manière qu'elles forment un triangle avec celles de Carlsbad et d'Eger. Un simple praticien, expérimenté et exempt de préjugé, le Dr. Nehr, médecin du couvent de Tepl, auquel appartiennent les sources, animé par la grande ré-

putation dans laquelle elles se soutenaient depuis long-temps auprès du peuple de la contrée, qui s'en servait pour guérir les maladies les plus opiniâtres, et préconisait leur grande efficacité, a le mérite de les avoir retirées de leur obscurité, en les essayant, pendant une longue suite d'années, sur de pauvres malades du pays. Sur sa demande ces sources furent alors entourées d'une enceinte, et l'on fit construire quelques maisons, etc. qui étaient nécessaires. En 1813 il fit connaître ces eaux par un écrit spécial, enrichi de ses observations. Aujourd'hui, Marienbad est un endroit composé d'une centaine de maisons qui sont belles en partie; il est extrêmement fréquenté, et des milliers de bouteilles de ses eaux sont annuellement envoyées dans toute l'Europe. On y continue aussi sans interruption, à prendre de nouvelles mesures pour favoriser l'utile emploi des eaux, et pour contribuer à en rendre le séjour plus commode. Il est cependant à remarquer que l'eau conservée dans des bouteilles et transportée au loin perd tout-à-fait, ou pour la majeure partie, le fer qu'elle contient; elle dépose fréquemment aussi au fond des bouteilles, une proportion considérable de ses principes terreux.

Les sources de Marienbad sont froides et appartiennent à la classe des eaux alcalines salino-

ferrugineuses acidulées. Deux sources servent de préférence à l'usage intérieur, savoir le *Kreutzbrunnen* et le *Ferdinandsbrunnen*, qui jaillit à un quart de lieue de distance du village d'Auschwitz. Deux autres sources, appelées *Carolinenquelle* et *Ambrosiusquelle*, sont plutôt des eaux purement ferrugineuses, contenant une très-riche proportion de gaz acide carbonique. Je n'en traiterai point en particulier, vu que la considération des eaux d'Eger, de Pymont et de Spa les fera connaître de plus près. Les eaux des deux premières sources sont d'une limpidité cristalline, sans odeur, d'une saveur agréable, picotante, acidule, saline et vers la fin légèrement astringente. Les effets sensibles de ces eaux médicinales sur le corps sont les suivans. L'estomac les reçoit volontiers et les supporte bien, comme toutes les eaux acidules. Prises à une certaine dose, c'est-à-dire à celle de quatre à six verres de cinq à six onces chacun, elles provoquent des selles liquides, et en continuant leur usage, les malades évacuent ordinairement des masses vertes et foncées d'un mucus tenace, ou des matières analogues à du sang décomposé, souvent aussi du mucus mêlé de sang, des vers, de la bile, des masses d'excrémens durcis, enveloppées quelquefois d'une couche de mucus concrété. La sécrétion urinaire est considérablement augmen-

tée, surtout au début, mais elle diminue à mesure que les évacuations alvines deviennent plus abondantes et plus libres. Celles-ci ont lieu sans difficulté, ni incommodité particulière; les malades s'en trouvent bien, et ni les forces digestives en général, ni le corps entier ne sont véritablement affaiblis, par ces eaux continuées pendant un mois à six semaines; au contraire, l'appétit augmente et la digestion devient ordinairement meilleure. L'action excitante sur le sang et les nerfs ne se manifeste qu'à un degré fort modéré; la plupart des malades se sentent plus dispos et plus gais; le pouls est un peu accéléré; quelques-uns cependant se sentent la tête un peu prise et éprouvent quelque lassitude, surtout au début de la cure, et lorsqu'ils ont commencé par de fortes doses. Ceux qui ont un flux hémorrhoidal, et les femmes qui sont à l'époque de leur menstruation, sont exposés à un écoulement sanguin plus abondant.

Un très-grand nombre d'observations a déjà fait connaître les eaux de Marienbad comme des moyens d'une efficacité distinguée, qui deviennent très salutaires dans une foule de cas morbides. Elles se sont acquises, de plein droit, dans une courte série d'années, une très-grande réputation, qui se maintiendra aussi, sans aucun doute. L'expérience a suffisamment constaté ce que la théorie pourrait

dire de ces eaux ; savoir qu'elles sont fortement altérantes, et en même temps notablement laxatives, sans cependant pouvoir être mises à côté des sources simplement salines, comme les eaux amères de Sedlitz et de Seydschütz, ou d'Epsom et de Cheltenham, dans lesquelles prédomine la propriété laxative. Ces eaux ne tardent pas à attaquer le canal intestinal et ne laissent guère, dans les humeurs et les organes, de changemens profonds, par lesquels seraient guéries de graves maladies ; les eaux de Marienbad au contraire ne deviennent non-seulement pas débilitantes par un usage longtemps continué, mais elles produisent fort souvent aussi la guérison radicale des maladies les plus invétérées.

La comparaison de leur composition chimique avec celle de certaines autres eaux minérales actives, et avec les propriétés de ces dernières, éclaircit beaucoup ce que l'expérience a déjà appris sur leur action. Comparées aux eaux d'Eger, celles de Marienbad sont moins riches en acide carbonique et en fer, mais plus riches en sels neutres, et de plus assez riches en soude. Les unes et les autres contiennent du reste les mêmes parties constituantes, et la magnésic se trouve aussi dans le *Franzensbrunnen* d'Eger. En effet aussi les eaux de Marienbad excitent moins le système sanguin, mais

elles purgent plus abondamment. En les comparant aux eaux de Carlsbad, l'on trouve un grand contraste dans la température, mais il y a une grande analogie sous le rapport des parties constituantes; elles contiennent seulement beaucoup plus de sels neutres, elles purgent plus facilement et plus fortement, mais elles excitent beaucoup moins le mouvement circulatoire du sang, et ne donnent pas lieu aux accidens d'une expansion excessive du sang.

Ce n'est donc que jusqu'à un certain point que l'on a pu appeler nos eaux un Carlsbad froid. En général, comparer n'est pas assimiler. Si je dois exprimer mon opinion, la voici. Les unes et les autres de ces sources sont d'excellens dons de la nature, appropriés à-peu-près aux mêmes états morbides en général; mais déjà leur température différente produit une différence dans leurs effets et sans doute aussi dans la combinaison de leurs parties constitutives en un seul tout. Les sources de Marienbad méritent aussi le nom de puissans médicamens altérans, résolutifs, évacuans, qui ont pour effet un grand renouvellement des matériaux de l'organisme animal. Elles seront applicables dans les mêmes cas où l'on recommande les eaux de Carlsbad, et on les préférera à ces dernières pour les individus qui en seraient péniblement affectés, échauffés, jetés dans un état d'anxiété, dis-

posés aux hémorrhagies, ou qui en éprouveraient de la pesanteur de tête, ou un malaise dans l'estomac, enfin pour ceux chez lesquels les eaux de Carlsbad ne relâchent pas le ventre et ne font que provoquer des accidens fâcheux. Mais je n'oserais présumer qu'elles soient en état d'effectuer dans tout le matériel du corps humain un changement aussi profond que les eaux de Carlsbad. Celles-ci favorisent sans aucun doute, une expansion beaucoup plus grande des parties solides et liquides, et influencent par-là si profondément les actions organiques; par contre, leur propriété de provoquer la sécrétion du mucus et de la bile, est moins active que celle des eaux de Marienbad, du moins au commencement de la cure. Je préférerais donc les eaux de Marienbad là où il y a à mettre en mouvement des masses considérables d'humeurs morbides déposées et concrétées, par exemple, de mucus et de bile dans le canal intestinal; ou lorsque la masse entière des liquides a besoin d'un grand renouvellement, tandis qu'en même temps l'état général des forces et celui des intestins permettent des purgations quelque peu fortes, surtout si le canal intestinal est paresseux et difficile à exciter; ensuite, lorsque les humeurs, tant la lymphe que le sang, étant imparfaites dans leur composition, restent stagnantes dans leurs vaisseaux; ou lorsque

des liquides déjà secrétés sont accumulés dans leurs conduits excréteurs et dans leurs réservoirs, sans que les organes soient à regarder comme profondément changés dans leur texture ; par conséquent, dans les engorgemens simples du foie, ou de la rate et de tout le système de la veine porte.

Les eaux de Carlsbad sont au contraire à préférer alors qu'une forte purgation n'est pas à conseiller, vu la susceptibilité du canal intestinal, ou une débilité générale considérable produite par la maladie ; ensuite aussi dans les cas où des indurations sensibles des glandes et des viscères du bas ventre, la grande opiniâtreté des maladies qui en résultent, et quelquefois aussi la marche rétrograde de la nutrition indiquent le besoin d'une espèce de fomentation moyennant un élément chaud et presque éthéré, d'une fomentation continuée des organes malades, pour ramener à leur état naturel de mollesse et d'élasticité, les organes retractions sur eux-mêmes et en quelque sorte ratatinés, ou pour liquéfier les humeurs qui s'y sont accumulées et coagulées en masses solides.

Quant à l'emploi des deux espèces d'eaux minérales dans les maladies des organes des différentes cavités du corps, les eaux de Marienbad ne sont pas bien supportées dans les maladies de poitrine sous les mêmes conditions dans lesquelles les eaux

de Carlsbad sont aussi nuisibles, c'est-à-dire dans la véritable débilité des poumons, et la disposition à la phthisie pulmonaire, dans les maladies organiques du coeur et des gros vaisseaux. Elles sont également contr'indiquées dans les indurations, les squirrhes et la désorganisation commençante de l'estomac et du canal intestinal.

Parmi les maladies de l'appareil digestif, les états hémorrhœïdaux, et la suppression de ces écoulemens sanguins sont particulièrement appropriés aux eaux de Marienbad, lorsque le corps est peu irritable, et la constitution surchargée de matières muqueuses; la constipation habituelle, sous les mêmes conditions, est aussi de ce nombre; si, au contraire, l'on peut soupçonner l'existence d'un retrécissement des intestins, ou s'il y a un engorgement et une induration apparente des glandes mésentériques ou du foie, je conseillerais toujours les eaux de Carlsbad, pourvu qu'elles ne soient pas contr'indiquées par d'autres circonstances. Ces eaux ont le grand avantage de provoquer, vers le milieu ou à la fin de la cure, des évacuations vraiment critiques, quelquefois assez abondantes, et suivies d'un grand soulagement; les eaux de Marienbad au contraire donnent déjà lieu, dès le commencement de la cure, à des évacuations, qui ne sauraient nullement être critiques à cette époque. La

nature en apparence très-mauvaise des matières évacuées par les selles, est nécessairement à rapporter au fer que contiennent les eaux, et qui donne à ces matières une teinte foncée.

Dans les maladies des organes génitaux on se décidera d'après les mêmes principes; s'il s'agit d'hémorroïdes arrêtés, qui gênent les fonctions de ces organes, soit chez l'homme, soit chez la femme, et si la maladie consiste en une simple stase sanguine, qui ne cache pas une maladie organique plus profonde; si la constitution n'est que paresseuse, et si elle supporte une forte purgation, les eaux de Marienbad seront préférables, parce qu'elles pourront aussi amener une crise par une hémorrhagie, plus facilement que les eaux fondantes de Carlsbad, dont l'action est ici plus lente. Cependant elles ne forceront pas ces crises avec autant de violence, que le font ordinairement les eaux chaudes du *Sprudel*.

Je suis dispensé d'énumérer de nouveau les maladies dans lesquelles nos eaux sont spécialement à recommander, vu que je les ai examinées en détail à l'occasion des eaux de Carlsbad; je m'en rapporte donc à ce qui a déjà été dit dans le chapitre précédent, pour en déduire l'emploi convenable des eaux de Marienbad.

Mais j'ai encore à dire quelques mots sur la

différence entre les deux sources principales de Marienbad, le *Maria-Kreutzbrunnen*, et le *Ferdinandsbrunnen*, près Auschowitz. Le *Kreutzbrunnen* est une des sources les plus riches en sulfate et en carbonate de soude, il contient de plus de la magnésie, et une fort petite quantité de fer, qui, à ce qu'il paraît, se sépare très-facilement de la composition. Le *Ferdinandsbrunnen* contient beaucoup moins de sels et de principes terreux, mais il est plus riche en fer, il est cependant inférieur au *Franzensbrunnen* à Eger, pour la proportion du gaz acide carbonique. Le *Kreutzbrunnen* est donc à préférer comme source altérante et laxative; c'est lui aussi, qui est principalement employé. Le *Ferdinandsbrunnen* se rapproche déjà des eaux d'Eger; toutefois il est loin de provoquer une aussi forte excitation du système sanguin que ces dernières; il purge doucement sous condition que la disposition à la constipation n'est pas trop grande. Il est particulièrement indiqué chez les malades déjà véritablement affaiblis, ou d'une constitution très-délicate; ensuite chez ceux où l'estomac et les intestins réagissent mal contre les sels du *Kreutzbrunnen*, et où ces eaux provoquent des nausées, un sentiment de plénitude ou de fortes purgations. Chez ces individus il arrive aussi que le *Kreutzbrunnen* ne purge pas, tandis qu'au con-

traire le *Ferdinandsbrunnen* ne tarde pas à répondre à cette vue, en même temps qu'il est encore fort avantageux sous d'autres rapports. Il paraît que dans ces cas les nerfs des organes abdominaux ont besoin de secours, pour influencer avec énergie la fonction de la défécation; j'ai déjà dit la même chose à l'égard du *Sprudel*; c'est lui seul quelquefois qui provoque un effet laxatif chez certains malades, et qui soit encore bien supporté lorsque toutes les autres sources ont échoué auprès d'un malade.

Le *Ferdinandsbrunnen* pourrait donc souvent être préférable chez les femmes qui ont la menstruation supprimée, des flueurs blanches, ou des douleurs avant et après la menstruation, pourvu qu'elles soient d'une constitution nerveuse, et qu'en même temps elles aient besoin d'un renouvellement matériel, pour recouvrer leur santé; ensuite chez les personnes qui viennent de guérir d'une maladie grave, et dont les nerfs ne se sont pas encore affermis, en même temps qu'il paraît nécessaire d'opérer encore une amélioration dans les humeurs et dans les sécrétions et les excréctions abdominales.

Comme le *Ferdinandsbrunnen* fait le passage aux eaux minérales principalement toniques, ferrugineuses et acidulées, l'exposé du mode d'emploi

de ces dernières sera propre à répandre encore plus de lumière sur lui.

L'usage des bains est assez généralement introduit à Marienbad et non-seulement celui des bains d'eau minérale, mais aussi des bains de gaz et de limon. J'ajouterai donc encore quelques mots sur ces bains.

L'eau destinée aux bains contient principalement de l'acide carbonique, qui, de l'immense réservoir du sol qui en est imprégné, s'élève et arrive sans cesse en grande quantité à l'eau contenue dans le bassin, s'y incorpore et la traverse par masses; cette eau contient en outre les principes des autres sources, mais en moindre proportion.

Les bains de Marienbad, pourvu qu'ils soient pris tièdes, pourront donc être très-utilement employés concurremment avec les eaux prises à l'intérieur. A cause de leur richesse en acide carbonique ils sont à regarder comme vivifiants et fortifiants, et ils trouvent leur application principale dans les cas, où l'on veut détruire les suites de principes morbides déposés dans l'intérieur du corps, ou rétablir la tonicité de la peau et donner un plus haut degré de perfection à sa fonction, pour ramener ainsi l'équilibre dérangé entr'elle et les organes intérieurs. Ils servent donc comme des auxiliaires essentiels et salutaires, non-seulement à rendre la

circulation sanguine plus uniforme dans les maladies de l'abdomen, mais aussi contre les maladies qui ont pour base des dyscrasies du sang ou de la lymphe; principalement aussi contre la disposition arthritique; en fortifiant d'une part l'organe qui doit se charger de la crise, ce qui est surtout à considérer dans la goutte atonique; et d'autre part en corrigeant aussi immédiatement cette disposition concurremment avec les eaux employées à l'intérieur; enfin ces bains seront utiles dans beaucoup d'affections nerveuses, qu'elles aient pour cause une dyscrasie générale, ou que celle-ci se soit emparée plus profondément de la vie nerveuse, ou que cette dernière soit affaiblie en elle-même.

Les bains chauds ne seront encore ici applicables que sous les conditions fort limitées, qui permettent ailleurs leur emploi. Les bains frais (à une température de 20° à 16° Réaumur,) seraient peut-être plus souvent à mettre en usage, que les chauds, dans certaines occasions, où l'on peut d'ailleurs encore employer des bains froids pour rétablir les forces, surtout chez les personnes qui ont ruiné leur santé par des pertes excessives d'humeurs importantes et nécessaires à la vie.

L'on fait à Marienbad un usage très-étendu des bains de limon, qu'on prépare avec la terre limoneuse qui se trouve dans le voisinage de toutes

les sources froides et riches en acide carbonique. Les environs de nos sources en particulier sont pourvues d'une grande quantité de cette terre. On préconisait singulièrement les grands effets de cette espèce de bains, à l'époque où les eaux de Marienbad ont été annoncées dans le public, pour leur efficacité; et c'est depuis ce temps que ce sujet a été de nouveau discuté.

Il faut convenir, en effet, que les bains de limon en général, tant à Marienbad, qu'en d'autres endroits, où l'on trouve ce limon en grande quantité, sont à considérer comme des moyens très-actifs. Mais je crois qu'il ne faut les employer par cette même raison, qu'avec beaucoup de circonspection et après avoir mûrement examiné le mal qu'on veut combattre à leur aide. On emploie le limon tantôt pour des bains locaux, en l'appliquant sur les parties malades sous la forme d'un cataplasme, chauffé par l'addition d'eau chaude; et tantôt on le chauffe pour l'employer sous forme d'un bain général dans lequel le malade se plonge en entier. La terre limoneuse, est un composé de restes de matières végétales et d'autres parties constituantes qui s'y sont ajoutées; notamment de soufre, d'hydrochlorate de soude, de sulfate de magnésie, de sulfate de chaux, d'oxide de fer, de silice, de matière extractive, etc.

Les bains limoneux exercent une action très-profonde sur le corps; ils excitent l'activité de la peau; celle-ci devient rouge, et fréquemment elle se couvre d'une éruption miliaire. Ils se montrent fort salutaires dans les ulcères chroniques, les dartres, les raideurs des articulations à la suite de plaies, les spasmes partiels de certaines parties, les symptômes douloureux, qui paraissent tenir à une métastase rhumatismale.

Souvent on les emploie aussi à Marienbad, dans la vue d'obtenir la résolution d'un engorgement viscéral, par exemple de la rate, du foie, ou des glandes. Quant à cette médication, je crois devoir rappeler, qu'il convient de ne pas la prescrire inconsidérément. J'ai vu des cas où ces cataplasmes ont produit une sur-excitation extrême dans les parties malades. Il ne faut jamais brusquer les maladies de cette espèce, et ne les mettre en mouvement qu'avec circonspection. Nous ne sommes pas toujours en état de calculer exactement le degré de résistance, qu'elles opposeront à nos moyens, et la grande excitation des organes malades, qui survient après les cataplasmes de limon, n'est certainement pas à conseiller, dans les profonds engorgemens de la veine porte et des intestins, surtout lorsqu'on a quelque sujet de redouter leur passage à la dégénérescence, ou

lorsqu'il y a encore des doutes sur la nature d'une induration.

Quant aux bains gazeux, ils ont aussi leurs grands avantages, et quelquefois ils ont procuré des guérisons très-rapides, et par des effets qui tiennent en quelque sorte au miracle. Le sol des environs de Marienbad est singulièrement riche en gaz acide carbonique, qui sort de la terre, par de puissans torrens, dans un grand nombre d'endroits; en sorte qu'on a ici la plus belle occasion pour éprouver de nouveau l'efficacité médicameuteuse des bains gazeux, et de la déterminer d'une manière plus exacte qu'on ne l'a fait jusque-là. Les Docteurs Heidler et Scheu (médecins de beaucoup de mérite, préposés à ces eaux) ont mis beaucoup de soin à découvrir le mode d'action propre à ces bains; et ils ont publié leurs recherches dans leurs excellens écrits sur les eaux de Marienbad.

Selon eux, les bains de gaz excitent ordinairement une sensation de chaleur à la superficie du corps, principalement aux organes génitaux, ensuite une transpiration plus abondante, et quelquefois en même temps une légère formication; le pouls doit souvent devenir plus lent et plus petit. Ces bains sont à considérer, sans contredit, comme des agens stimulans, et par conséquent il faut s'en abstenir s'il existe une disposition inflammatoire

ou hémorrhagique; ils méritent au contraire d'être essayés, lorsqu'on a l'intention de rétablir des hémorrhagies supprimées, par exemple, le flux menstruel, un flux hémorrhoidal, pourvu qu'il n'existe point de contr'indications. L'application locale du gaz sur certaines parties malades, me paraît surtout à mettre en usage, lorsqu'un nerf isolé paraît être très-affaibli, on souffrant sous le poids d'un dépôt de matières morbides; par exemple dans les paralysies de certaines parties, ou dans des spasmes, et des douleurs partiels, lorsqu'on a quelque raison pour présumer qu'ils tirent leur origine de cette source.

IV. *De l'emploi particulier des eaux de Franzensbrunnen près d'Eger.*

Les eaux d'Eger, de Pymont et de Spa sont préférablement à considérer comme toniques; les sources d'Eger en forment le premier degré; elles se rattachent immédiatement au *Ferdinandsbrunnen*, ainsi que je viens de le dire.

La source d'Eger (*Egerbrunnen*, ou *Franzensbrunnen*, source de l'Empereur François) est une source ferrugineuse, extrêmement riche en acide carbonique, et douée de propriétés éminentes et d'une puissante action sur le corps vivant; mais ses eaux se distinguent de celles de Pymont et de Spa

par la grande proportion de soude et de sulfate de soude qu'elles contiennent. C'est pourquoi l'on a la coutume de les ranger encore parmi les altérantes et toniques. Tabernaemontanus les décrit et les vante déjà comme très salutaires dans son Nouveau Trésor des eaux (*Neuer Wasserschatz*), publié en 1572. Frédéric Hoffmann les mit en grand crédit vers le milieu du siècle passé; depuis long-temps on les exportait en bouteilles, en Allemagne et dans les pays étrangers, et on les estimait généralement, lorsqu'en 1793 une colonie entière fut fondée auprès de la source même, et enrichie des meilleurs établissemens, pour en faire un lieu propre aux cures par les eaux. C'est aussi de cette époque que commence proprement la célébrité des eaux d'Eger, qui sont envoyées en bouteilles dans presque toute l'Europe, et qu'on fréquente beaucoup aussi à la source, soit pour les boire, soit pour les employer sous forme de bains tièdes.

Les malades jouissent de l'avantage, au *Franzensbad*, d'avoir non-seulement des sources particulières pour les bains, mais aussi un choix entre des sources plus ou moins actives, pour l'usage intérieur, selon leur constitution et selon le besoin du degré et de la composition de leurs maladies; car ils trouvent dans la source appelée *Salzquelle* (source saline) et dans celle appelée le *Sprudel*

froid, deux gradations des eaux d'Eger. Le *Salzquell* contient très peu de fer et moins d'acide carbonique que le *Franzensbrunnen*; il est par conséquent plus rafraîchissant et plus laxatif que ce dernier; le *Sprudel froid* contient également peu de fer (la moitié seulement de la quantité du *Franzensbrunnen*), mais il se rapproche assez du *Franzensbrunnen* par sa richesse en gaz acide carbonique, en carbonate et en sulfate de soude.

Ici je ne parlerai de préférence que de l'usage du *Franzensbrunnen* et des eaux ferrugineuses de Pymont et de Spa.

C'est ici le lieu de dire un mot du mode d'action propre des eaux ferrugineuses acidules froides, considéré en général.

Les sources de Marienbad et d'Eger, ont sous le point de vue de leurs principes constituans, une grande analogie avec les eaux thermales peu éloignées, de Carlsbad, et se rapprochent sous ce rapport, comme sous celui de la proportion plus grande du fer qu'elles contiennent, des eaux de Pymont et de Spa. Les eaux ferrugineuses froides sont avec raison reconnues en général comme des eaux toniques, qu'elles soient employées à l'extérieur ou à l'intérieur; mais les eaux d'Eger contiennent encore beaucoup de carbonate et de sulfate de soude, principes qui leur communiquent une action

laxative sur le canal intestinal; cependant malgré cet effet purgatif leur usage prolongé n'affaiblit pas, comme font les sels neutres, et même les eaux amères de Seydschutz etc.

J'ai fait voir plus haut que la dénomination d'un médicament d'après sa propriété tonique, est d'une valeur très relative, et qu'au fond tout médicament qui rétablit la santé, est à regarder comme fortifiant, attendu qu'il donne au corps vivant un plus haut degré de perfection; à la vérité j'ai divisé les médicamens en altérans et en fortifiens; et sous ces derniers je comprends ceux qui augmentent et favorisent directement l'énergie organique; mais les moyens qui produisent cet effet sont de nature si diverse, que, pour chacun d'eux, nous avons à bien prendre garde aux conditions spéciales, sous lesquelles son action pourra se déployer.

Le fer qui, chez les chlorotiques, produit quelquefois comme par enchantement, en peu de semaines un teint fleuri et un nouveau sentiment de bien-être et de force, est bien loin d'en agir ainsi dans tous les cas, où il y a une véritable chute des forces vitales. Sa propriété astringente explique fort mal son action sur l'organisme vivant; un moyen astringent peut donc posséder en même temps d'autres propriétés, qui en font un tonique; tel est par exemple, le quinquina; tel est aussi le fer. En

général tout moyen est obligé de passer par le procès de l'assimilation, avant de pouvoir exercer son action définitive; et celle-ci est le résultat des changemens que le médicament a subis par cette élaboration, ou de l'état dans lequel il est devenu la propriété de l'organisme, dans lequel il s'est combiné avec celui-ci; mais encore alors il ne répare les forces qu'à condition qu'il réponde au besoin de la nature, c'est-à-dire qu'il forme opposition avec le mode d'origine de l'infirmité de la vie, qu'il s'adresse à la sphère de l'organisme, dont la lésion a été le point de départ de l'infirmité. Les eaux ferrugineuses et chalybées prises par des individus en santé, ne manifestent presque aucun effet consécutif sensible; j'en ai fait plusieurs fois l'expérience chez des hommes d'ailleurs sains, auxquels je faisais prendre pendant long-temps du fer, en quantité assez notable, pour augmenter la force génératrice. Brandis dit la même chose à l'égard des eaux de Dribourg que beaucoup de personnes du voisinage prennent journallement comme une boisson habituelle (*Ueber die Wirkung der Eisenmittel und das Driburger Wasser*; sur les effets des médicamens ferrugineux, et de l'eau minérale de Dribourg, Hanovre 1803). La même chose arrive aux eaux d'Eger et de Pyrmont. Dans tous ces cas le fer, est, sans aucun doute évacué par les selles.

Mais pour bien juger du mode d'action du fer sur le corps vivant, il faut distinguer entre le premier effet local qu'il produit sur la partie qui est la première soumise à son action, et entre le résultat définitif de son action sur l'ensemble du système. De même qu'il agit comme astringent sur la peau et qu'il augmente la densité de la fibre, de même il paraît aussi augmenter la disposition du sang à se condenser. L'estomac ne le supporte qu'en petite dose, et il se dérange facilement par l'emploi de grandes doses; les matières alvines se dessèchent et se durcissent pendant l'emploi du fer, et se teignent en même temps en noir, preuve que le médicament est évacué du moins en partie; le pouls en est d'abord peu influencé, mais à la longue il devient plus fort et prend plus de plénitude.

Quant aux effets médicamenteux du fer, l'expérience a suffisamment démontré, qu'il n'est point supporté, et qu'il nuit, toutes les fois que la digestion est dérangée, que ce soit par suite d'un état morbide dans la sécrétion biliaire, etc., ou d'engorgemens viscéraux, et plus encore de dégénérescences commençantes; car son action ne peut devenir salutaire que lorsqu'il a été d'abord parfaitement digéré. Quelle que soit sa réputation comme moyen d'une utilité presque absolue dans la chlorose, j'ai cependant vu assez fréquemment,

que dans cette maladie il produit aussi des effets très-fâcheux, lorsqu'un dérangement des organes digestifs forme l'élément principal de la maladie; ce qui est fort souvent le cas dans la chlorose. Dès que le fer est contr'indiqué par la nature de l'état morbide, il provoque d'une part une augmentation des sensations morbides, et de l'autre il arrête les sécrétions intestinales et les évacuations alvines, effet dont les suites ne tardent pas à se manifester par un sentiment de pression, de plénitude, de pesanteur, etc. Mais si le fer a été employé à propos et convenablement, on remarque bientôt plus de plénitude dans le poulx, des yeux plus vifs, un teint plus vermeil de la figure, un incarnat plus pur de la peau; le sentiment des forces et du bien-être augmente, et la fonction digestive ainsi que les évacuations alvines deviennent plus libres. L'on peut déduire de ces observations, que le fer a une tendance à exalter en général la tension vitale; à provoquer les activités dans les parties solides et liquides et à augmenter la coagulabilité de la fibrine du sang, ainsi que l'activité dans le système artériel. Le système nerveux prend une part analogue à ces effets; puisque non-seulement il y a une augmentation sensible des forces, mais aussi les muscles éprouvent plus de facilité dans leur action, et celle-ci devient plus durable. Le fer agit

sans contredit, comme tous les moyens toniques, sur le sang et le système nerveux en même temps, en donnant plus de perfection à leur substance; mais il serait difficile à décider, si son rapport est plus intime avec le sang ou avec la substance nerveuse. Les phénomènes visibles d'une coloration plus vermeille du sang, pendant l'usage du fer, et les effets salutaires de ce médicament, dans les maladies particulièrement, qui se manifestent de préférence dans le sang, par exemple dans la chlorose, font presque présumer le premier, quoique cela n'autorise pas à expliquer immédiatement la couleur vermeille du sang par la présence du fer.

Mais il résulte de-là pour les indications thérapeutiques du fer, que ce médicament ne saurait convenir :

1°. Lorsqu'il existe une disposition à un excès d'activité, soit dans le sang lui-même, soit dans le système artériel.

2°. Lorsque la maladie est d'une nature telle que le corps ne supporte pas une augmentation de la tension vitale; par conséquent dans les cas où la vie organique est opprimée et profondément lésée dans ses sources, le sang et la Lympe, par un état d'altération, qui a pour effet des stases humorales dans certaines parties du corps, et une distribution inégale du sang; et plus encore lorsque

certaines organes sont de préférence et essentiellement malades. Dans ces cas le fer augmente les congestions vers d'autres parties, et il est plutôt propre à exciter une violente hémorrhagie, et pour ainsi dire, à trancher le noeud, qu'il fallait résoudre avec précaution.

3°. Lorsque la fonction digestive est dérangée par suite d'une lésion de ses organes ; ou tant que la digestion en général n'est pas rétablie dans les cas, où la maladie principale n'est accompagnée que d'un léger dérangement de cette fonction.

Je me permets de faire ces remarques sur les médicamens ferrugineux, parce que tout en estimant fort haut leur action thérapeutique, je n'ai vu que trop souvent, qu'ils sont devenus nuisibles, parce que dans leur emploi on ne voulait pas se borner aux conditions que la nature a assignées au fer considéré comme médicament.

Pour développer davantage mon opinion à ce sujet je dirai que le fer ne convient pas dans les états morbides où le sang est en lui-même doué de beaucoup de vigueur, ni dans ceux où il possède une sur-abondance de fibrine ou de gélatine ou d'albumine animale, et lorsque ces parties constituantes s'y trouvent dans un état d'imperfection, comme dans les dispositions atrabilaire et phlegmatique ; ni lorsqu'à la suite d'une pareille dispo-

sition le parenchyme des viscères paraît gorgé de liquides, ou leur nutrition elle-même plus ou moins altérée.*)

Le fer est au contraire un des moyens thérapeutiques les plus excellens 1°. lorsque l'infirmité de la vie est simple, 2°. lorsqu'elle dépend en même temps essentiellement d'un défaut d'énergie du sang ou des nerfs.

Voilà pourquoi il produit tant de bien dans la débilité qui succède aux hémorrhagies; à la suite de graves maladies dans lesquelles le sang devait renouveler en grande proportion ses parties constituantes, ou dans lesquelles il a été évacué jus-

* Le fer est sans contredit un puissant et un excellent moyen thérapeutique, et là où il est indiqué il produit souvent, comme par enchantement les plus grandes métamorphoses dans le corps en le faisant passer d'un profond état d'abattement vital à la santé la plus florissante. Mais il ne convient seulement pas à beaucoup de cas où son emploi serait d'ailleurs à désirer, et j'ai vu fréquemment l'emploi intempestif du fer avoir pour suite des états morbides extrêmement opiniâtres, qui ont résisté nombre d'années aux traitemens les mieux dirigés. Je suis donc devenu de plus en plus circonspect dans la prescription du fer, et je crois devoir recommander fortement cette circonspection aux jeunes médecins.

qu'à l'excès ou trop dépouillé de ses meilleures parties constituantes par des purgations trop fréquentes, ensuite chez les malades affaiblis par une nourriture trop peu substantielle, par des chagrins ou par des pertes d'humeurs importantes, sans cependant être atteints d'une altération organique des viscères. Dans ces cas le fer n'est pas seulement un puissant moyen pour réparer les forces en général, mais il est aussi le meilleur, sous ces conditions, pour rétablir la digestion, et pour la favoriser autant que pour corriger et faire cesser la paresse du ventre.

Le fer et son action thérapeutique subit sans contredit, dans l'eau minérale une grande modification par sa combinaison avec l'acide carbonique ; toutefois il ne cesse pas, pour cela, d'agir comme fer, même dans cette composition. Je voudrais presque soutenir que son action tonique est plutôt augmentée par le gaz acide carbonique. En même temps il est aussi beaucoup plus aisément supporté par l'estomac. De même les sels et les autres principes constitutifs des eaux minérales modifient sans contredit aussi très-notablement le mode d'action du fer sur le corps, sans cependant effacer celui qui lui est propre.

Le fer, selon ses différentes combinaisons avec d'autres parties constituantes, se dissout plus ou

moins bien dans nos liquides, et l'étendue de son activité en dépend très-notablement. Nous savons par exemple que l'hydrochlorate de fer sublimé est déjà singulièrement efficace en petite dose, et qu'il surpasse peut-être en cela toutes les autres préparations martiales; ainsi le tartrate de fer a été trouvé très efficace dans les temps modernes, contre un grand nombre de maladies particulières. C'est ainsi, également, que la puissance thérapeutique du fer se déploie et augmente singulièrement dans les eaux acidules; et que ce médicament devient plus assimilable au corps; en sorte que la grande efficacité de ces sources médicinales nous paraît souvent hors de toute proportion avec la petite quantité de fer qui a été portée dans le corps.

Les eaux ferrugineuses acidules sont donc à mettre en usage d'abord là, où le fer en général peut devenir utile. Comme elles sont riches en acide carbonique, elles sont généralement indiquées lorsque *le sang a besoin d'être rafraîchi et corrigé à l'aide de ces élémens*, pourvu qu'il n'existe pas en même temps des obstacles à l'emploi du fer. Si elles contiennent des sels neutres et du carbonate de soude, comme les eaux d'Eger, leur application gagne encore une plus grande étendue, parce qu'elles borneront alors beaucoup moins les excrétiions que les eaux purement ferrugineuses, et

parce qu'elles sont à regarder en même temps comme d'importans moyens altérans.

L'histoire des effets des eaux d'Eger a parfaitement confirmé la vérité de ces assertions en général. Cependant je ne puis disconvenir que les médications pour l'usage des eaux ferrugineuses, telles qu'on les trouve établies dans les ouvrages sur ces eaux, ne me paraissent pas, d'une part, assez nettement tracées, et d'autre part, il me semble qu'en les recommandant on a dépassé les limites entre lesquelles elles deviennent réellement utiles ; c'est pourquoi je me sens porté à donner à ce sujet quelques explications ultérieures fondées sur mes nombreuses observations.

Nous savons maintenant avec certitude que les inductions que nous nous permettons de tirer de certaines parties composantes des eaux minérales sur les propriétés thérapeutiques de celles-ci, ne forment qu'une faible base pour leur application dans la pratique ; et que ces inductions n'ont de valeur, qu'autant qu'une expérience constante co-incide avec ces préceptes sur leur emploi. Or, tout lecteur familiarisé avec la médecine doit déjà être frappé, de trouver, que les auteurs ne limitent pas l'usage des eaux ferrugineuses, de préférence aux maladies, par exemple, qui dans la règle demandent des moyens toniques ; mais l'étendent à

presque toutes les maladies dans lesquelles les eaux résolutives et altérantes sont vantées comme les moyens souverains, par les auteurs sur ces eaux. Il est vrai que les premiers de ces auteurs, pour prouver la justesse de leurs indications, ajoutent que les eaux ferrugineuses ne sont applicables dans ces dernières formes morbides, que lorsque la débilité en fait la base ; mais comme c'est précisément un des points les plus difficiles de l'art médical, de prononcer avec certitude, s'il y a ou non une véritable débilité et si elle fait la base d'une maladie ; comme l'infirmité et l'imperfection de la vie dans l'économie animale si composée, peuvent avoir des origines très-différentes, et par conséquent être d'espèces essentiellement différentes, selon leur nature et leur mode de production ; comme enfin les fonctions vitales ne sont infiniment souvent qu'opprimées, ou gênées, par une altération matérielle des humeurs, ou par des maladies qui n'ont atteint que certains systèmes ou organes du corps, sans que la vie elle-même soit abattue, état qu'on a qualifié de tout temps du nom de fausse débilité : l'on voit que ni le malade, ni le médecin n'en retireront un grand profit, si on ne fonde l'indication d'un médicament que sur la débilité, qui est si souvent employée comme asile de l'ignorance en médecine ; sans indiquer l'espèce de la débilité, c'est-

à-dire, sans caractériser plus nettement la nature de l'imperfection de la vie, contre laquelle le médicament doit être employé.

Je dois croire aussi, qu'on a laissé trop de prise à des idées théoriques, en donnant aux excellentes eaux d'Eger le titre de moyens à la fois toniques et résolutifs, par la raison qu'elles contiennent des sels, et en les recommandant par suite comme des moyens à employer lorsqu'il s'agit de liquéfier des humeurs animales condensées, pour les rendre propres à être excrétées; et même de ramollir et d'épanouir des organes déjà altérés dans leur texture.

Les eaux d'Eger ont une action stimulante; elles augmentent la tension vitale du système nerveux et du système sanguin, accélèrent la circulation et amènent la bonne humeur, lorsqu'elles sont bûes en quantité modérée par des personnes en santé. Celles qui en prennent plusieurs verres à de très-petits intervalles, en éprouvent une espèce d'ivresse. Chez les personnes disposées à la constipation un petit nombre de verres détermine facilement une céphalalgie gravative et de l'étourdissement; elles n'en sont point purgées; au contraire le ventre se gonfle, devient lourd et paresseux. On ne peut donc méconnaître l'effet tonique et stimulant de ces eaux. Quoique chargées de

sels et ne contenant en dissolution qu'une médiocre quantité de fer uni à l'acide carbonique, elles ne perdent cependant pas leur nature, comme eaux ferrugineuses froides; c'est-à-dire qu'elles tendent à condenser les humeurs animales, et qu'en vertu de cette même propriété elles agissent comme astringentes sur les parties solides, quoiqu'à un bien moins haut degré, qui ne le font les eaux purement martiales. Elles ne sauraient donc être bien indiquées, là où il existe une condensation des humeurs et une rigidité de la fibre, quelle que soit d'ailleurs l'idée qu'on se fasse du mode d'origine de ces états.

Mais la chose principale, c'est que l'expérience ne le confirme pas, que les eaux d'Eger soient en état de guérir des maladies chroniques enracinées, dont le caractère prédominant est une condensation morbide des humeurs, ou une disposition à cet état, ou dans lesquelles le sang et la lymphe stagnent dans leurs canaux aussi bien que dans le tissu cellulaire, et font gonfler les organes; et surtout dans celles où il y a un commencement d'altération permanente dans les viscères.

Tel est du moins le résultat de mon observation individuelle, quoique limitée, et dont je ne voudrais pas faire la base d'une règle générale; mais je crois devoir, d'une part, à cette puissante

et excellente source, d'exprimer nettement et avec franchise ma conviction à l'égard des conditions sous lesquelles elle est indiquée, parce que la vérité ne fera que relever et augmenter la réputation de ses eaux ; et d'une autre part, je croirais commettre une trahison envers l'humanité souffrante, si je ne voulais prendre le courage d'exprimer ma conviction, avec modestie sans doute, mais franchement et en toute conscience.

Je puis ajouter que mes convictions ne sont pas le produit d'une théorie ou d'un préjugé pour telle ou telle source, mais le résultat d'un grand nombre d'observations comparatives sur le mode d'action de différentes espèces d'eaux minérales, non-seulement dans des affections de la même espèce, mais souvent aussi sur les mêmes individus, en différentes années ; ensuite d'une longue expérience sur les maladies chroniques.

Mais si j'avance que ni les eaux d'Eger, ni celles de Pyrmont ou de Spa ne sont, sans les conditions indiquées, de vrais moyens curatifs pour les maladies chroniques, je dois ajouter deux remarques explicatives. Il n'est pas rare qu'une eau ferrugineuse, employée en pareille circonstance, paraisse convenir parfaitement bien, puisqu'elle maintient le ventre libre, qu'elle réveille l'appétit, le courage et la bonne humeur ; mais elle ne guérit

pas radicalement; et souvent les anciennes souffrances reparaissent avec un surcroit d'intensité peu de temps après la cure, ou bien l'état morbide intérieur et opiniâtre en est même aggravé. C'est ce que je n'ai que trop souvent observé dans les maladies dont la source résidait dans les causes ci-dessus mentionnées; bien plus, quoique je me sois fait un devoir, d'être extrêmement circonspect dans le choix des eaux minérales, il m'est cependant arrivé à moi-même, de voir que les eaux d'Eger faisaient mal à des malades, qui me paraissaient propres, à la suite d'une cure altérante prolongée, à prendre encore ces eaux; et j'ai eu grande peine à rétablir lentement leur santé, par un tout autre traitement. De même j'ai été obligé d'envoyer plusieurs fois de nouveau à Carlsbad, et en outre de traiter long-temps dans le même esprit, un grand nombre de malades qui avaient employé à plusieurs reprises les eaux de Pyrmont et de Spa, et qui s'en étaient bien trouvés aussi long-temps qu'avait duré la cure, ou quelque temps après. Mais le plus grand dommage et celui que j'ai vu le plus fréquemment, venait de la mode presque généralement adoptée, et ne reposant que sur les préjugés d'une vaine théorie, d'après laquelle des malades, ayant employé pendant quinze jours, trois semaines, ou un mois les eaux thermales de Carlsbad, se

hâtaient, après une petite pause, d'aller à Eger, pour réparer leur forces abattues, selon eux et leurs médecins, par les eaux de Carlsbad. Je me suis déjà exprimé plus haut (voy. la première partie, IV), sur les dangers de semblables cures consécutives, et je répète encore une fois, que les eaux de Carlsbad, employées avec prudence, n'affaiblissent pas réellement; malheureusement aussi elles ne guérissent pas les maladies opiniâtres, comme nous l'imaginons, en peu de semaines, en sorte que l'usage immédiat des eaux d'Eger puisse tout de suite convenir; c'est-là ce qui me conduit à une seconde remarque importante.

Les maladies chroniques tiennent leur nom, non sans grande raison, de leur longue durée. Ce sont leurs causes internes qu'il est si difficile de faire disparaître et bien plus difficile encore d'apprécier, surtout par rapport aux degrés d'intensité et de gravité, avec lesquelles elles pèsent sur la vie. Celui qui n'a pas étudié pendant des années avec une grande assiduité et sans préjugés, des maladies de cette espèce, peut s'imaginer facilement qu'il deviendra maître d'une pareille maladie sans difficulté; il ne croit pas à la possibilité des difficultés qui s'y opposent, ni qu'une métamorphose presque complète du matériel de l'organisme puisse être nécessaire pour en amener la guérison; il connaît

moins encore les évolutions merveilleuses, qui se manifestent périodiquement, comme des points de transition; et surtout les différentes excrétions critiques, qui parfois ne se déclarent qu'après des années, et délivrent même quelquefois encore le malade de toutes ses souffrances, lorsqu'il désespérait déjà de tout secours. Cette nature opiniâtre, particulière des maladies chroniques, que nous ne pouvons pas toujours deviner dans chaque cas, par l'examen des individus malades seul, mais qu'il faut connaître par l'expérience générale, doit nous rendre fort circonspects, à envoyer des malades aux eaux ferrugineuses, avant de les avoir soigneusement étudiés, et nous être assurés avec certitude qu'il n'existe pas aucune altération morbide profonde ni dans leurs humeurs, ni dans leurs organes. J'accorderai volontiers qu'il puisse être de meilleurs méthodes curatives, pour les maladies de cette espèce, que celle à laquelle m'ont conduit des travaux assidus sur cet ordre de maladies; mais je crois du moins avoir reconnu avec assez de certitude le peu de valeur et le danger des eaux ferrugineuses sous les conditions indiquées. Si mes principes sont vrais en égard des maladies qui ont leur base et leur siège dans la sphère organique de la vie, il en est absolument de même dans celles qu'on appelle affections nerveuses, parce

que les fonctions de ce système y sont troublées de préférence. Je me suis déjà prononcé plus haut sur les modes possibles de leur composition par des élémens intérieurs : et j'y renvoie pour montrer que l'emploi des eaux ferrugineuses doit être limité aux conditions que prescrit leur mode d'origine.

Cependant j'ai à développer davantage les conditions elles-mêmes sous lesquelles les eaux ferrugineuses trouvent leur application. Elles sont les suivantes :

1°. Si je les rejette lorsque de profondes entraves pèsent sur la vie organique, je ne veux point dire par-là qu'elles soient nuisibles en elles-mêmes dans tous les degrés de ces états, ou qu'elles ne puissent jamais être mises en usage. Je ne veux prévenir que l'abus qu'on en fait fort souvent, d'après mon expérience, et qui naît seulement trop aisément de ce qu'on a mal compris le vrai besoin de la nature, et principalement de l'erreur de regarder comme léger le fond d'une maladie lorsque le contraire a lieu. Comme notre coup-d'oeil dans la nature, le plus exercé même, ne fait jamais que planer à la surface, je recommande dans les cas, tant soit peu douteux, de ne conseiller les eaux ferrugineuses, qu'après s'être complètement convaincu, par des essais thérapeutiques bien dirigés, que la maladie n'a point de racine profonde dans

une altération des humeurs ou des organes. Mais ces eaux, et principalement les eaux d'Eger, trouvent sans doute leur application, lorsqu'il n'y a qu'un léger degré d'engorgement sanguin dans l'abdomen, de dyscrasie pituiteuse ou atrabilaire, qui se montre ou qui commence à se développer; surtout lorsqu'il est dû de préférence à des causes morales, et lorsque la constitution du malade peut-être qualifiée de faible en elle-même. Peu importe en pareille circonstance que la maladie se manifeste sous la forme de mauvaises digestions, d'une disposition aux hémorrhoides, de l'hypocondrie, de la migraine, de l'oppression de poitrine, d'une cachexie, etc.

C'est pour cela que les cures par les eaux d'Eger deviennent si singulièrement utiles aux savans et aux hommes d'affaires lorsque leur santé commence à souffrir par suite des fatigues de l'esprit et d'une vie sédentaire; car ces eaux relèvent les forces, et en même temps elles étouffent dès le principe les germes de graves maladies. Les bains aussi bien que le *Franzensbrunnen* sont ici d'un excellent effet, et si ce dernier devient trop excitant, on a recours au *Salzquell*. Mais il est aussi des cas assez nombreux dans lesquels on doit recommander les excellentes eaux d'Eger à ceux qui ont fait une cure à Carlsbad. Beaucoup de ma-

lades sont tellement sensibles contre les eaux de Carlsbad, que ni leur estomac ni leurs nerfs n'en supportent l'influence. La chaleur de ces eaux en est sans contre-dit souvent la cause; les malades de cette espèce peuvent alors essayer les bains tièdes à Eger, en buvant en même temps le *Salzbrunnen*, soit seul, soit coupé avec du lait; on peut donner le même conseil aux malades disposées aux hémorrhagies utérines, et à ceux qui, après avoir achevé une cure à Carlsbad, éprouvent encore un grand abattement après un intervalle de huit à quinze jours. Mais ces malades s'en tiendront spécialement aux bains qui, bien entendu, ne seront pris que tièdes; et après avoir pris d'abord une tasse d'infusion de chamomille, ils boiront plus tard les eaux rafraîchissantes du *Salzquell*.

2°. Les eaux d'Eger et les autres eaux ferrugineuses sont particulièrement indiquées, lorsqu'on peut dire, qu'une véritable et simple débilité de la vie fait la base de la maladie. Quoique cette débilité intéresse la vie dans son ensemble, nous pouvons et nous devons cependant en distinguer deux espèces de faiblesse bien différentes, dont on trouve les caractères clairement tracés dans la nature, savoir, la première qui dérive immédiatement et principalement *du sang*, et la seconde qui

a son origine principale dans *une débilité de la substance nerveuse.*

Sous le nom de débilité simple j'entends celle qui n'est pas une suite secondaire d'un grand dérangement d'organes importans, incurable en lui-même, ou non susceptible d'être guéri par les eaux ferrugineuses, qui ne peuvent que hâter l'issue mortelle en pareil cas. Ce n'est qu'aux degrés peu graves du dérangement des fonctions assimilatrices, que peuvent convenir nos eaux.

J'appelle *débilité provenant du sang*

1°. Celle qui est la suite nécessaire d'une grande diminution de la masse du sang, soit par des hémorrhagies, des saignées, soit par une nourriture insuffisante ou de mauvaise qualité, ce qui est le cas le plus rare; soit par des maladies qui ont nécessité ou du moins amené un grand échange de matériaux organiques, comme la dysenterie, les diarrhées pendant et après les fièvres dites gastriques ou plutôt humorales; soit enfin par l'abus prolongé de médicamens purgatifs.

2°. Une seconde modalité de la même espèce consiste en *une décomposition spéciale du sang*, par laquelle la coagulabilité de ce liquide paraît diminuée, et qu'on peut nommer *dissolution*, avec les anciens, par opposition à celle, où il existe une tendance à la condensation. Cet état se manifeste

de la manière la plus complète dans la chlorose, mais il se rencontre dans tous les âges, et chez les deux sexes, sous différens degrés et avec de nombreuses modifications.

Cette disposition a ses caractères distincts et n'est pas à confondre avec la débilité principalement nerveuse, qui peut plus ou moins co-exister avec elle. Elle se trahit par les signes d'une assimilation et d'une nutrition imparfaite, par la pâleur de la peau, l'affaissement des traits de la figure, la laxité des muscles, la mollesse du pouls, la disposition au froid des extrémités; la paresse des fonctions de la peau, de la digestion, et le plus souvent aussi des évacuations alvines; un sentiment d'impuissance, un sang très liquide et séreux, état qui se manifeste aussi dans la qualité muqueuse des matières excrétées, et dans la disposition aux sécrétions muqueuses, ainsi que par l'aspect bouffi et le gonflement oedémateux au-dessous des yeux. Toute perte de sang, qu'elle soit produite artificiellement, ou par la nature elle-même, à l'occasion d'une maladie, n'est supportée qu'avec le plus grand désavantage.

La respiration est courte et devient gênée lorsque le malade monte sur une hauteur, quoiqu'il n'y ait point de signe d'une maladie de poitrine; les fonctions du système nerveux indiquent d'une part

un manque de persévérance dans les forces en général, et de l'autre une impuissance de résister par une réaction normale à des stimulus et à des influences d'ailleurs normales pour elles. L'activité intellectuelle est imparfaite; les organes des sens sont tantôt trop fortement, et tantôt trop faiblement affectés par leurs stimulus normaux; le sentiment général est celui d'un manque de forces, accompagné souvent d'un haut degré de susceptibilité, et quelquefois aussi d'indolence.

Cet état particulier de la vie végétative a son origine dans une débilité et une imperfection de la source vitale du sang, plus, en proportion, que dans les nerfs, qui à la vérité y souffrent toujours, mais plutôt par le moyen de leur connexion vitale avec le sang, qui est le point de départ du mal. C'est ce que prouvent aussi les causes déterminantes de cette dyscrasie, telles qu'une disposition héréditaire, l'abus des plaisirs vénériens, les pertes de sang, les évacuations excessives de liquides importants; une nourriture aqueuse, un air corrompu surtout humide, par exemple dans les contrées marécageuses, et dans les prisons. Les affections morales tristes, les appétits non satisfaits, les rêveries d'une imagination égarée, les méditations sur des idées tristes, etc. la produisent également, sans doute d'une manière indirecte, par la voie des

nerfs; mais seulement lorsqu'une disposition a déjà préexisté; sans quoi il en résulte d'autres affections nerveuses. Cet état reste aussi assez souvent comme une suite des fièvres, et surtout de fièvres typhodes qui ne sont pas terminées par des crises complètes.

Or, c'est dans cet état de débilité que les eaux d'Eger, et avec elles les eaux de Pymont et de Spa développent leurs effets les plus distingués; et c'est pour lui en effet, que la providence semble avoir fait ces eaux. Elles sont la vraie panacée pour cette espèce d'affection lente et chronique, quelles que soient les diverses formes morbides sous lesquelles elle se manifestent ou avec lesquelles elle se combine.

Mais je suppose toujours que cet état ne soit pas accompagné, et qu'il ne provienne pas d'un état morbide intérieur, qui contr'indique toutes les eaux minérales et surtout les eaux ferrugineuses.

Sous ces conditions les eaux d'Eger rendent les plus éminens services dans la chlorose, dans la goutte et dans les affections arthritiques des personnes faibles; dans la disposition et les affections hémorrhoidales, dans la disposition aux ménorrhagies chez les femmes, ou à la suppression des règles, dans les flueurs blanches, l'asthme muqueux et les catarrhes habituels, dans certaines

affections qui se rapprochent du scorbut, et qui se caractérisent par des saignemens de gencives, par le gonflement des veines même dans la bouche, par des ecchymoses sous-cutanées, en forme de pétéchies et de stries; ensuite dans l'impuissance virile, dans la disposition aux avortemens; dans l'état approchant de l'ictère, et dans l'ictère déclaré même, qui se rencontre très-souvent à la suite de cette disposition; dans les mauvaises digestions; surtout dans les pesanteurs d'estomac, la constipation du bas ventre, les selles trop liquides de nature insolite, etc.

Si la rate se tuméfie sous de pareilles circonstances, ce qui arrive bien fréquemment dans les contrées marécageuses (comme je l'ai vu infiniment souvent dans les hôpitaux de la Lombardie) alors les eaux ferrugineuses pourraient sans contredit former le principal moyen curatif. J'ai déjà fait remarquer plus haut à cet égard, que Grottanelli vante les moyens ferrugineux dans ces cas, et j'ajoute encore la remarque que Palletta a très fréquemment employé le moxa sur le bas ventre dans les énormes intumescences de la rate.

Il est une seconde espèce d'infirmité générale que j'appelle, avec d'autres médecins, *débilité nerveuse*; c'est cette imperfection de la vie, dont la base réside essentiellement dans un état vital rela-

tivement trop imparfait du système nerveux; je prends ce dernier non-seulement comme organes des fonctions intellectuelles, mais aussi comme agent non moins nécessaire à l'entretien de la vie végétative que le sang; avec lequel il préside conjointement à toutes les fonctions, pour faire de la vie une unité. Je me suis déjà efforcé, dans la première partie de cet ouvrage, et à l'occasion des eaux de Carlsbad, de montrer, qu'il faut prendre les expressions, irritabilité morbide des nerfs, susceptibilité nerveuse exaltée, dans leur sens exact, et non pas dans celui qu'a introduit l'usage des écoles ou du monde. Ici je vais dessiner plus en détail l'état qu'on peut avec raison nommer *infirmité des nerfs*.

Cette infirmité est encore plus difficile à bien découvrir dans la nature que celle dont il a été question en premier lieu. Beaucoup d'individus sont déjà naturellement très-susceptibles pour toute impression, tout en jouissant d'ailleurs de la santé; mais bien plus l'état nerveux se modifie à la suite de dérangemens dans la sphère inférieure de la vie, et beaucoup d'états morbides, de toute espèce, surtout dans leurs périodes d'évolutions, s'accompagnent d'une irritabilité morbide comme d'un symptôme et d'une suite. J'en ai déjà souvent parlé. Mais il existe certainement aussi un état des

nerfs, dont on doit dire qu'il consiste *en une infirmité de la vie nerveuse*, dans laquelle non-seulement les agens extérieurs nécessaires à la vie, par exemple, l'air, la nourriture, le mouvement, les stimulus des sens externes et internes, certaines idées, certaines sensations, etc. excitent avec une extrême facilité des orages dans la marche des fonctions du corps, quoique le degré d'énergie de ces influences soit connu comme très-insignifiant pour la plupart des hommes; mais où les actions organiques intérieures, quoiqu'elles ne s'exécutent nullement avec trop d'intensité, ou de petites anomalies, par exemple des flatuosités, suffisent déjà pour produire de grandes angoisses et de l'agitation. Cet état se refléchit de la manière la plus variée dans l'état moral et dans les fonctions organiques; dans le premier par l'inquiétude, l'anxiété, des craintes continuelles, la pusillanimité, un état passionné, une attention soutenue sur l'état de la santé, et une manie de rapporter toutes les souffrances à des causes extérieures; dans les secondes par des accidens de toute espèce, particulièrement des douleurs spasmodiques, et le sentiment de grands dérangemens morbides de certaines fonctions, ou des sensations alternatives de diverse nature. Les malades de cette espèce sont aussi extrêmement sensibles pour les médicamens, dont ils

ne supportent absolument que les adoucissans, tandis que tous les excitans, et de même les toniques produisent communément sur eux une impression extrêmement fâcheuse et désagréable.

Il peut exister une disposition congéniale à cette infirmité; mais elle est particulièrement développée par une vicieuse éducation physique et intellectuelle; par un genre de vie efféminé, par la culture exclusive des facultés sensibles et de l'imagination, tandis que la culture de la raison et du coeur reste en arrière; par la funeste lecture des romans à la place d'une instruction raisonnable sur l'homme lui-même, sur ses faiblesses morales, sur la nécessité de s'accommoder aux conditions actuelles du monde et des hommes, etc.; par les passions et la poursuite passionnée du but des penchans naturels, surtout de l'amour et des désirs vénériens; mais aussi par de grands chagrins, des maladies douloureuses et épuisantes, etc.

Cet état a pour caractère un manque de force dans les nerfs pour opposer la résistance nécessaire aux influences normales, qui les atteignent, et une disposition constante de leur activité, à chanceler et à se laisser ébranler par la moindre cause.

Les malades eux-mêmes sont sans doute le plus à plaindre dans cet état; mais il en est de même du

médecin, dont la patience est alors mise à une épreuve bien difficile. Heureusement cet état n'existe pas trop souvent dans toute sa simplicité; il n'en est souvent ainsi qu'en apparence, lorsque ce sont plutôt d'autres dérangemens intérieurs qui maintiennent les nerfs dans cette tension morbide. Mais dans certains cas, il existe néanmoins comme fait principal, et sans complication importante; et les praticiens expérimentés n'apprennent que trop fréquemment à le connaître par une triste expérience.

Il est certain qu'alors la vitalité intérieure de la substance nerveuse, ou son organisation est réellement lésée, et toutes les souffrances qu'ont à supporter de pareils malades en proviennent directement.

Les malades de cette espèce supportent en général très-difficilement tout médicament quelque peu énergique, et par conséquent les moyens toniques et les eaux ferrugineuses, surtout si les organes digestifs sont très sensibles. Ils ont besoin d'une médication calmante, du côté du moral autant que par les médicamens. J'en ai parlé à l'occasion des eaux d'Embs, et j'ai spécialement recommandé ces eaux en cette occasion. Il est rarement permis de commencer par les eaux ferrugineuses chez les malades de cette espèce; mais ces eaux leur deviennent extrêmement utiles, une fois

que la grande susceptibilité pour toutes les impressions a déjà été diminuée par un traitement bien approprié. Mais il ne faut toujours commencer que par de petites doses de ces eaux; l'on fait très-bien aussi de les couper avec le tiers ou le quart de lait tiède; et d'en faire prendre en même temps des bains tièdes, ou des bains artificiels avec du lait, ou avec des décoctions de camomille et de son.

On voit par-là sous quelles conditions, et en quelle mesure l'on peut employer avec un grand avantage les eaux ferrugineuses dans les maladies appelées nerveuses. De ce nombre sont particulièrement beaucoup de cas d'hypocondrie, produits principalement par des causes qui affaiblissent réellement les sources de la vie organique, comme par exemple, des pertes humorales, la soustraction des alimens nécessaires, un air humide et corrompu, des maladies fébriles, etc., ou par des causes qui attaquent directement les forces nerveuses, particulièrement une attention trop prolongée dans des travaux, dont la sécheresse et l'uniformité fatiguent l'esprit, comme par exemple des calculs, des minuties grammaticales; surtout si des soins domestiques, et l'absence de distractions viennent s'y joindre; il faut également y rapporter les affections nerveuses des femmes lorsqu'elles ont une origine semblable. Dans les maladies ner-

veuses graves, par exemple les paralysies, il faut user de précaution avec les eaux, et ne les faire employer que lorsqu'il n'existe point de disposition aux congestions sanguines, et qu'il n'y a point à présumer une altération matérielle de la substance nerveuse par des épanchemens de liquides; et seulement lorsqu'on peut espérer de faire du bien en relevant la vitalité en général. Ce n'est absolument que sous ces conditions que l'on peut employer nos eaux dans l'épilepsie, dans la mélancolie et dans les autres modes de dérangement des fonctions intellectuelles; dans le tremblement des membres, le vertige, et les affections spasmodiques locales, par exemple des poumons, de l'estomac, des intestins ou des organes génitaux de la femme.

Je vais encore dire quelques mots en général sur les maladies de certaines parties, consistant en des spasmes locaux, par exemple la crampe d'estomac, les coliques ou les vomissemens habituels, l'asthme, les douleurs des femmes avant et pendant la menstruation. Je rappellerai donc, ce que j'ai montré plus haut avec plus d'étendue, savoir que la nature et la pathogénie de ces affections locales sont bien difficiles à approfondir; qu'elles tiennent pour la plupart à des causes générales, surtout à celles qui dépendent d'un état morbide de la masse

des humeurs, et de stases dans la fonction circulatoire; et que si elles proviennent immédiatement d'une altération vitale des organes lésés, cette altération ne consiste dans la plupart des cas que dans différens degrés de métamorphoses dans le tissu des organes. Toutefois cela n'empêche pas que des affections locales ne puissent aussi dépendre *immédiatement d'une débilité réelle et d'un état d'imperfection du nerf d'une partie quelconque*, d'où résulte peu-à-peu l'amaigrissement de l'organe, et une débilité générale. On est fondé à admettre la présence d'un pareil état, lorsque les signes des autres causes plus ordinaires de pareilles maladies manquent, et lorsque tous les moyens donnés contre ces causes réussissent très-mal, lors-même qu'ils ne sont employés que dans les plus petites doses; tandis qu'au contraire une bonne dose d'opium fait promptement cesser les accidens, comme par enchantement, et sans laisser de suites fâcheuses; si bien quelquefois, que les recidives des accidens sont coupées pour un temps assez long.

Ce n'est que sous cette condition qu'un usage bien mesuré des eaux d'Eger, de Pymont, et plus souvent encore de celles moins énergiques de Spa, données en petites doses, réduit peu-à-peu la cause de ces spasmes, et soulage le malade.

C'est ainsi que ces eaux guérissent très-fréquemment la crampe d'estomac, la disposition aux coliques et aux spasmes hystériques, lorsque d'autres médicamens n'ont produit aucun grand effet avantageux; elles réussissent aussi lorsque ces affections ont eu d'autres causes immédiates, mais que celles-ci ont été vaincues, et que le rétablissement du nerf d'une partie paraît seule être en retard; lorsque, par conséquent, après la guérison d'une maladie locale, l'organe a encore besoin d'une réparation et d'une amélioration de ses conditions vitales intérieures, pour revenir à une nutrition énergique et pour se remettre en équilibre avec les autres organes vivans. C'est de la même manière que ces eaux exercent aussi une action très-salutaire, comme moyens fortifiens, après la guérison des maladies générales.

L'on conçoit par ce qui précède que les eaux ferrugineuses seront dans beaucoup de cas le moyen le plus salutaire pour faire cesser la stérilité. Si la constitution du sujet n'est pas très-pléthorique, et s'il n'existe point d'obstacle matériel aux fonctions dans l'abdomen ou dans les parties génitales internes de la femme, on peut sans contredit les essayer, pour obtenir la progéniture désirée, quand même il n'y aurait point de motif spécial tiré d'un état maladif, pour les mettre en usage; l'expé-

rience s'est prononcée d'une manière fort décisive en faveur des effets avantageux des eaux ferrugineuses dans ces cas; et comment ces eaux si puissamment vivifiantes, et donnant en quelque sorte une nouvelle fraîcheur à la vie, comment ses eaux si riches non-seulement en fer, mais aussi en acide carbonique et en oxygène n'exciteraient-elles pas avec énergie les conditions internes de la vie des organes génitaux, pour porter leur activité vitale au point nécessaire à la production d'un nouvel être de la même espèce, lorsque les conditions extérieures sont données. Mais on est encore bien plus en droit de les mettre en usage lorsqu'une infirmité générale de la vie paraît former un obstacle à la fécondation, que cette infirmité dépende d'une imperfection des humeurs vivantes ou d'une débilité nerveuse.

Que dans l'impuissance virile, ou dans l'état d'imperfection du liquide séminal, les eaux ferrugineuses seront également d'une grande importance, sous le rapport de la faculté génératrice, c'est ce qui s'entend de soi-même; on ne saurait assez les recommander alors, pourvu seulement que le fond du mal ne soit point formé par d'autres conditions internes, qui excluent l'emploi des eaux ferrugineuses, ce qui d'ailleurs a lieu, d'après mes observations, dans la pluralité des cas.

Par rapport aux eaux d'Eger je ferai encore en particulier la remarque que souvent elles méritent la préférence sur celles de Pyrmont et de Spa ; c'est lorsque des vices peu profonds semblent résider dans la sphère inférieure de la vie, et lorsque des altérations de la vie plastique modérées sont combinées avec un état morbide plus grave de la vie nerveuse ; car il est certain qu'elles tendent en même temps puissamment à corriger la masse des liquides et à débarrasser les organes sécrétoires. Cette co-existence d'un état morbide des agens inférieurs et supérieurs de la vie ayant lieu dans des cas très-nombreux de maladies chroniques, les eaux d'Eger par rapport à leur action correctrice pour la sphère inférieure de la vie, seront aussi à conseiller dans un plus grand nombre de cas, que les sources purement ferrugineuses *).

*) A l'occasion de ces sources je renvoie encore spécialement à l'ouvrage instructif du Prof. Osann : *Die Mineralquellen zu Kaiser Franzensbad bei Eger* : (Les sources minérales des bains de l'Empereur François près Eger, 2^e édit. Berlin 1828) ; et pour les eaux de Pyrmont à l'ouvrage déjà cité de Marcard. Celles de Spa mériteraient en effet une nouvelle attention, et une analyse plus exacte. Un ouvrage très-approfondi est aussi celui de MM. Brandis et Krüger :

V. *Sur l'emploi des eaux de Pyrmont et de Spa.*

Je n'ai que peu de chose à ajouter sur l'emploi de ces deux eaux ferrugineuses, car leurs indications s'accordent avec celles des eaux ferrugineuses, et spécialement des eaux d'Eger. Je me bornerai donc à ajouter quelque chose sur leurs propriétés distinctives.

Les eaux de Pyrmont jaillissent dans une délicieuse vallée du comté de Pyrmont en Westphalie, à trois lieues de distance de la rivière, nommée Weser. Les différentes sources de ce lieu paraissent avoir déjà été connues du temps de Charlemagne, mais il est certain que depuis le milieu du 16^{ème} siècle elles avaient une grande réputation, qui s'est invariablement conservée jusqu'à ce jour. Je ne parle ici que de la source à boire (*Trinkbrunnen*), dont les eaux sont universellement connues depuis deux siècles sous le nom de Pyrmont, et exportées par toute l'Europe. Ces eaux sont très-limpides, et des plus riches en acide carbonique; dans un verre qu'on vient de remplir, ce

Neue physikalisch-chemische Untersuchung der Mineralquellen zu Pyrmont. (Nouvel examen physico-chimique des sources minérales de Pyrmont, avec une carte topographique et géologique. Pyrmont, 1826.)

gaz s'élève avec force sous forme d'une écume mousseuse; à la source les eaux ont une température constante de $+ 10^{\circ}$ Réaumur, ou de $+ 57^{\circ}$ Fahrenheit. Leurs principes minéralisateurs sont le fer ($\frac{1}{2}$ jusqu'à $\frac{3}{4}$ de grains ou 0, 792 gr. dans une livre, d'après Westrumb), une petite proportion de sulfate et d'hydrochlorate de soude, du sulfate de chaux, du sulfate et du carbonate de magnésie. Les bouteilles dans lesquelles on met les eaux destinées à être exportées, sont remplies avec la plus grande précaution, bouchées et poissées hermétiquement. Ces bouteilles sont fort bonnes, et l'on peut en avoir de différentes grandeurs, ce qui est un grand avantage. Il serait à désirer que dans toutes les pharmacies majeures on fût toujours pourvu d'une provision de ces excellentes eaux.

Quelques verres d'eau de Pyrmont pris successivement à la hâte produisent une espèce d'ivresse passagère, un sentiment de bien-être et d'hilarité; le pouls est un peu accéléré, sans qu'on éprouve de l'échauffement; prises en une certaine quantité ces eaux provoquent fréquemment aussi des évacuations alvines plus abondantes et favorisent l'excrétion urinaire.

L'eau de Pyrmont est de toutes les eaux ferrugineuses la plus riche en acide carbonique et en fer, et c'est avec raison qu'elle est appelée la reine

des eaux ferrugineuses. La réputation de cette eau sans pareille comme un des meilleurs moyens dans tous les cas de vraie débilité est donc bien fondée.

Je n'ai pas besoin d'exposer longuement son emploi convenable dans les diverses formes morbides, puisque je l'ai déjà fait dans le chapitre précédent; mais je dois m'attacher à faire ressortir la différence entre son mode d'action et celui des eaux d'Eger. Il est hors de doute qu'elle surpasse ces dernières, pour le contenu de fer et d'acide carbonique, et qu'elle est à regarder comme l'eau ferrugineuse la plus pure et en même temps la plus exquise qui produit en général un excellent effet sur l'estomac et qui est facilement digérée.

Cette circonstance en fait le moyen le plus simple pour réparer les forces dans les cas de débilité où les eaux ferrugineuses trouvent leur application. Cette eau forme le premier moyen curatif dans toutes les maladies qui ont pour base un défaut de sang rouge, un état de dilution morbide (défaut d'une bonne fibrine, diminution de la coagulabilité), une dyscrasie analogue à celle du scorbut. Elle est également le moyen principal dans la chlorose, dans la débilité générale, restant à la suite des pertes de sang ou des fièvres graves, ou produite peu-à-peu par des influences débilitantes,

sans la participation d'aucune altération locale profonde; dans les maladies nerveuses, l'hypochondrie et l'hystérie, elle peut s'employer sous les mêmes conditions que j'ai indiquées pour les eaux d'Eger. Il n'est pas rare que l'eau de Pyrmont guérisse des paralysies qui avaient résisté à tous les autres moyens; dans l'épilepsie par contre, elle a été très-rarement efficace, comme le sage Marcard le dit lui-même avec franchise.

L'eau de Pyrmont rend aussi d'éminens services dans les différentes maladies de l'appareil digestif et des organes génitaux, toutes les fois qu'elles dépendent soit de conditions morbides générales, où les eaux ferrugineuses peuvent être utiles, soit d'une infirmité simple et franche de ces organes eux-mêmes. Dans ces occasions, elle est un excellent moyen contre la paresse de la digestion, la disposition à l'épigastralgie et aux coliques, aux flux de ventre, aux hémorrhagies hémorrhoidales excessives et irrégulières, ou la disposition aux hémorrhoides muqueuses; contre les ascarides et les vers lombricaux, ensuite contre la disposition aux hémorrhagies utérines, à l'avortement, contre les fleurs blanches, la suppression de la menstruation, les spasmes et les douleurs qui en proviennent; enfin dans la stérilité. Les diverses affections des organes génitaux de la femme naissent

en effet très-fréquemment de la marche trop précipitée que suit le développement de ces organes, dont une éducation vicieuse est la principale cause; ou d'un développement retardé, chez des sujets naturellement faibles, ou affaiblis par des maladies qui se développent avec les années de la puberté, et qui ne sont pas convenablement traitées. Voilà sans doute la raison pour laquelle les eaux de Pyrmont surpassent tant de fois, dans ces cas, en efficacité tous les autres moyens curatifs, en sorte qu'on ne saurait assez s'en louer; tels sont les cas d'impuissance virile, produite par des débauches ou par d'autres causes d'épuisement; les affections de la vessie ou des reins, qui ne dépendent pas d'une altération organique ou de calculs; la goutte atonique, anormale et compliquée d'accidens nerveux, pourvu seulement qu'aucune contr'indication ne défende l'emploi de ces excellentes eaux.

Les eaux de Spa qui jouissent également d'une très-ancienne réputation, sont à regarder comme une gradation des eaux de Pyrmont. Mais elles sont beaucoup moins riches en fer et en acide carbonique. Leurs autres parties constituantes sont: le carbonate de chaux et le carbonate de magnésie, mais peu de carbonate de soude. La source appelée le *Pouhon* est celle dont les eaux sont bues de préférence; on les choisit aussi pour l'ex-

portation. Quoique les eaux de Spa soient inférieures à la plupart des eaux ferrugineuses, pour leur contenu d'acide carbonique, il ne faut pas pour cela les regarder comme moins efficaces ou moins salutaires. La renommée dans laquelle elles se sont toujours maintenues répond déjà suffisamment à une pareille opinion. Il ne faut point oublier encore ici que les moyens héroïques ne sont pas faits pour tous les corps, et que beaucoup de malades qui ne supportent pas les eaux d'Eger ou de Pymont, trouvent leur salut aux eaux moins actives de Spa. Il faut déclarer en effet que dans les hauts degrés de sensibilité morbide des nerfs de l'estomac et des intestins ces eaux sont bien supportées et beaucoup mieux que les autres eaux ferrugineuses; et qu'elles produisent en même temps les effets les plus salutaires. Les eaux de Spa sont encore à préférer lorsqu'il existe une grande disposition à des excrétions trop abondantes, par exemple, par le canal intestinal, dans la diarrhée et le lienterie, ou par l'utérus et le vagin; en général, toutes les fois qu'on doit craindre des excrétions morbides de toute espèce, ou qu'on a l'intention de réduire des sécrétions augmentées.

Dans les maladies de poitrine, soit qu'on soupçonne des vices organiques dans les voies circulatoires, soit qu'il y ait une affection des poulmons,

SCIENCE MÉDICALE
DE VICHY

et en particulier une toux chronique, il est bon d'user de grandes précautions dans l'emploi des eaux ferrugineuses. Elles ne peuvent servir que dans des cas assez rares de cette dernière affection lorsqu'elle peut-être regardée comme une blennorrhée ou une galactorrhée simple des poumons.

J'ajoute encore, par rapport aux eaux toniques en général, que les bains tièdes qu'on en prépare ne devraient jamais être négligés à côté de l'usage intérieur. Ces bains sont d'une très-grande efficacité; ils secondent non-seulement l'effet des eaux prises à l'intérieur, mais souvent aussi ils suffisent à eux seuls, pour amener une guérison parfaite. Souvent des malades délicats ne supportent point les eaux à l'intérieur, ou seulement en très-petite quantité; il vaut mieux alors, de s'en abstenir, et de suivre le traitement par les bains, ainsi que je l'ai déjà exposé à l'occasion des eaux d'Eger. Il est donc fort à désirer que les établissemens pour les bains à Spa, soient mis sur un aussi bon pied qu'à Eger et à Pyrmont;



705853

